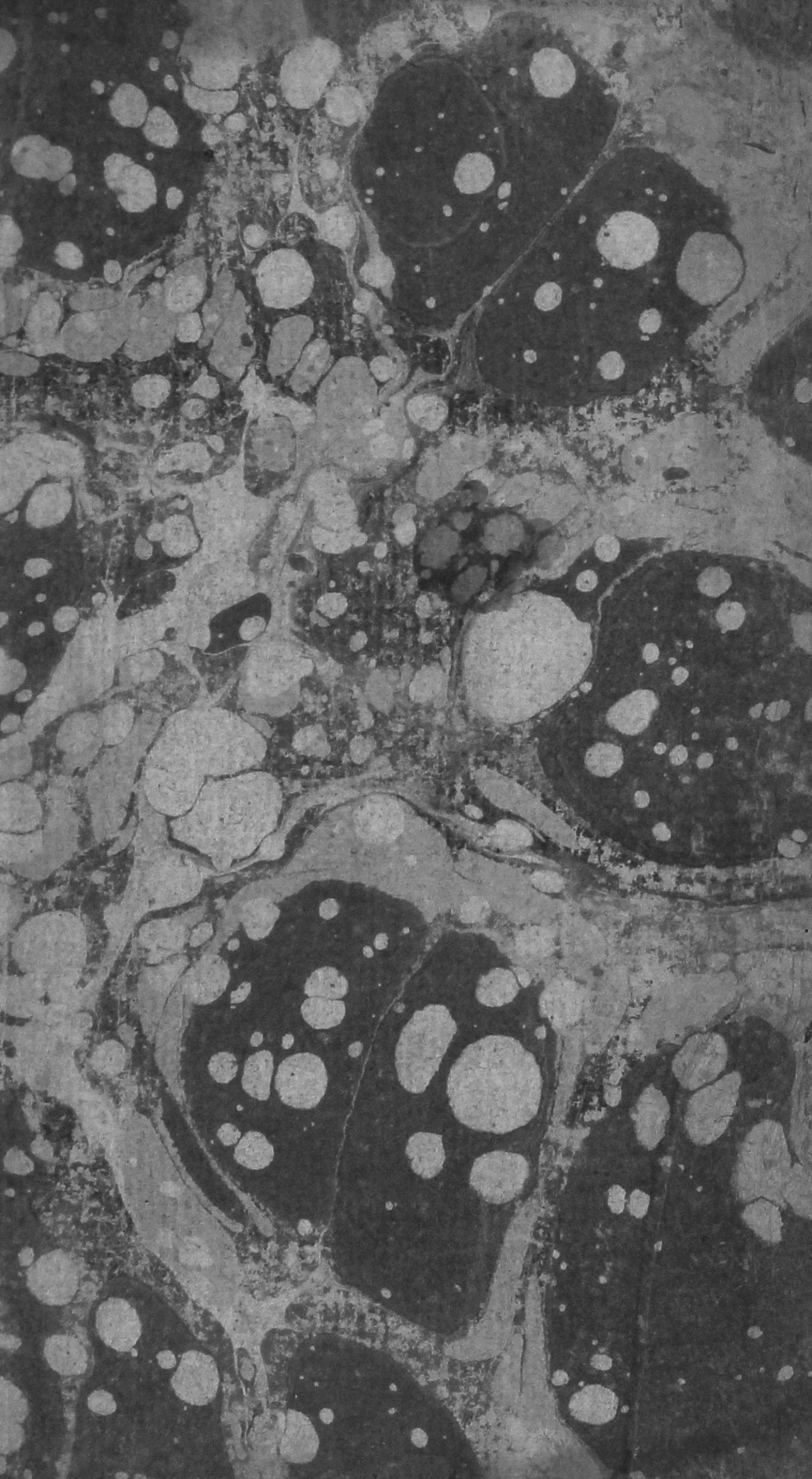
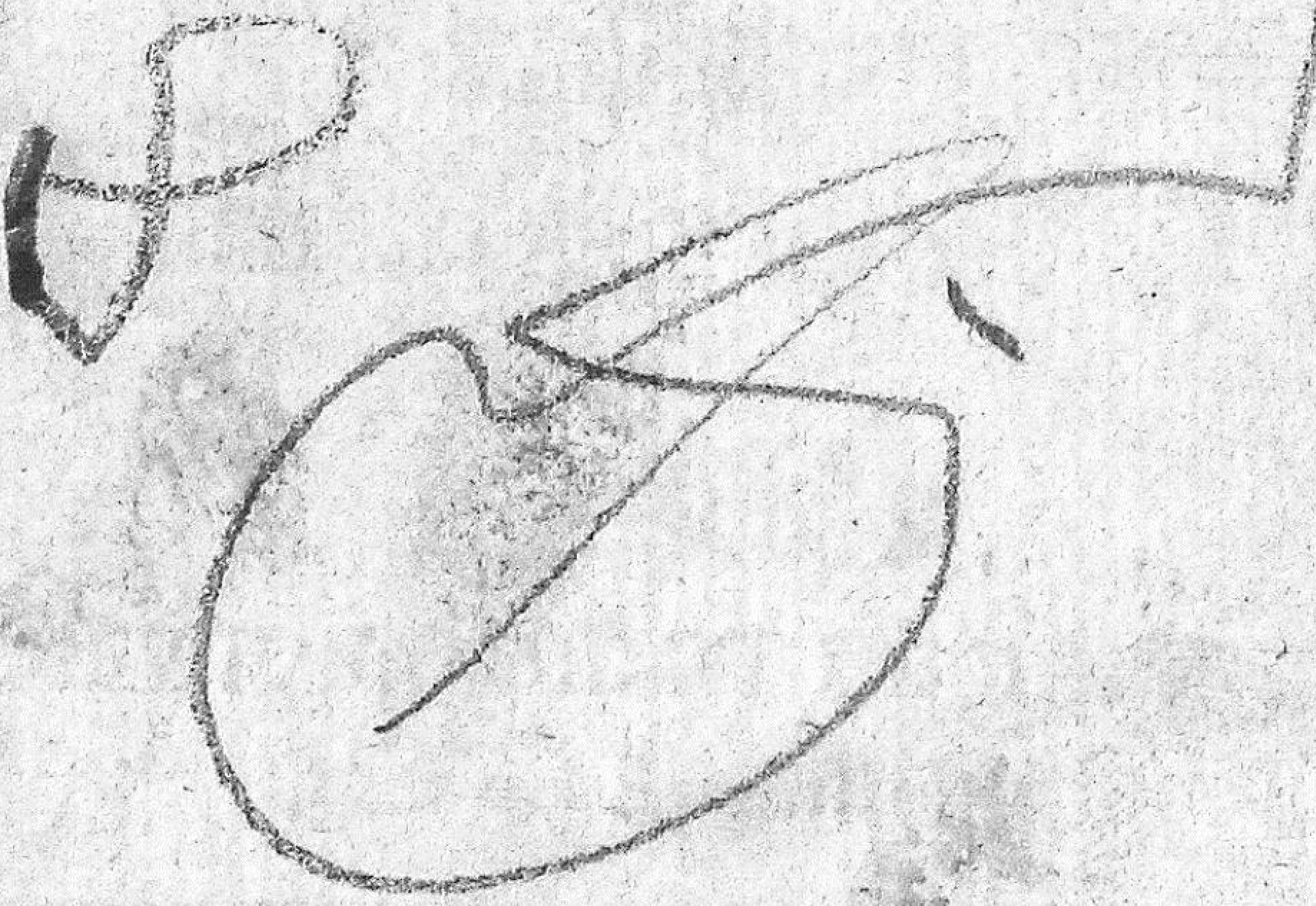


AVIS AU PEUPLE SUR SA SANTÉ.

TOME SECOND.



AVIS
AU PEUPLE
SUR SA SANTÉ,

PAR Mr. TISSOT,

DOCT. ET PROF. EN MEDECINE,

De la Soc. Roy. de Londres, de l'Ac. Médico-Phys. de Basle, de la Soc. Œcon. de Berne.

TROISIEME EDITION ORIGINALE

AUGMEMTE'E PAR L'AUTEUR.

TOME SECOND.

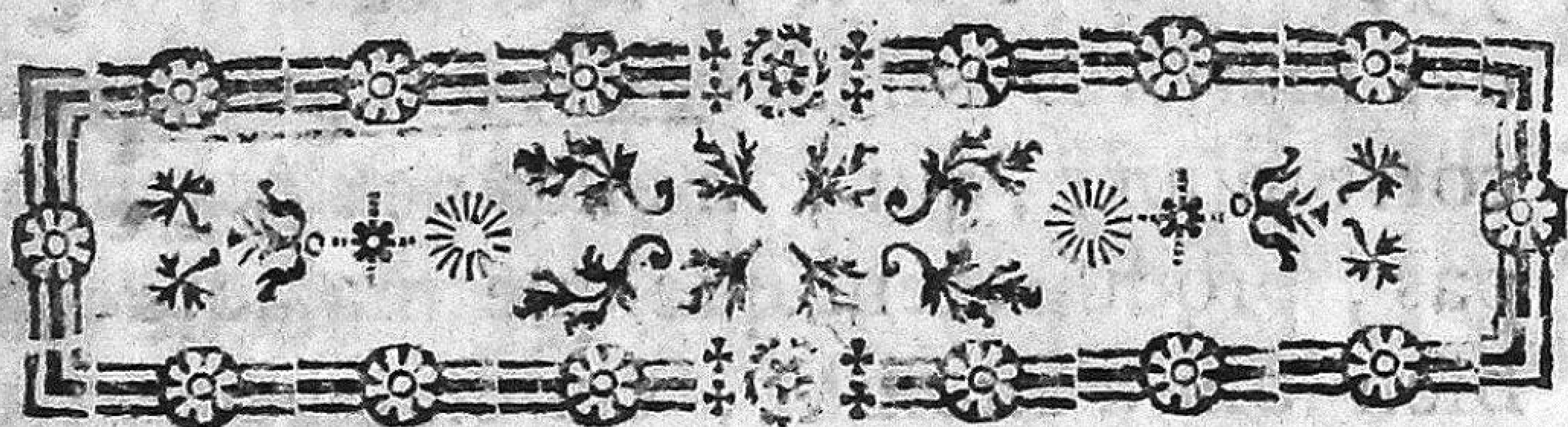


A PARIS,

CHEZ P. FR. DIDOT LE JEUNE,
Quai des Augustins.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



AVIS AU PEUPLE SUR *SA SANTÉ.*

CHAPITRE XXIII.

De la Diarrhée.

§. 325. CHACUN connoît la *diarrhée*, que le peuple appelle cours de ventre, & même souvent colique.

Il y en a de longues & invétérées qui dépendent de quelque vice essentiel dans la constitution; je n'en parlerai pas.

Celles qui attaquent tout-à-coup sans aucun mal précédent, si ce n'est quelquefois un peu de dégoût & de pesanteur dans les reins & dans les genoux, qui ne sont accompagnées ni de douleurs fortes, ni de fiévre, (souvent même il n'y a point de douleur du tout), sont plutôt un bien qu'un mal; elles évacuent

des matieres amassées dès long-temps, & corrompues, qui, si elles ne s'évacuent pas, produiroient quelque maladie; & bien loin d'affoiblir, ces diarrhées rendent plus fort, plus léger, plus dispos.

§. 326. Il faut bien se garder de les arrêter; elles finissent ordinairement d'elles-mêmes quand toutes les matieres nuisibles sont évacuées, & elles ne demandent aucun remede: il faut seulement diminuer considérablement la quantité des aliments: se priver de viande, d'œufs, de vin; ne vivre que de quelques soupes, de quelques légumes ou d'un peu de fruit, crud ou cuit, & boire un peu plus qu'à l'ordinaire. Une tisanne de capillaire est très suffisante dans ce cas. Il ne faut ni thériaque, ni confection, ni autres drogues de cette espece.

§. 327. S'il arrive qu'après cinq ou six jours le mal dure encore, qu'il affoiblisse le malade, que les douleurs deviennent un peu fortes, & sur-tout, si les envies d'aller à la selle devenoient plus fréquentes, alors il faudroit l'arrêter. Pour cela on mettoit le malade tout à fait au régime; &, si la diarrhée étoit accompagnée d'un grand dégoût, de soulevements de cœur, d'ordures sur la langue, de mauvais goût à la bouche, on

lui donneroit la poudre N°. 35. Si ces accidents n'existoient pas on lui donneroit celle N°. 51 ; &, pendant les trois heures, qui suivent ce remede ; on lui feroit prendre, toutes les demi-heures une tasse de bouillon foible.

Si la diarrhée, arrêtée par ce remede, revenoit au bout de quelques jours, ce seroit une preuve qu'il y a quelque matiere tenace, qui n'a pas encore été évacuée. Il faudroit, dans ce cas, purger avec un des remedes N°. 21, 23, ou 47, & ensuite donner, à jeun, pendant deux matins, la moitié de la poudre N°. 51.

Le soir du jour que le malade a pris le remede N°. 35, ou celui N°. 51, ou un autre purgatif, on peut lui donner une petite prise de thériaque.

§. 328. Souvent on néglige les diarrhées pendant long-temps sans observer même aucun régime ; alors elles se perpétuent & affoiblissent entiérement le malade. Il faut, dans ces cas-là, commencer par le remede N°. 35 ; ensuite on donne, de deux jours l'un, quatre fois de suite, celui N°. 51 ; &, pendant tout ce temps-là, le malade ne vit que de panade (voyez §. 37) ou de ris cuit au bouillon de poule foible. L'on met avec succès, sur l'estomac, une emplâtre stomachique, ou une flanelle, qu'on

trempe ſouvent dans une décoction d'herbes fortes, cuites avec du vin. Il faut éviter le froid & l'humidité, qui rappellent ſouvent ſur-le-champ les diarrhées, après même qu'elles avoient ceſſé pluſieurs jours.

CHAPITRE XXIV.

De la Dyſſenterie.

§. 329. LA dyſſenterie eſt un flux de ventre, accompagné d'un mal-aiſe général, de fortes tranchées, d'envies fréquentes d'aller à la ſelle. Ordinairement il y a un peu de ſang dans les ſelles, mais cela n'arrive pas toujours, & n'eſt point néceſſaire pour conſtituer la dyſſenterie; celle où il n'y en a point, n'eſt pas moins dangereuſe que l'autre.

§. 330. La dyſſenterie eſt ordinairement épidémique; elle commence quelquefois à la fin de Juillet, plus ſouvent au mois d'Août, & finit quand les gelées commencent. Les grandes chaleurs, rendent le ſang & la bile âcre; tant qu'elles durent, la tranſpiration ſe fait, (voyez introduction pag. 28.) mais dès

qu'elles diminuent, ſur-tout le ſoir & le matin, cette évacuation ſe fait moins bien, d'autant plus que les humeurs ont acquis, par les grandes chaleurs, beaucoup d'épaiſſiſſement; alors cette humeur âcre arrêtée, ſe rejette ſur les inteſtins, & les irrite; les douleurs & les évacuations ſurviennent.

Cette eſpece de dyſſenterie eſt de tous les temps & de tous les pays; mais ſi à cette cauſe il s'en joint d'autres capables de corrompre les humeurs, comme la réunion d'un grand nombre de gens dans des endroits trop ſerrés, tels que les hôpitaux, les camps, les priſons, cela porte dans les humeurs un principe de malignité, qui s'alliant à la cauſe de la dyſſenterie, rend cette maladie plus fâcheuſe.

§. 331. Le mal commence par un froid général, qui dure quelques heures, plutôt que par un friſſon; le malade perd aſſez vîte ſes forces, il ſouffre des douleurs vives dans le ventre, qui, quelquefois, durent pluſieurs heures avant que les évacuations viennent, il a des vertiges, des envies de vomir; il pâlit; le pouls n'eſt cependant que peu ou point fiévreux; mais ordinairement petit; enfin, les ſelles ſurviennent; les premieres ne ſont ſouvent que des ma-

tieres liquides & jaunâtres, mais bientôt elles ſont mêlées de glaires, & ces glaires ſouvent teintes de ſang. Leur couleur varie, elles ſont brunes, vertes, noires, plus ou moins liquides, fétides; les douleurs augmentent avant chaque ſelle, & les ſelles deviennent très-fréquentes; l'on en a juſqu'à huit, dix, douze, quinze par heures; alors le fondement s'irrite, le teneſme (qui eſt un envie d'aller à la ſelle, quoiqu'il n'y ait point de matiere) ſe joint à la dyſſenterie, & occaſionne ſouvent une chûte du fondement; l'état du malade eſt très cruel. L'on rend quelquefois des vers, des glaires épaiſſies, qui reſſemblent à des morceaux d'inteſtins, quelquefois des grumeaux de ſang.

Si le mal devient très-fâcheux, les boyaux s'enflamment, il ſe forme des ſuppurations, des gangrênes; l'on rend du pus, des eaux noires & puantes; le hoquet ſurvient, le malade rêve, ſon pouls s'affoiblit, il tombe dans des ſueurs froides & dans des défaillances qui finiſſent par la mort.

Quelquefois il ſurvient une eſpece de phréneſie ou délire violent, avant le dernier moment. J'ai vû chez deux ſujets un ſymptôme aſſez rare, c'eſt une impoſſibilité d'avaler, trois jours avant la mort.

Mais le mal n'eſt pas ordinairement de cette violence ; les ſelles ne ſont pas ſi fréquentes ; elles vont de vingt-cinq à quarante dans le jour. Les matieres ſont mêlées de moins de choſes étrangeres, & de peu de ſang ; le malade conſerve quelques forces; peu-à-peu les ſelles diminuent, le ſang diſparoît, les matieres s'épaiſſiſſent, l'appétit & le ſommeil reviennent, le malade ſe remet.

Il y a beaucoup de malades qui n'ont point de fiévre, & point d'altération, qui eſt peut-être moins ordinaire dans cette maladie que dans une diarrhée ordinaire.

Les urines ſont quelquefois peu abondantes, & pluſieurs malades ont des envies inutiles d'en rendre, qui ſont pour eux une ſource de douleurs & d'angoiſſes.

§. 332. Le grand remede de cette maladie, c'eſt l'émétique. Le remede Nº. 34, quand il n'y a point de raiſon de ne pas l'employer, pris dès les commencements, emporte ſouvent le mal d'abord, & toujours l'abrege beaucoup. Le remede Nº. 35. n'eſt pas moins efficace, il avoit même été régardé très-long-temps comme un ſpécifique ſûr : il ne l'eſt pas, mais il eſt très utile. On peut auſſi prendre ce remede à la maniere des Braſiliens qui nous l'ont fait

connoître & qui nous le fourniſſent; ils prennent deux dragmes d'ypécacuanha qu'ils font infuſer pendant toute la nuit dans quatre onces d'eau tiede, on les coule & on les boit à jeun. On réitérera pendant deux jours la même infuſion avec la même racine qui a ſervi à la premiere. Le vomiſſement eſt médiocre le premier jour, il eſt très-foible le ſecond & ſur-tout le troiſieme. Si après que l'un ou l'autre de ces remedes ont produit leur effet, les ſelles ſont moins fréquentes, c'eſt une très-bonne marque; ſi elles ne diminuent point, il eſt à craindre que la maladie ne ſoit longue & opiniâtre.

L'on met le malade au régime, & l'on évite, avec le plus grand ſoin, toute viande, juſqu'à l'entiere guériſon de la maladie. La tiſanne N°. 3, eſt la meilleure boiſſon.

Le lendemain de l'émétique, on donne au malade, le remede N°. 51, en deux priſes; le jour ſuivant on ne lui donne point d'autre remede que la tiſanne; le quatrieme on réitere la rhubarbe; alors ordinairement la force du mal a paſſé; on continue encore la diete pendant quelques jours, & l'on met le malade au régime des convaleſcents.

§. 333.

§. 333. Quelquefois la dyssenterie s'annonce avec une fiévre inflammatoire, un pouls fiévreux, dur, plein, un violent mal de tête & de reins, le ventre tendu. Dans ces cas, il faut faire une saignée, donner tous les jours trois, & même quatre lavements N°. 6, & boire beaucoup de la tisanne N°. 3, l'on peut aussi donner des lavements d'eau & de lait.

Quand toute crainte d'inflammation est absolument passée, on vient au traitement marqué dans le paragraphe précedent; mais souvent il n'est pas nécessaire de faire vomir, & si les symptômes d'inflammation ont été forts, il faut purger, la premiere fois, avec la potion N°. 11, & n'employer la rhubarbe que sur la fin du mal.

J'ai guéri plusieurs dyssenteriques en ne leur donnant, pour tout remede, qu'une tasse d'eau tiede tous les quarts d'heure; & il vaudroit mieux s'en tenir à ce remede qui ne peut être qu'utile, que d'en employer d'autres, dont on ignore les effets, & qui en produisent souvent de très-dangereux.

§. 334. Il arrive aussi que la dyssenterie se joint à une fiévre putride; ce qui oblige à donner, après l'émétique, les purgatifs N°. 23 ou 47, & plusieurs doses du N°. 24, avant que d'en venir à

la rhubarbe. Le N°. 32 est excellent dans ce cas; & l'on se sert, avec succès de la crême de tartre N°. 34, qui opere comme les tamarins, qui remplit presque toutes les indications qui se présentent dans la cure de la dyssenterie.

En 1755. il y eut ici, en automne, quand l'épidémie nombreuse des fiévres putrides commença à cesser, un grand nombre de dyssenteries, qui avoient beaucoup de rapport avec ces fiévres. Je commençai par le remede N°. 34, & ensuite je donnai le N°. 32, je ne fis prendre la rhubarbe qu'à très-peu de malades, sur la fin de la maladie. Presque tous furent guéris au bout de quatre ou cinq jours. Un petit nombre, à qui je n'avois pas pû donner l'émétique, ou qui avoient quelque complication, languirent assez long-temps mais sans danger.

§. 335. Quand la dyssenterie est compliquée avec des symptômes de malignité, (voyez §. 245.) l'on emploie, avec succès, après le remede N°. 35. ceux N°. 38 & 39.

§. 336. Quand le mal a déja duré plusieurs jours, sans remedes, ou avec de mauvais remedes; il faut se conduire tout comme s'il commençoit, à moins qu'il ne fût survenu des accidents étrangers à la maladie.

§. 337. Cette maladie a quelquefois des rechûtes au bout de quelques jours, qui ſont preſque toutes occaſionnées ou par le manque de diete, ou par l'air froid, ou par l'échauffement. On les prévient en évitant ces cauſes; on les guérit en ſe mettant au régime, & en prenant une priſe du remede N°. 51. Si, ſans aucune cauſe ſenſible, le mal revenoit, & s'annonçoit comme une nouvelle maladie, il faudroit la traiter comme telle.

§. 338. Quelquefois elle eſt compliquée avec une fiévre d'accès; il faut guérir premiérement la dyſſenterie, & enſuite la fiévre. Si cependant les accès de fiévre étoient violents, on donneroit le kina de la façon preſcrite dans le §. 259.

§. 339. Un préjugé pernicieux, dont l'on eſt encore généralement imbu, c'eſt que les fruits ſont nuiſibles dansla dyſſenterie, qu'ils la procurent, & qu'ils l'augmentent. Il n'y a peut-être point de préjugé plus faux; les mauvais fruits, les fruits mal mûrs dans les mauvaiſes années peuvent occaſionner des coliques, quelquefois des diarrhées, plus ſouvent des conſtipations, des maladies des nerfs, & de la peau, mais jamais une diſſenterie épidémique. Les fruits mûrs, de quel-

ques especes qu'ils soient, & sur-tout ceux d'été, sont le vrai préservatif de cette maladie. Le plus grand mal qu'ils puissent faire, c'est en fondant les humeurs, & sur tout la bile épaissie s'il y en a, dont ils sont le vrai dissolvant, d'occasionner une diarrhée, mais cette diarrhée même mettroit à l'abri de la dyssenterie.

Les années 1759 & 1760, ont été extrêmement abondantes en fruits, mais il n'y a point eu de dyssenteries. On croit même remarquer qu'elle est plus rare, & moins fâcheuse qu'autrefois, & l'on ne peut assûrement l'attribuer, si le fait est vrai, qu'aux nombreuses plantations d'arbres, qui ont rendu les fruits extrêmement communs. Toutes les fois que j'ai vû des dyssenteries, j'ai mangé moins de viande, & beaucoup de fruits; je n'en ai jamais eu la plus légere attaque; & plusieurs Médecins suivent la même méthode, avec le même succès.

J'ai vû onze malades dans une maison; neuf furent dociles, ils mangerent des fruits, & guérirent. La grand'mere & un enfant, qu'elle aimoit mieux que les autres, périrent. Elle conduisit d'abord l'enfant à sa mode, avec du vin brûlé, de l'huile, quelques aromates, & point de fruits, il mourut; elle se conduisit de

la même façon, & eut le même sort.

Dans une campagne près de Berne, en 1750, dans le temps que la dyssenterie faisoit beaucoup de ravages, & que l'on déconseilloit séverement les fruits, de onze personnes qui composoient la maison, dix mangerent beaucoup de prunes, & ne furent point attaqués. Le cocher, seul docile au préjugé, s'en abstint soigneusement, & eut une dyssenterie terrible.

Cette maladie détruisoit un régiment Suisse qui se trouvoit en garnison dans les Provinces méridionales de France; les Capitaines admodierent la prise de plusieurs arpents de vignes, l'on y portoit les soldats malades, l'on cueilloit du raisin pour ceux qui ne pouvoient pas être portés, les sains ne mangeoient rien autre, il n'en mourut plus un seul, & il n'y en eut plus d'attaqués.

Un Ministre étoit attaqué d'une dyssenterie, que les remedes qu'il prenoit ne guérissoient point; il vit, par hazard, des groseilles rouges, il en eut envie, & en mangea trois livres, depuis sept heures du matin jusqu'à neuf; il fut déja mieux ce jour là, & entiérement guéri le lendemain. M. KIRKPATRIKC dans sa traduction, m'apprend que le fils d'un célebre Médecin ne put être guéri d'un

flux de ſang très-invétéré, que quand, après la mort de ſon pere, il mangea une grande quantité de ces fruits : & dans la dyſſenterie qu'il y a eu à Londres en 1762, & qui y a été très nombreuſe, un très habile Médecin qui l'a très-bien décrite, M. le D G. BAKER a obſervé que ceux qui avoient mangé de grandes quantités de fruits d'été ou d'automne, n'avoient point été attaqués ou l'avoient été très légérement.

Je pourrois accumuler un grand nombre de faits pareils ; mais ceux là ſuffiront pour convaincre les plus incrédules, & il m'a paru important de le faire. Loin de s'interdire les fruits, quand la dyſſenterie regne, l'on doit en manger davantage ; & les Directeurs de la Police, loin de les prohiber, doivent chercher à en fournir les marchés ; c'eſt une vérité, que les gens inſtruits ne révoquent plus en doute nulle part ; l'expérience la démontre, & elle eſt fondée en raiſon, puiſque les fruits remédient à toutes les cauſes des dyſſenteries.

§. 340. Il eſt extrêmement important que les malades aillent à la ſelle dans des endroits à part, parce que les excréments ſont très-contagieux ; & s'ils vont ſur des baſſins, on doit les ſortir très-promptement de la chambre, dans laquelle

on doit renouveller continuellement l'air & brûler beaucoup de vinaigre.

Il est aussi très-nécessaire de changer, souvent les linges. Sans ces précautions, la maladie devient plus mauvaise, & elle attaque ceux qui habitent la même maison. Il feroit fort à souhaiter qu'on pût convaincre le peuple de ces vérités. Monsieur BOERHAAVE conseilloit quand la dyssenterie étoit épidémique, d'imprégner de la vapeur de soufre toute l'eau qu'on doit; on le fait en brûlant du *brand* ou pâtes soufrées, dans des tonneaux qu'on remplit tout de suite d'eau, & qu'on roule pendant quelques moments.

§. 341. Je ne sçais par quelle fatalité il n'y a point de maladie pour laquelle on conseille un plus grand nombre de remedes différents; il n'y a personne qui ne vante le sien, qui ne l'éleve au dessus des autres, & qui ne promette hardiment de guérir en quelques heures une maladie longue, dont il n'a aucune idée juste, avec un remede dont il ignore parfaitement les effets; & le malade souffrant, inquiet, impatient, prend de toutes mains, & s'empoisonne par peur, par ennui ou par complaisance. De ces différents remedes, il y en a qui ne sont qu'indifférents; d'autres sont pernicieux.

Je n'entreprendrai point de rapporter tous ceux que je connois ; mais après avoir réitéré que la seule véritable méthode est celle que j'ai indiquée, & qui a pour but d'évacuer les matieres, & que celles qui ne vont pas à ce but, sont mauvaises, je me borne à avertir que la pire de toutes, c'est celle qui est la plus généralement suivie, & qui consiste à arrêter les évacuations, par des remedes astringents, ou ceux qu'on tire de l'opium ; méthode mortelle, qui tue, toutes les années, un grand nombre de personnes, & qui en jette d'autres dans des maux incurables. En empêchant l'évacuation de ces matieres, en renfermant le loup dans la bergerie, il arrive, ou 1°. que cette matiere irrite les intestins, les enflamme, & de l'inflammation naissent les douleurs horribles, la vrai colique inflammatoire, & ensuite ou la gangrene & la mort, ou un squirrhe qui dégénere en cancer, (j'ai vû ce cas horrible), ou la suppuration, un abcès, un ulcère ; ou 2°. qu'elle se rejette ailleurs, produit des squirrhes au foie, des asthmes, l'apoplexie, l'épilepsie ou mal caduc, des douleurs de rhumatisme horribles, des maux d'yeux, & des maux de peau incurables.

Telles sont les suites de tous les re-

medes aſtringents & de ceux qu'on donne pour faire dormir; comme thériaque, mithridate, diaſcordium, &c. quand on les donne trop tôt.

J'ai été appellé pour un rhumatiſme cruel, qui avoit ſuccédé immédiatement à un mélange de thériaque & d'eau de plantain, donné le ſecond jour d'une dyſſenterie.

Comme ceux qui ordonnent ces remedes, en ignorent ſans doute les conſéquences, il ſuffira, j'eſpere, de les leur avoir fait connoître.

§. 342. L'abus des purgatifs a auſſi ſes dangers. L'on détermine toutes les humeurs à ſe jetter ſur les parties malades, le corps s'épuiſe, les digeſtions ne ſe font plus, les boyaux s'affoibliſſent, quelquefois même il s'y fait de légeres ulcérations, d'où naiſſent des diarrhées preſqu'incurables, & qui tuent après plusieurs années de ſouffrances.

§. 343. Si les évacuations ſont exceſſives, & le mal long, on tombe dans l'hydropiſie; mais en l'attaquant d'abord, on peut la diſſiper par une diete ſobre & ſeche, des fortifiants, des frictions & de l'exercice.



CHAPITRE XXV.

La galle.

§. 344. LA *galle* eſt une maladie contagieuſe par l'attouchement de la perſonne, ou des habits, mais non point par l'air ; ainſi en évitant ces moyens d'infection, on peut être ſûr de ne pas la prendre.

» Quoique toutes les parties du corps
» puiſſent en être attaquées, la galle
» ſe montre d'ordinaire, d'abord aux
» mains, & principalement entre les
» doigts. Il paroît, au commencement,
» une ou deux puſtules, qui ſont rem-
» plies d'une eſpece d'eau claire, & qui
» donnent des démangeaiſons très-in-
» commodes. Si on perce ces puſtules
» en les grattant, l'eau qui en découle,
» communique le mal aux parties voi-
» ſines. Dans le commencement, on ne
» peut guéres diſtinguer la galle à moins
» qu'on ne ſoit bien au fait de ce mal ;
» mais dans ſon progrès, les puſtules
» augmentent en nombre ; & en gran-
» deur. Lorſqu'on les ouvre en les grat-
» tant, il s'y forme des croûtes dégoû-

» tantes, & le mal gagne toute la su-
» perficie du corps. Si elles durent long-
» temps, elles forment de petits ulceres,
» & elles sont en même temps très-con-
» tagieuses.

§. 345. Le mauvais régime, sur-tout l'abus du salé & des fruits mal mûrs, & la malpropreté, occasionnent cette maladie, qui se contracte cependant plus souvent par contagion. De très-bons Médecins croient même qu'elle ne se contracte pas autrement; mais j'ai vû le contraire assez sûrement.

Quand elle paroît chez une personne, sans qu'on puisse soupçonner qu'elle l'ait gagnée par contagion, il faut commencer par lui retrancher absolument le salé & les choses aigres, les graisses, & les épiceries. On lui fait boire une tisanne de racine de chicorée amere, ou celle N°. 26, dont on prend cinq ou six verres par jour; &, au bout de quatre ou cinq jours, on purge avec le N°. 21, ou avec une once de sel de Sedlitz. On continue le regime, on repurge après six ou sept jours, & ensuite on frotte toutes les parties malades, & les environs, le matin à jeun, avec le quart de l'onguent N°. 52. Le lendemain, le surlendemain, & le quatrieme jour, on frotte de nouveau, & ensuite on emploie une

seconde dose d'onguent, en frottant seulement de deux jours l'un. Il est rare que ces remedes n'emportent pas le mal; mais quelquefois il revient, & alors il faut repurger, & revenir à l'onguent, dont j'ai éprouvé, & dont j'éprouve tous les jours les bons effets.

Si le mal est gagné par contagion, l'on peut hardiment employer l'onguent dès qu'on s'en apperçoit, sans l'avoir fait précéder d'aucun purgatif. Mais au contraire, quand on a négligé long-temps le mal, & qu'il est parvenu à un dégré considérable, il faut que le malade ait été long-temps au régime que j'ai indiqué, & qu'il ait été purgé, qu'ensuite il ait bu beaucoup de tisanne N°. 26, avant que d'en venir à l'onguent; & dans ces cas j'ai toujours commencé par l'onguent N°. 28, dont on emploie le demi-quart tous les matins. Souvent même je n'emploie point celui N°. 52, & j'ai toujours trouvé le dernier aussi sûr, mais un peu plus lent.

§. 346. Pendant qu'on prend ces remedes, il faut éviter le froid & l'humidité, sur-tout quand on fait usage du remede N°. 28, dans lequel il entre du mercure, qui pourroit, si l'on négligeoit ces précautions, occasionner de l'enflure à la gorge & aux gencives,

& même une salivation. Cet onguent a un avantage sur l'autre, c'est qu'il n'a point d'odeur, & qu'on peut même lui donner une odeur agréable ; mais il est très-difficile de déguiser celle de l'autre.

Il faut aussi changer souvent de linges, mais il faut éviter de changer d'habits ; parce que les habits s'infectant, ceux qu'on a portés pourroient redonner la galle, quand on les reprendroit après être guéri.

» Il faut parfumer de soufre les che-
» mises, culotes, bas ; avant qu'on les
» mette ; mais cette fumigation doit se
» faire en plein air.

§. 347. Quand cette maladie dure très-long-temps, elle épuise le malade par l'insomnie, l'inquiétude des démangeaisons, & quelquefois la fiévre ; il maigrit extrêmement & perd ses forces. Dans ces cas, il faut 1°. faire prendre un purgatif doux.

2°. Ordonner quelques bains tiedes.

3°. Mettre le malade au régime des convalescents.

4°. On lui fait prendre, soir & matin, la poudre N°. 53, pendant quinze jours avec la tisanne N°. 26.

Souvent la maladie est rebelle, & il faut varier les remedes suivant les cir-

conſtances ; détail dans lequel je ne puis pas entrer.

§. 348. Après quelques purgatifs, des bains ſoufrés, & en général les bains des eaux minérales chaudes, guériſſent très-ſouvent ; & les ſimples bains froids de riviere ou du lac, ont emporté des galles très-rebelles.

Il n'y a rien qui entretienne plus long-temps la galle, que l'abus des eaux chaudes.

§. 349. Je réitere qu'on ne doit jamais employer étourdiment l'onguent N°. 52, ou les autres remedes qui font diſparoître la galle. Il n'y a point de maux qu'on n'ait vû ſuivre la trop prompte guériſon de cette maladie par des remedes extérieurs, employés avant que d'avoir évacué, & un peu diminué l'âcreté des humeurs.

CHAPITRE XXVI.

Avis pour les femmes.

§. 350. LEs femmes ſont ſujettes à toutes les maladies que je viens de décrire, & leur ſexe les expoſe à quelques autres qui

dépendent de quatre causes principales; les regles, les grossesses, les couches & les suites de couches. Je ne pense point à traiter ici de toutes ces maladies; elles exigeroient un volume plus gros que celui ci, & je suis obligé de me borner à des avis généraux sur ces quatre objets.

§. 351. La nature, qui destinoit les femmes à élever le genre humain dans leur sein, les a assujetties à un écoulement de sang périodique, qui est la source d'où l'enfant tirera un jour sa subsistance.

Cette évacuation commence généralement dans ce pays, entre quatorze & seize ans. Souvent avant qu'elle paroisse, les jeunes filles sont pendant long-temps dans un état de langueur, qu'on appelle *chlorose*, *oppilations*, *pâles-couleurs*; & quand elle tarde trop à venir, elles tombent dans des maladies très-graves, & fort souvent mortelles. Mais on attribue cependant, fort mal à propos à cette cause, tous les maux auxquels elles sont sujettes à cet âge; ils dépendent d'une autre dont les oppilations mêmes ne sont souvent que l'effet; c'est la foiblesse qui est naturelle & nécessaire à ce sexe. Les fibres des femmes, destinées à céder, quand elles seront tendues par tout le volume de l'enfant, &

de ſes accompagnements, volume ſouvent très-conſidérable, devoient-être moins roides, moins fortes, plus lâches que celles des hommes; par-là même, la circulation ſe fait chez elles avec moins de force, le ſang eſt moins épais, plus aqueux, les humeurs ont plus de penchant à croupir dans les viſceres, & à former des engorgements.

§. 352. L'on préviendroit les maux auxquels cette conſtitution peut conduire, en aidant la foibleſſe des mouvements naturels, par l'augmentation de mouvement que fournit l'exercice; mais ce ſecours, qui ſeroit en quelque façon plus néceſſaire aux femmes qu'aux hommes, leur eſt enlevé par l'éducation qu'on leur donne; on les applique aux ouvrages du ménage, qui exercent beaucoup moins que ceux auxquels la vocation des hommes les appelle; elles ſe donnent peu de mouvement, la diſpoſition naturelle de foibleſſe s'accroît, & elle devient alors maladive, le ſang circule mal, il perd ſes qualités, les humeurs croupiſſent par-tout, aucune fonction ne ſe fait bien.

Elles commencent à tomber dans un état de langueur, quelquefois très-jeunes, & pluſieurs années avant qu'il ſoit queſtion des regles, cette langueur les rend

pareſſeuſes; le mouvement les fatigue un peu, elles n'en prennent point; il ſeroit le remede de ce mal commençant, mais le remede les fatigue, elles le rejettent, & le mal augmente.

L'appétit ſe dérange comme les autres fonctions, elles en ont peu, les aliments ordinaires ne le réveillent point, elles ſe livrent à des fantaiſies ſouvent les plus bizarres, qui achevent de ruiner l'eſtomac, les digeſtions & la ſanté.

Quelques années s'écoulent, le temps des regles approche, & elles ne paroiſſent point, par deux raiſons; la premiere, c'eſt que la ſanté eſt trop affoiblie pour établir cette nouvelle fonction, dans le temps que toutes les autres languiſſent: la ſeconde, parce qu'elles ne ſont point néceſſaires, puiſqu'elles ſont deſtinées à évacuer, hors la groſſeſſe, le ſang ſuperflu que la femme eſt deſtinée à produire, afin qu'elle ne fourniſſe pas de ſon néceſſaire à l'enfant, & que ce ſuperflu n'exiſte point chez les filles languiſſantes dès long-temps.

§. 353. Cependant le mal augmente, parce que toute maladie, qui ne guérit pas, fait des progrès journaliers; on l'attribue à la ſuppreſſion, mais ſouvent on ſe trompe, puiſque la maladie ne vient point toujours de la ſuppreſſion, & que

la ſuppreſſion vient ſouvent de la maladie. Cela eſt ſi vrai, que lors même que cette évacuation arrive, ſi la foibleſſe ſubſiſte, les malades n'en ſont pas mieux, au contraire; & ſouvent l'on voit de jeunes garçons, qui ayant reçu de la nature une conſtitution, & de leurs parents une éducation feminine, ont les mêmes maux que les jeunes filles oppilées.

Les filles de la campagne, qui menent ſouvent le genre de vie des hommes, ſont moins ſujettes à ce mal que celles de la ville.

§. 354. Qu'on ne s'y trompe donc point; tous les maux des jeunes filles ne viennent point du manque des regles; il y en a cependant qui dépendent réellement de cette cauſe. C'eſt quand une jeune fille, forte, robuſte, bien portante, qui a fait à peu-près ſon cru; qui a beaucoup de ſang, n'a point cette évacuation dans l'âge marqué; alors ce ſuperflu de ſang occaſionne mille maux, & beaucoup plus violent que ceux qui ne dépendent que de la cauſe précédente.

Si les filles oiſives de la ville ſont plus ſujettes aux oppilations qui dépendent de la foibleſſe dont j'ai parlé, ou qui l'accompagnent, les filles de la campagne ſont plus ſujettes à cette derniere eſpece qui dépend de trop de ſang re-

tenu, que celles des villes; & c'eſt ce qui procure ces maladies ſingulieres, qui paroiſſent ſurnaturelles au peuple, & que par-là même, il attribue au ſortilege.

§. 355. Lors même que les régles ſont venues, elles ſe ſuppriment ſouvent, & il n'y a aucune maladie que cette ſuppreſſion n'ait produite. Elles ſe ſuppriment ſouvent dans le cas du §. 351, par la continuation de la maladie qui avoit mis obſtacle à leur arrivée, & dans d'autres cas par d'autres cauſes, telles que le froid, l'humidité, une peur violente, toute paſſion trop forte, des aliments trop froids, ou indigeſtes ou trop chauds; des boiſſons à la glace, un exercice porté trop loin, les vieilles. Les accidents que ces ſuppreſſions occaſionnent, ſont quelquefois plus violents que ceux qui précedent la premiere venue.

§. 356. La facilité avec laquelle cette évacuation ſe ſuprime, diminue, ſe dérange, par les cauſes que je viens d'aſſigner, les maux affreux, qui ſont la ſuite de ces dérangements, me paroiſſent des raiſons bien fortes pour engager les femmes à donner tous leurs ſoins pour en conſerver la régularité à tous égards, en évitant à cette époque, toutes les cauſes qui peuvent leur nuire. Si elles vouloient

bien, non pas ſur ma parole, mais ſur celles de leurs meres, de leurs parentes, de leurs amies, ſur leur propre expérience, ſi elles vouloient bien, dis-je, ſe perſuader combien il leur importe de ſe ménager dans ces temps critiques, il n'y en a pas une, qui, dès la premiere apparition, juſqu'au dernier retour, ne ſe conduiſît avec la plus ſcrupuleuſe régularité.

Leur conduite dans ces circonſtances décide abſolument de leur ſanté, de celle de leurs enfants, de leur bonheur, de celui des perſonnes avec qui elles ont à vivre.

Plus elles ſont jeunes & délicates, plus les ménagements ſont néceſſaires. Je ſçais que la robuſte campagnarde néglige quelquefois impunément de ſe ménager, mais d'autrefois elle en eſt cruellement punie; & je pourrois produire une longue liſte de celles qui ſe ſont jettées, par leurs imprudences, dans les ſituations les plus triſtes.

Outre l'attention qu'il faut avoir d'éviter les cauſes générales que j'ai indiquées dans le §. précédent, chacune doit obſerver ce qui lui nuit plus particuliérement à cette époque, & y renoncer pour toujours.

§. 357. Il y a pluſieurs femmes chez

lesquelles les regles viennent toujours, sans aucun dérangement de leur santé; il y en a d'autres qui sont incommodées à chaque retour, & quelques-unes pour lesquelles ils sont affreux par la violence des coliques qui les précedent ou les accompagnent, & qui sont plus ou moins longues. J'en ai vû ne durer que quelques minutes, d'autres quelques heures; il y en a qui durent plusieurs jours, & qui sont accompagnées de vomissemens, de défaillances, de convulsions, occasionnées par l'attrocité des douleurs; de vomissement de sang, de saignements de nez, &c. qui, en un mot, paroissent les mettre aux portes de la mort. Cet état demande une très-sérieuse attention: mais comme il dépend de plusieurs causes souvent très-opposées, il est impossible d'indiquer ici le traitement qui convient à chacune. Quelques femmes ont le malheur d'être sujettes à ces accidents tous les mois, depuis la premiere apparition des régles, jusqu'à leur dernier retour; à moins que les remedes, le régime, quelquefois une couche ne les en délivrent: quelques autres ne souffrent que de temps en temps, tous les deux, trois, quatre mois: de troisiemes, après avoir cruellement souffert pendant les premiers mois, & même les premieres

années : cessent de souffrir ensuite; d'autres enfin, après avoir eu leurs régles pendant très-long-temps sans aucune douleur, se trouvent assujetties à des douleurs cruelles à tous les retours, si par imprudence, ou par fatalité, elles ont essuyé quelque dérangement qui les ai supprimées, diminuées, retardées : & cette considération doit rendre prudentes celles même qui passent ordinairement cette crise sans douleurs ; elles doivent toutes être persuadées que, quoiqu'elles n'aient aucune incommodité sensible, elles sont cependant plus délicates, plus sensibles aux impressions des corps étrangers, plus aisément affectées par les mouvements de l'ame, & ont l'estomac plus foible.

§. 358. Ces mêmes régles peuvent être trop abondantes, & elles jettent dans des maladies très-graves, mais dont je ne parlerai pas, parce qu'elles sont beaucoup moins fréquentes que celles qui sont produites par la suppression : d'ailleurs, on pourra faire usage dans ce cas, des remedes que je donnerai plus bas, en parlant des pertes de sang qui ont lieu dans la grossesse, (voyez §. 365).

§. 259. Enfin, lors même qu'elles sont le plus régulieres, après avoir duré un certain nombre d'années, (il est rare

que cela aille à trente cinq), elles finissent naturellement & nécessairement entre quarante-cinq & cinquante-ans; quelquefois même plutôt, rarement plus tard; & l'époque de cette cessation est ordinairement fâcheuse pour les femmes.

§. 360. L'on prévient les maux décrits §. 352, en évitant les causes qui les produisent, & 1°. en faisant prendre beaucoup de mouvements aux jeunes filles, sur-tout dès que l'on remarque la plus légere atteinte du mal.

2°. En ayant l'œil sur elles, pour qu'elles ne mangent point de choses contraires, puisqu'il y a peu de corps dans la nature, même parmi les moins propres à servir d'aliments, & les plus dégoûtants, qui n'aient été l'objet de leurs bizarres fantaisies. Les aliments gras, pâteux, farineux, aigres, aqueux, leur sont nuisibles. Les thés d'herbes qu'on leur fait souvent boire pour les guérir, suffiroient pour les jetter dans cette maladie, en augmentant le relâchement des fibres, qui en est la premiere cause. Si l'on veut boire sur quelques herbes, qu'on boive froid. La meilleure boisson pour elles, c'est l'eau de forges.

3°. Il faut éviter les remedes chauds, âcres, & destinés uniquement à forcer les régles qui font souvent des maux af-

freux, & ne font jamais de bien. Ils sont sur-tout d'autant plus pernicieux, que la malade est plus jeune.

4°. Si le mal empire, il faut leur ordonner quelques remedes; non point des purgatifs, des délayans, des bouillons d'herbes, des sels, & je ne sçais combien d'autres choses nuisibles; mais la limaille de fer, qui est le vrai remede de ces maux. Il faut prendre la limaille de vrai fer, & non point celle d'acier, & faire attention qu'elle ne soit point rouillée; dès qu'elle l'est, elle n'a presque plus aucune efficace.

Dans les commencements du mal, & aux jeunes filles, il suffit d'en donner quinze ou vingt grains par jour, en y joignant l'exercice, & une diete convenable. Quand le mal est plus grave, & la malade moins jeune, on peut aller hardiment jusqu'à un quart d'once. On fait bien de joindre à la limaille, quelques amers, ou quelques aromates, & l'on trouvera indiqués dans les N°. 54, 55, & 56, les remedes les plus utiles dans ces cas, sous la forme de poudre, de vin & d'opiate. Quand on se propose de déterminer les regles, il faut faire usage du vin N°. 55, qui réussit ordinairement; mais j'avertis & je souhaite qu'on y fasse attention, que souvent la suppression est l'effet,

l'effet, & non pas la cause de la maladie, & qu'il convient alors de rétablir la santé, & non pas de chercher à forcer les regles, qui seroient à cette époque quelquefois plus nuisibles qu'utiles, & qui reviennent naturellement quand la malade est guérie. Le retour doit suivre le retour de la santé, & ne doit ni ne peut le précéder ou l'amener Il y a des cas sur-tout, dans lesquels il seroit très-dangereux de vouloir employer des remedes chauds ou actifs, c'est quand il y a de la fiévre, de la toux, quelque hémorrhagie, une grande maigreur, de l'altération; il faut détruire tous ces maux avant que d'ordonner aucun remede chaudpour déterminer les regles. L'on imagine, mal à-propos, que cette évacuation guérit les femmes de tous les maux,& cette erreur coûte la vie à un grand nombre.

§. 361. Pendant qu'on prend ces remedes, il ne faut prendre aucune des choses que j'ai déconseillées dans les §. précédents, & l'on doit en aider l'effet par le mouvement. Celui du char est très-salutaire, celui de la danse l'est aussi beaucoup, moyennant qu'il ne soit pas porté jusqu'à l'accès.

Quand le mal a des rechûtes, on se conduit tout comme si c'étoit une premiere attaque.

§. 362. L'autre espece d'oppilation, décrite dans le §. 354, demande une conduite très-différente. La saignée, qui est pernicieuse dans la premiere espece, & dont l'usage jette plusieurs jeunes filles dans une langueur incurable, a souvent emporté cette espece dans le moment. Les bains de pied tiedes, les poudres N°. 20, le petit-lait, ont souvent réussi; mais il faut d'autrefois des soins appropriés à chaque cas particulier, & par-là même on doit consulter.

§. 263. Quand les regles cessent par l'âge (§. 339.), si elles cessent tout-à-coup, & si elles étoient abondantes auparavant, il faut nécessairement 1°. faire une saignée, & la réitérer tous les six, ou même tous les quatre, ou tous les trois mois.

2°. Diminuer la quantité des aliments sur-tout de la viande, des œufs & du vin.

3°. Augmenter l'exercice.

4°. Prendre souvent, le matin à jeun, la poudre N°. 24, qui est excellente dans ce cas, parce qu'elle augmente un peu toutes les évacuations naturelles par les selles, les urines & la transpiration, & diminue par-là la quantité de sang qui se forme naturellement.

Si cette cessation est annoncée ou mêlée, comme il arrive souvent, par des

pertes abondantes, la ſaignée n'eſt pas auſſi néceſſaire; mais le régime & la poudre N°. 24, le ſont beaucoup; & il faut y joindre de temps en temps la purgation N°. 23. Les remedes aſtringents employés à cette époque, occaſionnent des cancers de matrice.

Il périt pluſieurs femmes, à cet âge, parce qu'il eſt très-aiſé de leur faire du mal; ce qui doit les rendre très-prudentes ſur tous les remedes qu'elles emploient. Mais auſſi il arrive ſouvent que leur conſtitution change à leur avantage; leurs fibres deviennent plus fortes, elles ſe trouvent plus robuſtes, pluſieurs petites infirmités finiſſent & elles jouiſſent enſuite d'une vieilleſſe très-heureuſe; j'en ai vû pluſieurs qui à cinquante-deux ou cinquante-trois ans quittoient les lunettes, dont elles ſe ſervoient depuis cinq ou ſix.

Le régime, que je viens d'indiquer, la poudre N°. 24, la boiſſon N°. 32, conviennent beaucoup, dans preſque toutes les pertes habituelles, (je parle des femmes du peuple) à quelqu'âge que ce ſoit.

De la groſſeſſe.

§. 364. Les groſſeſſes ſont généralement beaucoup plus heureuſes dans les

campagnes qu'à la ville. Les paysannes sont cependant sujettes, comme les femmes de la ville, aux maux de cœur, & aux vomissements le matin, aux maux de tête, & aux maux de dents; mais ces maux cédent à la saignée qui est presque le seul remede dont elles aient besoin.

§. 365. Quelquefois après avoir porté des fardeaux trop pesants, avoir fait des travaux violents, avoir soutenu des cahotements trop rudes, avoir fait quelque chûte, elles sont attaquées de violentes douleurs de reins, qui se répandent jusques sur les cuisses, & aboutissent tout à fait au bas du ventre, ce qui présage ordinairement qu'elles sont à la veille de se blesser.

Il faut, pour prévenir cet accident qui est toujours dangereux, 1.° qu'elles se mettent sur le-champ au lit, & qu'elles se couchent sur la paillasse si elles n'ont point de matelat, la plume est très-mauvaise dans ce cas; qu'elles restent plusieurs jours dans cette situation, ne bougeant & ne parlant presque point.

2°. Il faut tirer d'abord, huit ou neuf onces de sang du bras.

1°. Elles ne prendront ni viande, ni bouillons, ni œufs; mais elles vivront uniquement de quelques soupes farineuses.

4°. Elles prendront de deux en deux heures, la moitié de la poudre N°. 20, & ne boiront que de la tisanne N°. 2.

Il y a des femmes robustes, sanguines, qui sont sujettes à se blesser à une certaine époque; elles préviennent cet accident en se faisant saigner quelques jours avant cette époque, & en observant un régime tel que je viens de l'indiquer. Mais cette methode ne vaudroit rien pour les femmes délicates de la ville, qui se blessent par une toute autre cause, & dont on prévient les fausses couches par une méthode très-différente.

Les couches.

§. 366. L'on remarque qu'il périt plus de femmes à la campagne, dans le temps de l'accouchement, & cela par le manque des bons secours & l'abondance des mauvais; & qu'il en meurt plus en ville, après les couches, par une suite de la mauvaise santé.

Le besoin de sages-femmes un peu éclairées, dans la plus grande partie du pays, est un malheur trop prouvé, qui a les suites les plus funestes, & qui demanderoit toute l'attention de la police.

Les fautes, qui se commettent dans le temps des accouchements, sont sans nom-

bres, & trop souvent sans remede. Il faudroit un livre exprès, comme on en a dans quelques pays, pour donner les directions propres à les prévenir, & il faudroit avoir formé des sages-femmes propres à les comprendre ; mais cela sort du plan que je me suis proposé. J'indiquerai seulement une des causes qui fait le plus de mal, c'est l'usage des choses chaudes que l'on donne dès que l'accouchement est pénible ou lent ; comme castor, teinture de castor, safran, sauge, rhue, sabine, huile d'ambre, vin, thériaque, vin brûlé avec des aromates, caffé, eau-de-vie, eau d'anis, de noix, de fenouil & autres liqueurs. Toutes ces choses sont de vrais poisons, qui, bien loin de hâter l'accouchement, le rendent plus difficile, en enflammant & la matrice qui ne peut plus se contracter, & les parties qui servent de passage, qui par-là même se gonflent, rétrécissent les voies, & ne peuvent plus prêter. D'autrefois, ces poisons chauds produisent une hémorrhagie qui tue en peu d'heures.

§ 367. L'on sauveroit un grand nombre de meres & d'enfants, par une méthode directement contraire. Dès qu'une femme, bien portante avant ses couches, robuste, bien faite, se trouveroit en travail, & que le travail paroîtroit doulou-

reux & difficile ; bien loin de l'encourager à des efforts précoces, qui perdent tout, & de les aider par les remedes destructifs dont je viens de parler, il faut lui ordonner une saignée du bras, qui préviendra l'engorgement & l'inflammation, calmera les douleurs, rélâchera les parties, & disposera tout favorablement.

L'on ne doit donner d'autre nourriture, pendant le temps du travail, qu'un peu de panade toutes les trois heures, & de l'eau panée autant que la malade en veut.

On donne, de quatre en quatre heures, un lavement avec une décoction de mauve & un peu d'huile ; dans l'intervalle on fait mettre sur une étuve, c'est-à-dire sur un bassin, ou sur une chaise percée, dans lequel il y a de l'eau chaude; l'on frotte le passage avec un peu de beurre, & l'on tient sur le ventre, des fomentations d'eau chaude, qui sont les plus efficaces.

En suivant cette route, non-seulement les sages-femmes ne font point de mal, mais elles laissent à la nature le temps de faire du bien, un grand nombre d'accouchements qui paroissoient difficiles se terminent heureusement, & l'on a au moins le temps d'aller chercher des se-

cours. D'ailleurs les suites de couches sont heureuses ; au lieu qu'en suivant la méthode échauffante, lors même que l'accouchement est fait, la mere & l'enfant ont si cruellement souffert, qu'ils périssent souvent l'un & l'autre.

§. 368. Je sçais que ces moyens sont insuffisants, lorsque la situation de l'enfant est mauvaise, ou qu'il y a quelque vice de conformation chez la mere, mais au moins, ils empêchent l'augmentation du mal, &, comme je l'ai dit, laissent le temps de recourir aux Chirurgiens-accoucheurs, ou à quelques sages-femmes un peu moins mal instruites.

Je réitére encore que les sages-femmes doivent bien se garder de presser les femmes à faire des efforts, qui leur font un mal infini, & qui peuvent rendre fâcheux l'accouchement, qui avec un peu de patience, eût été le plus heureux, & j'insiste d'autant plus volontiers sur ce danger des efforts précipités, & sur la nécessité de la patience, que cette pratique fâcheuse est presque générale dans ce pays.

L'on craint la foiblesse dans laquelle les malades paroissent être, on imagine qu'elles n'auront pas la force d'accoucher, & c'est la raison dont on s'autorise pour leur donner des cordiaux. Mais

cette raison est chimérique; l'on ne perd pas si promptement les forces; les douleurs légeres abattent, mais à mesure qu'elles augmentent, les forces se relevent, elles ne manquent jamais quand il n'y a point d'accident étranger; & l'on ne doit être persuadé que dans une femme saine & bien portante, ce n'est jamais la foiblesse qui empêche l'accouchement.

Suites des Couches.

§. 369. Les suites de couches les plus fréquentes dans les campagnes sont 1°. les pertes de sang excessives. 2°. L'inflammation de matrice. 3°. La suppression subite des *lochies*, c'est le nom qu'on donne à la perte qui suit ordinairement la couche. 4°. Les ravages du lait.

Les pertes trop abondantes doivent être traitées par les moyens indiqués, §. 365; & si la perte est excessive, l'on applique sur le ventre; les reins, les cuisses, des linges trempés dans un mêlange de parties égales d'eau & de vinaigre, qu'on change dès qu'ils commencent à être secs, & qu'on quitte dès que la perte commence à diminuer.

§. 370. L'inflammation de matrice

ſe manifeſte par des douleurs dans tout le bas du ventre, la tenſion de tout le ventre, l'augmentation des douleurs quand on le touche, une eſpece de tache rouge, qui monte au milieu du ventre juſqu'au nombril, & qui quand le mal empire, devient noire, ce qui eſt toujours mortel; une foibleſſe étonnante, le viſage prodigieuſement changé, un léger délire, une fiévre continue avec un pouls foible & dur, quelquefois des vomiſſements continuels, ſouvent le hoquet, une perte très-peu abondante d'une eau rouſſe, puante, âcre; des envies fréquentes d'aller à la ſelle; des ardeurs & quelquefois une ſuppuration d'urine.

§. 371. Ce mal très-grave & ſouvent mortel, doit être traité comme les maladies inflammatoires. Il faut ſur tout, après les ſaignées, donner fréquemment des lavements d'eau tiede, en injecter dans la matrice, en appliquer continuellement ſur le ventre, & boire abondamment, ou de la tiſanne d'orge toute ſimple, ſur chaque pot de laquelle on met un demi-quart d'once de nitre, ou des laits d'amandes N°. 4.

§. 372. La ſuppreſſion totale des lochies, qui occaſionne les maladies les plus violentes, ſe traite préciſément de

la même façon ; & si malheureusement l'on donne quelques remedes chauds, pour en forcer la sortie, l'on ôte, dans le moment, toute espérance de guérison.

§. 373. Si la fiévre de lait est très-forte, la tisanne d'orge du §. 371, & les lavements, avec une diete très-légere, uniquement de panades ou de quelqu'autres farineux très clairs, la dissipent.

§. 374. Les femmes délicates, qui ne sont pas soignées comme il seroit nécessaire, ou celles que la nécessité oblige à travailler trop tôt, sont exposées, à plusieurs accidents qui dépendent souvent de ce que la transpiration & l'évacuation des lochies ne se faisant pas bien, & la séparation du lait dans les seins étant troublée, il se forme ce qu'on appelle des dépôts laiteux, qui sont toujours très-fâcheux, & sur-tout quand ils se font sur quelque partie intérieure. Il s'en fait fréquemment sur les cuisses, & dans ce cas, il faut faire usage de la tisanne N°. 58, & appliquer sur la tumeur les cataplasmes N°. 59. Ces deux remedes dissipent insensiblement le mal, s'il peut se dissiper sans suppuration. Si cela n'est pas possible, & qu'il se forme du pus un Chirurgien ouvre l'abcès, & le traite comme un autre.

§. 375. Si le lait se coagule dans le sein, il est de la plus grande importance de dissiper incessamment cette grosseur, sans quoi elle se durcit, devient squirrhe, & de squirrhe, souvent au bout d'un certain temps, cancer; c'est-à-dire, la plus cruelle des maladies.

L'on prévient cet horrible mal en remédiant à ces petites tumeurs dès le commencement. Il n'y a rien de plus efficace pour cela que les remedes No. 57 & 60; mais il est toujours prudent de ne rien faire sans consulter.

Dès qu'il y a une dureté invétérée & exempte de douleur, il ne faut faire aucune application; toutes sont nuisibles, & celles qui sont grasses, irritantes, résineuses, spiritueuses, changent promptement le squirrhe en cancer. Quand le cancer est manifesté, toutes les applications sont également aussi nuisibles, excepté celle No. 60. Le cancer a été long-temps incurable; depuis quelques années, l'on en a guéri quelques-uns avec le remede No. 57, qui n'est cependant pas infaillible, mais qu'on doit toujours essayer.

§. 376. Les bouts des seins des nourrices s'écorchent souvent, & les font cruellement souffrir. Un des meilleurs remedes, c'est la pommade la plus sim-

ple, un mêlange d'huile & de cire fondus ensemble, ou l'onguent N°. 66; & si le mal est opiniâtre, il faut purger, ce qui réussit ordinairement.

CHAPITRE XXVII.

Avis pour les enfants.

§. 377. LEs maladies des enfants & tout ce qui regarde leur santé, sont des objets qui ont été généralement trop négligés par les Médecins, & dont on a confié trop long-temps la direction aux personnes les moins propres à s'en charger. Leur santé est cependant bien importante; il faut les conserver si l'on veut avoir des hommes, & leur médecine est susceptible d'un plus grand degré de perfection qu'on ne le croit ordinairement; elle a même un avantage sur celles des adultes, c'est que l'on ne trouve pas des complications de maux aussi fréquentes.

L'on dit qu'ils ne sçavent pas se faire entendre; cela est vrai jusqu'à un certain point, mais cela ne l'est pas exactement; & s'ils ne parlent pas notre langage, ils

en ont un qu'il faut étudier. Chaque maladie a proprement le sien, qu'un Médecin attentif apprend ; il doit donner tous ses soins à comprendre celui des enfants, & à en profiter pour perfectionner les moyens de les rendre sains & vigoureux, & de les guérir des différents maux auxquels ils sont exposés. Je ne me propose point de remplir cette tâche actuellement dans tout le détail qu'il exigeroit ; mais j'indiquerai les principales causes de leurs maux, & la façon générale de les traiter: je leur épargnerai au moins par-là, une partie du mal qu'on leur fait, & l'épargne des maux artificiels est un des grands buts de cet ouvrage.

§. 378. Presque tous les enfants qui meurent avant l'âge d'un an, & même de deux, meurent avec des convulsions ; l'on dit qu'ils sont morts des convulsions, & l'on a en partie raison. Ce sont en effet les convulsions qui les ont tués, mais ces convulsions elles-mêmes sont l'effet d'autres maladies qui demandent toute l'attention de ceux qui ont soin de ces petites créatures; & ce n'est qu'en combattant ces différentes causes, qu'on peut guérir les convulsions. L'on en reconnoît quatre principales, le *méconium*, les *aigreurs*, la *poussée des dents*, & *les vers*. Je dirai quelque chose de chacune.

Du méconium.

§. 379. L'estomac & les intestins de l'enfant sont remplis, quand il vient au monde, d'une matiere noire, médiocrement épaisse & assez gluante, qu'on appelle *méconium*. Il faut que cette matiere soit évacuée avant que l'enfant prenne du lait sans quoi elle le corromproit, & devenant elle-même extrêmement âcre, il en résulteroit une double source de maux auxquels l'enfant ne resisteroit point.

L'on procure l'évacuation de cet excrément 1°. en ne leur donnant point de lait les vingt-quatre premieres heures de leur vie. 2°. En leur faisant boire, pendant ce temps-là, de l'eau dans laquelle on met un peu de sucre ou de miel; ce qui délaye ce *méconium*, & en facilite l'évacuation par les selles, & quelquefois par les vomissements.

3°. Pour être plus sûr que toute cette matiere sort, il faut leur donner une once de *sirop de chicorée composée*, qu'on délaie avec un peu d'eau, & qu'on leur fait boire dans l'espace de quatre ou cinq heures. Cette pratique a les plus grands avantages, & il est à souhaiter qu'elle devienne générale; le sirop que j'indique

est à préférer de beaucoup à tous les autres, & sur-tout à l'huile d'amandes.

Si la grande foiblesse exige quelque aliment, il n'y a point d'inconvénient à leur donner un peu de biscuit dans l'eau, comme on fait ordinairement, ou un peu de panade claire.

Des aigreurs.

§. 380. Quoique les enfants aient été bien évacués d'abord après leur naissance, très-souvent le lait s'aigrit dans leur estomac, & produit des vomissements, des coliques violentes, des convulsions, la diarrhée, la mort. Il n'y a que deux choses à faire, évacuer les matieres aigres; & empêcher qu'il ne s'en reforme. Le sirop de chicorée est encore dans ce cas, le meilleur remede pour les évacuer.

On prévient la formation des nouvelles aigreurs, en donnant trois prises par jour, si le mal est grave; deux & même une seule, s'il est peu considérable, de la poudre N°. 61, & on leur fait boire un thé de mélisse & de tilleul.

§. 381. L'on est en usage de donner aux enfants beaucoup d'huile d'amandes douces, dès qu'ils ont quelques tranchées: mais c'est une habitude pernicieuse & dont les conséquences sont très-

dangereuses. Il est vrai que l'huile appaise quelquefois d'abord les douleurs en envelopant les acides, & en émoussant la sensibilité des nerfs; mais c'est un remede palliatif, qui, loin d'enlever la cause, l'augmente puisqu'il s'aigrit lui-même; aussi le mal revient bientôt, & plus on donne d'huile, plus l'enfant devient sujet aux tranchées. J'en ai guéri, sans autre remede, que la privation de l'huile, qui leur affoiblissoit l'estomac; par-là même le lait se digere moins bien, moins vîte & s'aigrit plus aisément; & l'affoiblissement, que l'estomac reçoit à cette époque, a quelquefois des influences sur le tempérament de l'enfant, pour le reste de ses jours.

Il importe aux enfants d'avoir le ventre libre, & il est certain que très-souvent l'huile les resserre, en diminuant les forces des intestins; il n'y a personne qui ne puisse remarquer cet inconvénient, & qui ne continue cependant à l'ordonner dans un but contraire. Mais telle est la force du préjugé dans ce cas & dans tant d'autres, on est dans l'idée que tel remede doit produire tel effet; il à beau ne le produire jamais, la prévention subsiste, l'on attribue son inefficace à de trop petites doses, on les dou-

ble, le mauvais effet augmente, & ne fait point finir l'aveuglement.

L'abus de l'huile dispose aussi à la nouûre, & enfin il devient souvent la cause premiere des maux de la peau, qui sont extrêmement difficiles à guérir.

Il paroît par-là qu'on ne doit l'employer que très-rarement, & qu'on l'ordonne toujours très-mal à propos dans les coliques, qui viennent d'un principe d'aigreur dans l'estomac, ou dans les intestins.

§. 382. Les enfants sont ordinairement plus sujets à ces coliques pendant les premiers mois; ensuite elles diminuent à mesure que leur estomac se fortifie. On les soulage, dans l'accès, en leur donnant des lavements avec une décoction de camomille, & la grosseur d'une noisette de savon. Une flanelle trempée dans une décoction de camomille avec un peu de thériaque, appliquée chaude sur l'estomac & le ventre, leur fait aussi beaucoup de bien.

On ne peut pas toujours leur donner des lavements, cela auroit son danger; & chacun connoît la méthode d'y suppléer par des suppositoires, avec quelques côtes de plantes, ou du savon, ou du miel cuit.

Un des plus sûrs moyens de prévenir ces coliques, qui viennent de ce que le lait ne se digere pas, c'est de leur donner autant de mouvement qu'il est possible, vû leur âge.

§. 383. Avant que de passer à la troisieme cause des maladies des enfants, qui est la poussée des dents, je dois parler d'un des premiers soins qu'exige leur enfance, c'est celui de les laver, d'abord pour les décrasser, ensuite pour les fortifier.

Du lavage des Enfants.

§. 384. Tout le corps de l'enfant qui naît, est couvert d'une crasse qui vient de la liqueur dans laquelle il a vêcu. Il est important de l'en délivrer d'abord ; & il n'y a rien d'aussi bon que le mélange d'un tiers de vin avec deux tiers d'eau : le vin pur est dangereux. On peut réitérer ce lavage quelques jours de suite ; mais c'est une très-mauvaise coutume que de continuer à les laver ainsi tiédement, & l'on en augmente le danger, si l'on met du beurre, comme on ne le fait que trop souvent, dans l'eau & le vin qu'on emploie. Si cette crasse paroît gluante & épaisse, il faut se servir d'une décoction de camomille, avec la grosseur d'une

noisette de savon. La base de la santé, c'est la régularité avec laquelle se fait la transpiration : pour obtenir cette régularité, il faut fortifier la peau ; & les lavages tiedes l'affoiblissent. Quand elle a la force nécessaire, elle fait toujours ses fonctions, & la transpiration ne se dérange pas à tous les changements de temps. L'on ne doit donc rien négliger pour la mettre dans cet état ; & pour parvenir à ce point important, il faut laver les enfants, peu de jours après leur naissance, avec de l'eau froide, telle qu'on l'apporte de la fontaine.

On se sert d'une éponge, & l'on commence par le visage, les oreilles, le derriere de la tête, (on évite la fontanelle (*a*)), le col, les reins, tout le corps, les cuisses, les jambes, les bras, en un mot par-tout. Cette méthode usitée il y a tant de siécles, & pratiquée de nos jours par plusieurs peuples qui s'en trouvent très-bien, paroîtra révoltante à nombre de meres ; elles croiront tuer leurs enfants, & elles n'auront point le courage, sur-tout, de résister aux cris qu'ils font souvent les premieres fois qu'on les lave : mais si elles les aiment

(*a*) C'est cet espace au dessus de la tête, dans lequel on sent que les os ne sont pas encore réunis.

véritablement, elles ne peuvent pas leur donner une marque plus réelle de cette tendresse, qu'en surmontant, en leur faveur, cette répugnance.

Les enfants foibles sont ceux qui ont le plus besoin d'être lavés (*a*); les très-robustes peuvent s'en passer, & l'on ne peut croire, qu'après l'avoir vû souvent, combien cette méthode contribue à leur donner promptement des forces. J'ai le plaisir de voir, depuis, que j'ai cherché à l'introduire ici, que plusieurs meres, les plus tendres & les plus raisonnables, l'ont employée avec le plus grand succès. Les sages femmes, qui en ont été les témoins, les nourrices & les filles d'enfants, qui en ont été les exécuteurs la répandent; & si elle peut devenir générale, comme tout me l'annonce, je suis pleinement persuadé, qu'en conservant un très-grand nombre d'enfants, elle contribuera à arrêter les progrès de la dépopulation.

Il faut les laver très-réguliérement tous les jours, quelque temps & quelque saison qu'il fasse, & dans la belle saison, les plonger dans des seaux, dans

(*a*) Il y a cependant un degré de foiblesse qui doit l'empêcher; c'est quand l'enfant a besoin de chaleur, de cordiaux, de frictions, pour ne pas périr de foiblesse; car dans ces circonstances, le lavage lui nuiroit.

des baſſins de fontaine, dans des ruiſſeaux, dans des rivieres, dans le lac.

Après quelques jours de pleurs, ils s'accoutument tous ſi bien à cet exercice, qu'il devient un de leurs plaiſirs, & qu'ils rient pendant toute l'opération.

Le premier avantage de cette méthode, c'eſt comme je l'ai dit, d'entretenir la tranſpiration; & de rendre moins ſenſible aux impreſſions de l'air; mais de ce premier avantage, il en reſulte qu'on les préſerve d'un grand nombre de maux, ſur-tout de la nouûre, des obſtructions, des maladies de la peau & des convulſions; & on leur aſſure une ſanté ferme & robuſte.

§. 385. Mais il ne faut pas détruire le bien qu'on leur fait en les lavant, par la mauvaiſe habitude de les tenir trop au chaud; il n'y en a point de plus pernicieuſe & qui tue plus d'enfants. Il faut les accoutumer à être très-peu habillés, tant le jour que la nuit, à avoir ſur-tout la tête très-peu couverte, & point du tout pendant le jour, depuis l'âge de deux ans; éviter qu'ils ne ſoient dans des chambres trop chaudes, & les faire vivre au grand air, ſoit l'été ſoit l'hiver, le plus qu'il eſt poſſible. Les enfants élevés au chaud, ſont ſouvent enrhumés; foibles, pâles, languiſſants, bouf-

fis, tristes; tombent dans la nouûre, la consomption, toutes sortes de langueurs, & meurent dans l'enfance, ou vivent misérables, &c. Ceux qu'on lave à l'eau froide & qu'on éleve au grand air, sont l'opposé.

§. 386. Je crois devoir ajouter, que l'enfance n'est pas la seule période de la vie, dans laquelle les bains froids soient utiles. Je les ai employés avec un succès marqué, pour des personnes de tout âge, même pour des septuagénaires, & il y a deux especes de maladies, plus fréquentes; il est vrai, à la ville qu'à la campagne, dans lesquelles ils réussissent très-bien; c'est dans les foiblesses de nerfs, & quand la transpiration se fait mal qu'on craint l'air, qu'on est fluxionnaire, foible, languissant. Le bain froid rétablit la transpiration, redonne de la force aux nerfs, & dissipe par-là tous les dérangements que ces deux causes occasionnoient dans l'œconomie animale. On doit les prendre avant dîner. Mais autant les bains froids sont utiles, autant l'usage habituel des bains chauds est pernicieux; ils disposent à l'apoplexie, à l'hydropisie, aux vapeurs, à l'hypocondrie; & l'on voit les villes où l'usage en est fréquent, désolées, par toutes ces maladies.

De la pouſſée des dents.

§. 387. La ſortie des dents coûte ſouvent beaucoup aux enfants, & quelques-uns ſuccombent aux maux qu'elle occaſionne. L'on doit, à cette époque, ſi elle eſt douloureuſe.

1°. Leur tenir le ventre libre par des lavements faits avec une décoction de mauve, ſans y rien ajouter; mais ils ne ſont point néceſſaires, ſi l'enfant a en même temps la diarrhée.

2°. Leur diminuer un peu la quantité des aliments, par deux raiſons; l'une c'eſt que l'eſtomac eſt plus foible qu'auparavant, l'autre, c'eſt qu'il y a quelquefois un peu de fiévre.

3°. Leur augmenter un peu la quantité de la boiſſon; la meilleure pour eux, c'eſt ſans contredit, l'infuſion de tilleul, qu'on blanchit avec un peu de lait.

4°. On leur frotte ſouvent les gencives, avec un mélange d'autant de miel que de mucilage de pepins de coings, & on leur donne à mâcher une racine d'althéa ou de régliſſe.

C'eſt ſouvent dans le temps de la ſortie des dents que les enfants ſe nouent.

Des vers.

§. 388. Le méconium, l'aigreur du lait

lait & les dents, ſont trois grandes cauſes des maux des enfants : il y en a une quatrieme, les vers, qui leur fait auſſi très-ſouvent du mal, mais qui n'eſt point, cependant à beaucoup près, la cauſe générale de leurs maux, comme on eſt généralement porté à le croire, dès qu'on voit un enfant de plus de deux ans malade. Il y a un grand nombre de ſymptômes qui font juger qu'un enfant a des vers, il n'y en a qu'un ſeul, c'eſt leur ſortie par haut ou par bas, qui le démontre évidemment. Il y a d'ailleurs à cet égard, beaucoup de variétés ; quelques enfants ayant beaucoup de vers ſans en être incommodés, d'autres étant réellement malades avec un petit nombre.

Les vers nuiſent, 1°. en obſtruant les inteſtins, & en comprimant les parties voiſines par leur volume. 2°. En ſuçant le chyle deſtiné à nourrir le malade, & le privant par-là même de ſa ſubſiſtance. 3°. En irritant les inteſtins, & même en les rongeant.

§. 389. Les ſignes, qui font croire qu'il y en a, ſont de légeres coliques fréquentes & irrégulieres ; une abondance de ſalive à jeun, une odeur déſagréable d'une eſpece ſinguliere dans l'haleine, ſur-tout le matin ; des démangeaiſons dans les narines, qui font qu'ils les grat-

tent souvent ; un appétit très-irrégulier, ayant quelquefois un appétit vorace, d'autrefois point du tout, des maux de cœur, des vomissements; quelquefois de la constipation, plus souvent une diarrhée de matieres mal cuites; le ventre assez gros, le reste du corps maigre. Une soif que la boisson ne diminue pas ; souvent beaucoup de foiblesse ; de la tristesse; le visage est assez ordinairement mauvais, & change d'un quart d'heure à l'autre ; les yeux sont souvent éteints, & entourés d'un cercle livide ; on en voit souvent le blanc pendant le temps du sommeil, qui est quelquefois accompagné de rêves effrayans, de sursauts continuels, de grincemens de dents. Quelques enfants sont dans l'impossibilité d'être un seul moment tranquilles. Les urines sont souvent blanches, je les ai vues comme du lait. Ils ont des palpitations, des évanouissements, des convulsions, des assoupissements longs & profonds, des sueurs froides tout-à-coup; des fiévres qui ont des caracteres de malignité ; des pertes de vue & de voix, qui durent long-temps; des paralysies ou des mains, ou des bras, ou des jambes; des engourdissements. Les gencives sont en mauvais état, & comme rongées ; ils ont souvent le hoquet, un pouls petit & irrégulier,

des rêveries, & ce qui est un des symptômes les moins équivoques, fréquemment une petit toux séche; souvent une espece de mucosité dans les selles; quelquefois de très-longues & violentes coliques, qui se terminent par un abscès à l'extérieure du ventre, dont il sort des vers.

§. 390. L'on a une foule de remedes pour les vers. La *grenette* ou *semen contra*, qui est un des plus ordinaires, est très-bon : l'on se sert aussi, avec succès, de celui N°. 62, la poudre N°. 14. est un des meilleurs. La fleur de soufre, le jus de cresson, les accides, l'eau de miel, ont souvent réussi; mais les trois premiers que j'ai indiqués, suivis d'un purgatif, sont les meilleurs. L'on trouvera N°. 63, un purgatif, qu'on peut faire prendre assez aisément aux enfants les plus difficiles. Quand malgré ces remedes, les vers subsistent, il convient de consulter quelqu'un pour en employer de plus efficaces; ce qui est très-important, puisque, quoique peut-être la moitié des enfants ait des vers, & que plusieurs se portent très-bien, il y en a cependant que les vers tuent très-réellement après leur avoir fait des maux cruels pendant plusieurs années.

Cette disposition à avoir des vers,

prouve toujours des digestions imparfaites ; ainsi, il faut éviter de donner aux enfants, qui sont dans ce cas, des choses difficiles à digérer. Il faut sur-tout bien se garder de leur donner comme remede, des huiles, qui, supposé même qu'elles détruisissent quelques vers d'abord, augmentent la cause qui en laisse reproduire de nouveaux. Un long usage de limaille de fer est ce qui détruit le mieux cette disposition vermineuse.

Des convulsions.

§. 391. J'ai déja dit §. 378, que les convulsions des enfants étoient presque toujours l'effet de quelqu'autre maladie, & sur-tout des quatre dont j'ai parlé ; quelques autres causes moins fréquentes leur en occasionnent quelquefois, on peut les reduire aux suivantes.

La premiere, c'est les matieres corrompues qui se trouvent dans l'estomac & les boyaux, & qui, par l'irritation qu'elles occasionnent dans les nerfs de ces parties, produisent des mouvements irréguliers dans lesnerfs de tout le corps, ou au moins de quelques parties, d'où naissent les convulsions, qui ne sont que des mouvements involontaires des muscles. Ces matieres corrompues sont le

produit du trop d'aliments, des aliments mal ſains, de ceux dont la digeſtion eſt au deſſus des forces de l'eſtomac des enfants, des mélanges, de la mauvaiſe diſtribution des aliments.

On connoît que les convulſions de l'enfant dépendent de cette cauſe, par ce qui a précédé, par ſon dégoût, ſon appéſantiſſement, ſa langue ſale, ſon ventre gros, ſon mauvais teint, ſon mauvais ſommeil.

La diete, c'eſt-à-dire, une diminution dans la quantité de ſes aliments, quelques lavements avec de l'eau tiede, & une purgation N°. 63, les guériſſent.

§. 392. La ſeconde cauſe, c'eſt les vices du lait; ſoit que la nourrice ait eu quelque colere violente, quelque grand chagrin, quelque peur, ſoit qu'elle ait pris des aliments mal ſains, bu trop de vin, ou des liqueurs; ſoit qu'elle ſoit réglée, & que cette époque produiſe un dérangement ſenſible dans ſa ſanté, ſoit enfin qu'elle ſoit malade; dans tous ces cas, le lait ſe gâte, & jette l'enfant dans des accidents violents, qui quelquefois le tuent promptement.

L'on y remédie, 1°. en le privant de ce lait gâté, juſqu'à ce que la nourrice ſoit remiſe dans ſon état de ſanté & de tranquillité, dont on hâte le retour par

quelques lavements, des calmants, une entiere privation de ce qui lui a fait du mal, & en faisant tirer exactement tout le lait qui a souffert.

2°. En donnant à l'enfant même quelques lavements, en lui faisant boire beaucoup de tilleul, en ne le nourrissant pendant un jour ou deux, que de panades ou d'autres soupes sans lait.

3°. En le purgeant, si ces premiers secours ne suffisent pas, avec une once ou une once & demi de sirop de chicorée composé, ou autant de manne; ces médecines douces entraînent les restes de ce lait empoisonné, & dissipent les désordres qu'il occasionnoit.

§. 393. Une troisieme cause, qui produit aussi des convulsions, ce sont les maladies fiévreuses dont les enfants sont attaqués; sur-tout la petite vérole ou la rougeole, mais ordinairement elles ne demandent point d'autres secours que ceux qu'exigent la maladie dont elles dépendent.

§. 394. L'on voit par tout ce chapitre, & il est important qu'on y fasse beaucoup d'attention, que les convulsions sont ordinairement un symptôme de quelqu'autre maladie, plutôt qu'une maladie primitive; qu'elles dépendent d'un grand nombre de causes différentes, qu'il ne

peut pas, par-là même, y avoir de remede général pour les arrêter, & que les ſeuls remedes convenables, dans chaque cas, ſont ceux qui conviennent à la cauſe qui les produit, & que j'ai indiqués en parlant de chacune.

La plûpart de ces prétendus ſpécifiques, qu'on emploie indiſtinctement & aveuglément dans toutes les convulſions, ſont ſouvent inutiles, & le plus ſouvent nuiſibles; de ce dernier genre ſont;

1°. Tous les remedes âcres & chauds, les liqueurs ſpiritueuſes; l'huile d'ambre ou d'agate, les autres eſſences, les ſels volatils; & autres remedes de cette eſpece, qui, par la violence de leur action ſur les organes ſenſibles des enfants ſont plus propres à produire des convulſions qu'à les calmer.

2°. Les remedes aſtringents qui nuiſent toutes les fois que la cauſe des convulſions dépend de quelque matiere âcre, qui doit ſortir du corps par les ſelles, ou qu'elles ſont l'effet d'un effort de la nature pour opérer quelque criſe; & comme elles dépendent preſque toujours de l'une ou de l'autre de ces deux cauſes, on voit que les aſtringents ne conviennent preſque jamais. Il y a d'ailleurs toujours du danger à en donner aux enfants, ſans un examen bien mûr, parce

qu'ils leur causent souvent des obstructions.

3°. L'usage précoce, trop considérable, trop continué, ou mal indiqué des anodyns, tels que la thériaque, le mithridate, le sirop de pavot, (& il est très-aisé de donner contre quelqu'un de ces écueils), a aussi les suites les plus fâcheuses dans les convulsions, & ils nuisent au moins aux neuf-dixiemes de ceux auxquels on les ordonne. Ils calment, il est vrai, assez fréquemment pour quelques moments, quelquefois quelques heures, mais le mal n'en revient que plus violemment ensuite, parce qu'ils ont augmenté toutes les causes qui le produisoient, ils détruisent l'estomac, ils constipent, ils diminuent les urines, & d'ailleurs en émoussant la sensibilité des nerfs, qu'on doit envisager comme une des principales sentinelles chargées par la nature d'avertir qu'il y a des ennemis, le mal augmente sans qu'on s'en doute, il se forme sourdement des engorgements qui aboutissent bientôt à quelque accident violent & mortel, ou qui laissent un germe de maladies de langueur; & je réitére, que quoiqu'il y ait des cas dans lesquels ils sont d'une absolue nécessité, l'on doit en général les employer très-sobrement.

Ils sont utiles 1°. quand les convulsions subsistent encore après qu'on en a détruit la cause premiere ; 2°. quand elles sont si violentes qu'elles menacent d'un danger très-prochain, & qu'elles sont un obstacle aux remedes destinés à détruire leur cause ; 3°. quand cette cause même est de nature à céder aux anodyns comme quand elles sont la suite immédiate d'une peur.

§. 395. Il y a une très-grande différence entre les enfants, par rapport à la facilité à prendre des convulsions ; il s'en trouve à qui les causes les plus fortes ne peuvent pas en donner, qui ont des coliques affreuses, qui percent les dents très-douloureusement, qui ont de fortes fiévres, la rougeole, la petite vérole, qui sont rongés des vers, sans avoir jamais la plus légere apparence de convulsions ; il y en a d'autres chez lesquels la facilité à en avoir est si grande, l'on peut appeller cette fâcheuse disposition, *convulsibilité*, qu'ils en sont attaqués très-fréquemment pour des causes si légeres, que l'examen le plus attentif ne peut quelquefois pas les découvrir. Cet état qui est extrêmement dangereux, & qui conduit ou à une mort très-prompte, ou à une vie languissante, demande des attentions dont le détail seroit d'au-

tant plus déplacé ici, que ces cas communs en ville, ne le sont pas autant dans les campagnes. Les bains froids, & la poudre N°. 14, sont utiles.

Avis généraux.

§. 396. Je finirai ce chapitre par quelques conseils qui pourront contribuer à donner aux enfants un tempérament vigoureux, & à les préserver de plusieurs maux.

1°. L'on doit éviter de leur donner trop à manger & les régler pour la quantité des aliments & les heures des répas, ce qui est très-possible, même dès les premiers jours de leur vie, quand celle qui les nourrit le veut. C'est peut-être même l'âge où il convient le mieux de le faire, parce que c'est celui où l'uniformité constante de leur vie doit faire présumer que leurs besoins sont plus constamment égaux.

Un enfant qui a déja quelques années, qui est abandonné à sa vivacité, change ses besoins; sa vie est irréguliere, son appétit doit l'être, il y auroit par la même de l'inconvénient à l'assujettir trop servilement à une régle exacte dans la quantité & l'ordre des aliments; la dissipation étant inégale, le besoin de ré-

paration ne peut pas être constant ; mais chez le petit enfant, l'uniformité au premier de ces égards rend utile l'uniformité par rapport au second. La maladie est presque la seule chose qui doive apporter quelque changement à cet ordre, & ce changement doit être alors pour le retranchement, quoiqu'une pratique générale & meurtriere établisse le contraire, & qu'un usage pernicieux autorise les nourrices à remplir d'autant plus ces petites créatures, qu'elles ont moins besoin d'aliments. L'on s'imagine que les pleurs sont toujours le cri de la faim, & dès qu'un enfant pleure on lui donne à manger, sans vouloir faire attention que ces pleurs étoient peut-être l'effet du mal-aise que lui procuroit un estomac trop rempli, ou de douleurs dont on n'enleve pas la cause en les faisant manger, mais à laquelle le manger les rend insensibles pendant quelques moments, premiérement en les distrayant, secondement en les endormant, effet du manger chez les enfants, qui est assez constant & qui dépend des mêmes causes qui assoupissent tant d'adultes après le repas.

L'on ne sçauroit croire tout le mal qu'on fait aux petits enfants en leur prodiguant ainsi les aliments, dans le temps

que leurs douleurs dépendent de causes très-différentes de la faim; je souhaite que les meres sensées veuillent ouvrir les yeux sur cet abus, & le faire cesser.

Ceux qui leur donnent beaucoup à manger dans l'espérance de les fortifier, se trompent beaucoup, & il n'y a point de préjugé qui en tue un aussi grand nombre; tout ce qu'un enfant prend au-delà de ses besoins, l'affoiblit au lieu de le fortifier; l'estomac distendu perd ses forces, & devient moins capable de faire ensuite de bonnes digestions; cet excès d'aliments empêche la digestion de ceux qui étoient nécessaires; ces aliments mal digerés; non-seulement ne nourrissent point, & par-là l'enfant s'affoiblit, mais ils deviennent une source de maladies, produisent des obstructions, la nouûre, les écrouelles, des fiévres lentes, la consomption & la mort.

Un autre inconvénient dans lequel on tombe, par rapport au régime des enfants, dès qu'ils mangent d'autres aliments que le lait de leur nourrice, c'est de leur en donner qui sont au dessus des forces de leur estomac, & de leur permettre des mélanges nuisibles en eux-mêmes, & sur-tout pour des organes encore foibles & délicats.

Il faut, dit-on, accoutumer leur esto-

mac à tout, mais ce dit-on est une sottise; il faut leur faire l'estomac bon, alors ils supporteront tout, & on ne le rend point bon en leur causant de fréquentes indigestions. Pour rendre un poulain robuste, on le laisse quatre ans sans exiger aucun travail, & alors il est capable des plus pénibles, sans en être incommodé. Si, pour l'accoutumer à la fatigue, on l'avoit dès sa naissance, obligé à porter des fardeaux au-dessus de ses forces, il n'auroit jamais été qu'une rosse incapable d'aucun travail: c'est l'histoire de l'estomac.

J'ajoûterai ici une observation très-importante; c'est que le travail précoce, auquel l'enfant du paysan est astreint, est un mal réel pour le pays. Par-là même que les familles sont moins nombreuses, & que plusieurs enfants sont tirés très-jeunes de la maison paternelle, ceux qui restent sont obligés de travailler, & même à des ouvrages pénibles dans un âge où ils ne devroient être occupés que des jeux de l'enfance. Ils s'usent avant l'âge, ils n'acquierent jamais toutes leurs forces, ils ne font point leur crue, & l'on voit réunies des physionomies de vingt ans à des tailles de douze ou treize; souvent même ils succombent à ces travaux forcés, ils tombent dans une espece de

consomption & de dessèchement qui les tue.

§. 397. 2°. C'est une répétition du conseil que j'ai déja donné, & sur lequel je crois ne pouvoir trop insister; il faut les laver, ou les baigner à l'eau froide.

§. 398. 3°. Leur donner le plus de mouvement qu'il est possible, dès qu'ils ont quelques semaines; car les premiers jours de leur vie paroissent consacrés, par la nature, à un repos presque total, & à un sommeil qui n'est interrompu que par le besoin de prendre des aliments; & le trop de mouvement pourroit avoir dans cet âge si tendre, des suites funestes. Mais dès que les organes ont pris un peu de consistance, plus on leur donne de mouvement, moyennant qu'on ne prenne rien sur les temps de leur sommeil, qui doit encore être long, plus on leur fait de bien, & en allant par degrés, on les accoutume très-vîte, & sans danger, à des exercices assez forts; celui qu'ils prennent dans des chars, ou par le moyen de quelqu'autres machines destinées à leur usage, leur est plus salutaire, que celui qu'ils prennent au bras, parce qu'ils sont dans une meilleure attitude, & en été on les échauffe moins, ce qui est important; la chaleur & la

ſueur étant des cauſes de nouûre.

§. 399. 4°. L'on doit les faire vivre au grand air le plus qu'il eſt poſſible.

Si les enfants ont le malheur d'avoir été négligés, & qu'ils paroiſſent foibles, maigres, languiſſants, obſtrués; noûés (ce qu'on appelle *rachitiques*, ou *être en chartre*), ces quatre ſecours les tirent ſouvent de cet état, moyennant qu'on n'attende pas trop tard.

§. 400. 5°. S'ils ont quelque écoulement naturel par la peau, ce qui eſt très-fréquent, ou quelque éruption, comme dartres, croûtes de lait, rache, &c. il faut bien ſe garder de les arrêter par quelques remedes gras ou aſtringents. Il n'y a point d'années qu'on ne voie pluſieurs enfants, que des imprudences de ce genre tuent, ou jettent dans les maux de langueur les plus cruels.

J'ai vû les effets les plus fâcheux de remedes extérieurs employés pour la *rache* & les *croûtes de lait*, qui, quelque horribles qu'elles paroiſſent, ne ſont jamais dangereuſes, moyennant qu'on n'applique rien deſſus, ſans l'avis d'une perſonne entendue.

Quand ces maux ſont opiniâtres, on doit ſoupçonner quelques vices dans le lait qu'il faut quitter tout-à-fait, ou changer, ou corriger; mais je ne puis

pas donner ici le détail du traitement que ces maladies exigent.

CHAPITRE XXVIII.

Secours pour les Noyés (a).

§. 401. Lorsqu'un noyé a été plus d'un quart d'heure sous l'eau, l'on ne doit pas avoir de grandes espérances de le r'animer ; il suffit même souvent d'y avoir été deux ou trois minutes pour être absolument mort. Cependant plusieurs circonstances pouvant avoir prolongé la vie au-delà du terme ordinaire, l'on doit toujours essayer de leur donner les secours les plus efficaces, & il faut dans ce cas, ne pas se lasser trop tôt, puisque ce n'est souvent qu'au bout de

(*a*) Le malheur d'un jeune homme noyé en se baignant, les premiers jours des bains, détermina à publier ce chapitre séparement en Juin 1761. Peu de jours après un ouvrier alloit éprouver le même sort ; mais il fut heureusement retiré plus vîte que le premier qui avoit été environ 30 minutes sous l'eau, & on le guérit en suivant une partie des conseils indiqués dans cette instruction, dont plusieurs assistants avoient des exemplaires.

deux ou trois heures, qu'ils donnent quelques marques non équivoques de vie.

L'on a trouvé quelquefois de l'eau dans l'estomac des noyés, le plus souvent il n'y en a point, d'ailleurs, la plus grande quantité qu'on y en aït jamais trouvé, n'excede pas ce qu'on peut en boire sans s'incommoder, ainsi ce n'est point là la cause de la mort; il n'est pas même aisé de dire comment ils peuvent avaler cette eau. Ce qui les tue, c'est la suffocation par le défaut d'air, & l'eau qui passe dans le poulmon, & qui y est portée dans les mouvements qu'ils font nécessairement & involontairement pour respirer, après qu'ils sont sous l'eau; car il n'entre absolument point d'eau dans l'estomac, ou dans le poulmon de ceux qu'on met sous l'eau après leur mort; ce qui sert à fonder un jugement dans plusieurs cas criminels. Cette eau intimément mêlée avec l'air qui est dans le poulmon, forme une écume visqueuse, sans ressort, qui empêche absolument les fonctions du poulmon; & par-là, non-seulement le malade est suffoqué, mais de plus, le sang ne pouvant pas revenir de la tête, les vaisseaux du cerveau se remplissent, & l'apoplexie se joint à la suffocation. Cette seconde cause, c'est-à-dire, l'eau qui en-

tre dans le poulmon n'est pas générale, & l'on trouve plusieurs noyés, dans lesquels elle ne paroît pas avoir existé, & qui ont péri uniquement par la suffocation.

§. 402. Le but qu'on doit avoir, c'est de dégorger le poulmon & le cerveau, & de ranimer la circulation éteinte. Pour cela l'on doit,

1°. Dépouiller le patient de tous ses habits mouillés, le frotter fortement avec un linge sec, le mettre, s'il est possible, dans un lit chaud, & continuer long-temps les frictions.

2°. Une personne saine & robuste, doit souffler dans ses poulmons de l'air chaud, & de la fumée de tabac, si l'on peut en avoir, par le moyen de quelque tuyau de pipe, de fétu, d'entonnoir, de tate-vin, &c. qu'on introduit dans la bouche. Cet air soufflé avec force, si l'on bouche en même temps les narines pénetre dans le poulmon, raréfie par sa chaleur l'air, qui, mêlé à l'eau, force l'écume; il se dégage de cette eau, il reprend du ressort, dilate le poulmon, & s'il reste encore un principe de vie, la circulation recommence dans ce moment.

3°. Dans le temps, si l'on a un Chirurgien un peu adroit, il ouvre la veine jugulaire, ou grosse veine du col,

& laiſſe couler huit, dix, douze onces de ſang. Cette ſaignée fait du bien de pluſieurs façons: premiérement, comme ſaignée, elle rétablit la circulation, parce que c'eſt l'effet conſtant de la ſaignée, dans les évanouiſſements qui dépendent d'une circulation ſuffoquée: en ſecond lieu, c'eſt celle qui dans ce cas, ſoulage le plus promptement l'engorgement de la tête & du poulmon; en troiſieme lieu, c'eſt quelquefois la ſeule qui fourniſſe du ſang. Celle du pied n'en donne point, ou preſque jamais; celle du bras rarement; mais la jugulaire en donne preſque toujours.

4°. On introduit le plus vîte qu'on peut, & en auſſi grande quantité poſſible de la fumée de tabac dans les inteſtins par le fondement. L'on a des machines très commodes, deſtinées à cet uſage, mais comme elles ſont très-rares, on peut y ſuppléer par pluſieurs moyens prompts; l'un par lequel on a ſauvé une femme, conſiſte « à introduire dans le » fondement le tuyau d'une pipe allu» mée; on enveloppe le fourneau d'un » papier percé de pluſieurs trous, on le » met dans la bouche, & on ſouffle de » toutes ſes forces; à la cinquieme gor» gée, on entendit dans le ventre de la » femme, un grouillement conſidérable;

» elle rendit de l'eau par la bouche, & » un moment après la connoissance lui » revint ». L'on peut aussi allumer deux pipes, dont on abouche les fourneaux ; on met le tuyau de l'une dans le fondement, & on souffle par celui de l'autre.

L'on peut encore introduire une vapeur quelconque, en mettant dans le fondement une canule, ou un autre tuyau qu'on lie fortement à une vessie ; cette vessie tient par son autre bout ; à un gros entonnoir de fer blanc, sous lequel brûle le tabac. Ce moyen m'a réussi dans d'autres cas, où le besoin me le fit imaginer.

5°. L'on fait sentir au malade, les eaux fortes les plus volatiles; on lui souffle dans le nez, de la poudre de quelque herbre forte, séche, comme de sauge, de romarin, de rhue, de menthe, & sur-tout de marjolaine, ou du tabac très-sec, ou la fumée des mêmes herbes. Il convient au reste, de n'employer ces derniers secours, qu'après la saignée; ils sont alors plus efficaces & plus sûrs.

6°. Tant que le malade *n'a aucun signe de vie*, il n'avalera pas, & il est inutile & même dangereux de lui mettre dans la bouche, beaucoup de liquides qui ne pourroient qu'entretenir la suffocation ; il suffit d'y mettre quelques gouttes de quelque liqueur irritante qui ranime,

Mais dès qu'il a repris quelque mouvement, il faut lui donner dans l'espace d'une heure, cinq ou six cueillerées à soupe d'oxymel scillitique, délayé avec de l'eau tiede ; ou si l'on n'avoit pas ce remede, on y suppléeroit par une forte infusion de chardon-bénit, de sauge ou de camomille adoucie avec du miel ; quand on n'a rien autre, on donne de l'eau tiede, dans laquelle on met un peu de sel de cuisine. Quelques personnes recommandent les remedes vomitifs, mais ils ne sont pas sans inconvénients, & ce n'est pas comme émétique que je conseille l'oxymel scillitique.

7°. Quoique les malades donnent quelques signes de vie, il ne faut pas discontinuer les secours, car quelquefois ils meurent après ces premiers mouvements.

8°. Lors même qu'ils sont entiérement rappellés à la vie, il reste de l'oppression, de la toux, de la fievre, en un mot, une maladie ; & il convient quelquefois de les saigner au bras, ensuite on leur donne beaucoup de tisanne d'orge, ou si elle manque, de thé de sureau.

§. 403. Après avoir indiqué les secours nécessaires & vraiment efficaces, je dirai un mot de quelqu'autres qu'on

est en usage d'employer tumultuairement.

1°. On enveloppe ces infortunés dans des peaux de mouton, ou de veau, ou de chiens, qu'on écorche sur le champ; ces secours ont quelquefois ranimé la chaleur, mais ils sont plus lents, & ne sont pas plus efficaces que la chaleur d'un lit bien échauffé, parfumé de sucre, & que les frictions avec des flanelles chaudes.

2°. La méthode de les rouler dans un tonneau est dangereuse, & fait perdre un temps précieux.

3°. Celle de les pendre par les pieds; est aussi accompagnée de danger, & ne peut avoir aucun usage. Cette écume qui est une des causes de mort, est trop adhérente pour s'évacuer par son propre poids; c'est cependant le seul secours qu'on pourroit retirer de la suspension, qui nuit d'ailleurs en augmentant l'engorgement de la tête & du poulmon.

§. 404. Il y a quelques années qu'on sauva une fille de dix-huit ans, (on ignore si elle avoit été sous l'eau, peu de temps ou quelques heures,) » qui étoit » sans mouvement, glacée, insensible, » les yeux fermés, la bouche béante, le » teint livide, le visage bouffi, tout le

» corps enflé, chargé d'eau, » en étendant sur un lit quatre doigts de cendres, promptement échauffées dans des chaudieres, en la couchant toute nue sur ces cendres, en la couvrant avec d'autres cendres aussi échauffées, en lui mettant sur la tête un bonnet, autour du col un bas, qui en étoient remplis, & en mettant par dessus le tout des couvertures. Au bout de demi-heure le pouls revint, elle reprit la voix, & cria, *je gele, je gele.* On lui donna un peu d'eau clairette, & on la laissa huit heures ensevelie sous les cendres; elle en sortit sans aucun autre mal qu'une lassitude, qui se dissipa le troisieme jour. Ce remede doit certainement être efficace, & n'est pas à négliger; mais il ne doit pas non plus faire négliger les autres. Du sable mêlé avec du sel, ou du sel seul auroient la même efficace, & on en a prouvé les bons effets.

Dans ce moment on vient de ressusciter deux petits canards qui s'étoient noyés, par un bain de cendres chaudes. Celui de fumier peut aussi être utile; & je viens d'apprendre, par un témoin oculaire très-digne de foi & très éclairé, qu'il contribua efficacement à rappeller à la vie un homme qui avoit été, certainement, six heures sous l'eau.

§. 405. Je finirai par un article qui se trouve dans un pétit ouvrage imprimé à Paris, il y a vingt-ans, par ordre du Roi, & auquel il n'y a sans doute aucun Prince qui ne souscrive.

» Quoique le peuple soit assez généralement porté à la compassion, & quoiqu'il souhaite de donner des secours aux noyés, souvent il ne le fait pas parce qu'il ne l'ose. Il s'est imaginé qu'il s'exposeroit aux poursuites de la justice. Il est donc essentiel qu'on sache, & on ne sçauroit trop le redire ; pour détruire le préjugé où l'on est que les Magistrats n'ont jamais prétendu empêcher qu'on tentât tout ce qui peut être tenté en faveur des malheureux qui viennent d'être tirés de l'eau. Ce n'est que quand leur mort est très-certaine, que des raisons exigent que la justice s'empare de leurs cadavres.



CHA-

CHAPITRE XXIX.

Des corps arrêtés entre la bouche & l'estomac.

§. 406. DU fond de la bouche, les aliments passent dans un canal plus étroit qu'on appelle *l'œsophage*, qui, en suivant l'épine du dos, va aboutir à l'estomac.

Il arrive souvent que plusieurs corps sont arrêtés dans ce canal, sans pouvoir ni descendre ni remonter ; soit parce qu'ils sont trop gros, soit parce qu'ils se trouvent avoir quelques pointes, qui, s'enfonçant dans ses parois, les empêchent de faire aucun mouvement.

§. 407. Il résulte de cet arrêt, des accidents très-graves, qui sont souvent une douleur très-vive dans la partie, d'autrefois un sentiment incommode plutôt que douloureux, quelquefois des soulevements de cœur inutiles, une angoisse extraordinaire, &, si l'arrêt est tel que la *glotte* soit bouchée, ou la *trachée artere* comprimée, une suffocation cruelle; le malade ne peut pas respirer, le poul-

mon ſe remplit, & le ſang ne pouvant pas revenir de la tête, le viſage devient rouge, livide, le col ſe gonfle, l'oppreſſion augmente, & le malade périt très-promptement.

Quand la reſpiration n'eſt pas arrêtée ou gênée, ſi le paſſage n'eſt pas entiérement bouché, & que le malade puiſſe avaler quelque choſe, il vit très bien quelques jours, & la maladie eſt alors une maladie particuliere de l'œſophage; mais ſi le paſſage eſt abſolument fermé, & qu'on ne puiſſe point le déboucher pendant pluſieurs jours, il en réſulte une mort cruelle.

§. 408. Le danger ne dépend pas autant de la nature du corps arrêté, que de ſa groſſeur relativement au paſſage, de l'endroit où il s'arrête, & de la façon dont il s'arrête; & ſouvent les aliments tuent, pendant que les corps les moins faits pour être avalés, n'occaſionnent pas de grands maux.

Un enfant de ſix jours avala une dragée ſucrée qui s'arrêta: il mourut d'abord.

Un homme ſentoit qu'un morceau de mouton s'étoit arrêté; pour n'effrayer perſonne, il ſortit de table: un moment après on veut ſavoir où il eſt, on le trouve mort. Un ſecond périt par un morceau

de gâteau; un troisieme par un morceau de peau de jambon ; un quatrieme par un œuf, qu'il avaloit par défi.

Une chataigne qu'un enfant avaloit entiere le tua. Un autre enfant périt promptement étouffé, (car c'est toujours d'étouffement qu'on périt si vîte), par une poire qu'il avoit jettée en l'air, & reçue dans sa bouche. Une poire a aussi tué une femme. Un morceau de tendon, (ce qu'on appelle ordinairement nerf) resta arrêté huit jours sans que le malade pût rien avaler; au bout de ce temps, il tomba dans l'estomac, dégagé par la pourriture, mais le malade mourut bientôt après, tué par l'inflammation, la gangrene & la foiblesse. L'on a malheureusement une foule d'exemples semblables, mais il est inutile d'en citer un plus grand nombre.

§. 509. Quand un corps est arrêté, il y a deux moyens de le dégager, qui sont de le retirer, ou de le pousser. Le plus sûr est toujours de le retirer; mais ce n'est pas toujours le plus aisé: & comme les efforts qu'on fait pour cela fatiguent beaucoup le malade, & ont quelquefois des suites fâcheuses, que d'ailleurs le mal est souvent extrêmement pressant, il convient de pousser si cela est plus aisé, & s'il n'y a point d'incon-

venients à faire entrer le corps arrêté dans l'estomac.

Les corps qu'on peut pousser sans risque, sont tous les aliments ordinaires comme le pain, les viandes, les gâteaux, les fruits, les légumes, les morceaux de boyaux, le cuir même. Ce n'est pas que de très-gros morceaux de certains aliments ne soient presque indigestibles, mais il est rare qu'ils soient mortels.

§. 410. Les corps qu'on doit chercher à retirer, quoique cela soit beaucoup plus pénible que de les pousser, sont tous ceux dont l'effet pourroit être très-dangereux, & même mortel, si on les avaloit. De cette classe sont tous les corps indigestibles, tels que le liege, les paquets de linge, les gros noyaux de fruits, les os, les bois, le verre, les pierres, les métaux; sur-tout si au danger de l'*indigestibilité*, se joignent ceux qui résultent de la figure de ces corps. Ainsi l'on doit retirer principalement les épingles, les aiguilles, les arrêtes, les os pointus, les fragments de verre, les ciseaux, les canifs, les bagues, les boucles.

Il n'y a cependant aucun de ces corps qui n'ait été avalé, & les accidents qui en resultent le plus ordinairement, sont

de violentes douleurs dans l'estomac & les intestins; des inflammations, des suppurations, des abcès, des ulceres, la fiévre lente, la gangrene, des miséréré, des abcès extérieurs, par lesquels ces corps ressortent, & souvent, après beaucoup de maux, une mort cruelle.

§. 411. Quand les corps ne sont que peu avancés, & qu'ils se trouvent à l'entrée de l'œsophage, on peut essayer de les retirer avec les doigts, ce qui réussit souvent. S'ils sont plus avancés, il faut se servir de pincettes; les Chirurgiens en ont de plusieurs especes: celles dont quelques fumeurs se servent seroient très-commodes pour cela, & on peut dans le besoin en faire très-promptement avec deux morceaux de bois; mais ce moyen est peu utile, si le corps est fort avancé dans l'œsophage, & si c'est un corps fléxible, qui soit exactement appliqué, & remplisse tout le canal.

§. 412. Quand les doigts ou les pincettes échouent, ou ne peuvent pas être employés, il faut se servir des crochets.

On en fait dans le moment avec un fil de fer un peu fort, qu'on courbe par le bout; on l'introduit plat, &, pour s'assurer de cette direction, on fait, au bout par lequel on le tient, un autre crochet, ou une anse dans le même sens; ce

qui sert en même temps à l'assurer à la main par un fil; moyen qu'on devroit employer dans ce cas, pour tous les instrumens, afin d'éviter les malheurs arrivés plus d'une fois quand ces instruments échapent. Après que le crochet a passé l'obstacle, ce qui est presque toujours possible, on le retourne, & il accroche le corps qu'on améne en le retirant.

Le crochet est aussi très-commode, quand un corps un peu flexible, comme une épingle ou une arrête, sont placés en travers de l'œsophage; alors ce crochet, les prenant par le milieu, les courbe & les dégage. S'ils étoient très-fragiles, il serviroit à les casser, &, si les fragments ne se dégageoient pas, on pourroit les retirer par quelqu'un des autres moyens.

§.413. Quand ce sont des corps minces, qui n'occupent qu'une partie du passage, & qui pourroient aisément ou échaper au crochet, ou, par leur résistance, le redresser, on se sert d'anneaux solides ou flexibles.

On en fait de solides avec un fil de fer, ou un cordon de quelques fils d'archal très-minces. Pour cela on plie ces fils en cercle par le milieu: où on ne les rapproche pas, mais où on laisse un anneau d'un doigt de diametre; on ra-

proche les branches l'une de l'autre, on introduit l'anneau dans l'œſophage, & on cherche à engager le corps, & alors on le ramene. On en fait auſſi de très-flexibles avec de la laine, des fils, des ſoies, de petites ficelles, qu'il convient de cirer, afin qu'ils aient un peu plus de conſiſtance; on les attache fortement à un manche ou de fil de fer ou de baleine, ou de bois flexible; on les introduit, on cherche à engager le corps, & on le retire.

On met ſouvent pluſieurs de ces anneaux de file, paſſés l'un dans l'autre, afin d'engager plus ſûrement le corps, qui entrera dans l'un, s'il échape à l'autre. Cette eſpece d'anneaux a un avantage, c'eſt que quand on a engagé le corps, on peut alors, en tournant le manche, le ſerrer ſi fortement, dans l'anneau ainſi tordu, qu'on eſt le maître de le remuer en tous ſens; ce qui eſt un avantage très-conſidérable dans un grand nombre de cas.

§. 414. Un quatrieme moyen, c'eſt l'éponge. La propriété qu'elle a de ſe gonfler en s'humectant, fonde ſon uſage dans ce cas.

Si un corps eſt arrêté ſans remplir toute la cavité de l'œſophage, on fait paſſer une éponge par le vuide qui reſte, au-

delà de ce corps ; elle ſe gonfle bientôt dans cet endroit humide, & l'on peut même en hâter le gonflement en faiſant avaler quelques gouttes d'eau ; alors en la retirant, au moyen du manche qui a ſervi à l'introduire, comme elle eſt trop groſſe pour reſſortir par le même endroit par lequel elle étoit entrée, elle entraîne avec elle le corps qui lui fait obſtacle, & par là elle débouche le goſier.

Comme l'éponge ſeche peut ſe reſſerrer, on a quelquefois profité de ce moyen pour en faire paſſer un morceau aſſez gros par un fort petit eſpace. On la reſſerre en l'entourant fortement avec un fil ou un ruban, qu'on peut deſſerrer très-aiſément, & retirer quand l'éponge a paſſé. On l'aſſujettit auſſi dans un morceau de baleine, fendu en quatre à un bout, & qui ayant beaucoup de reſſort, ſe reſſerre ſur l'éponge ; on accommode la baleine de façon qu'elle ne puiſſe pas bleſſer; l'éponge eſt également attachée à un cordon très-fort, afin qu'après l'avoir dégagée de la baleine, le Chirurgien puiſſe la retirer.

On s'eſt encore ſervi de l'éponge d'une autre façon. Quand il n'y a pas de place pour la faire paſſer parce que le corps remplit tout le canal, & que ce corps

n'est point accroché, mais seulement engagé par la petitesse du passage, on introduit un morceau d'éponge un peu gros dans l'œsophage, jusques près du corps avalé; alors cette éponge se gonfle, elle dilate le canal en dessus du corps, on la retire un peu, mais très-peu, & le corps étant moins pressé en dessus qu'en dessous, quelquefois le resserrement de la partie inférieure de l'œsophage peut le faire remonter; & dès qu'un premier dégagement est fait, le reste s'opere aisément.

§. 415. Enfin quand tous ces moyens sont inutiles, il en reste un autre, c'est de faire vomir le malade; mais ce remede ne peut gueres être utile que pour les corps engagés; car dans les cas où ils seroient accrochés ou plantés, il pourroit faire beaucoup de mal.

Si l'on peut avaler, on fait vomir en donnant le remede N°. 8, ou un remede émétique, N°. 34 ou 35. L'on a dégagé par ce moyen un os arrêté depuis vingt-quatre heures.

Quand on ne peut pas avaler, on doit essayer si l'irritation d'une plume promenée dans le fond de la gorge produira cet effet, ce qui n'arrivera pas si le corps comprime fortement tout l'œsophage; alors il n'y a d'autre ressource que

celle de donner un lavement de tabac. Un homme avala un gros morceau de poulmon de veau, qui s'arrêta au milieu de l'œsophage, & bouchoit exactement le passage ; un Chirurgien essaya inutilement un très-grand nombre de moyen ; un second voyant leur inutilité, & le malade ayant » le visage noir & tuméfié, » les yeux, pour ainsi dire, hors de la » tête, tombant dans des syncopes fré» quentes avec des mouvements convul» sifs, il lui fit donner en lavement la » décoction d'une once de tabac en cor» de ; ce remede procura un vomisse» ment violent, qui fit rejetter le corps » étranger, qui alloit causer la mort du » malade.

§. 416. Un sixieme moyen, que je ne crois point qu'on ait employé, mais qui pourroit être très-utile dans plusieurs cas, quand les corps avalés ne sont pas trop durs & qu'ils sont fort gros, ce seroit de fixer un tire-boure solidement à un manche flexible & à un fil ciré, afin qu'on pût le retirer, supposé qu'il quittât son manche, il seroit aisé, sur-tout si le corps n'étoit pas extrêmement bas, d'y planter le tire-boure, & de le retirer par ce moyen.

L'on a vû une épine fixée dans la gorge, dégagée & réjettée en riant.

§. 417. Dans le cas du §. 409, quand il convient de pousser le corps, on emploie ou des poireaux, qui ont l'avantage de se trouver par-tout, mais qui sont sujets à se casser, ou une bougie huilée & tant soit peu échauffée afin qu'elle soit flexible, ou une baleine, ou un fil de fer dont on épaissi dans le moment un des bouts avec du plomb fondu, ce qui est très-vîte fait. L'on peut employer, avec le même succès, quelques bâtons de bois flexible, comme le bouleau, le coudrier, le frêne, le saule, une sonde flexible, une baguette de plomb. Tous ces corps doivent être très-unis & polis, afin qu'ils n'occasionnent point d'irritation; c'est dans cette vue qu'on les enveloppe quelquefois avec un boyau mince de mouton. L'on attache aussi quelquefois au bout une éponge, qui, remplissant tout le canal, entraîne tous les obstacles qu'elle rencontre.

L'on peut encore dans ce cas faire avaler de gros corps, comme de la mie ou de la croûte de pain, un navet, une tige de laitue, une bale, dans l'espérance qu'ils entraîneront l'obstacle, mais ce sont des moyens bien foibles, & si on les fait avaler sans les avoir assujettis à un fil, il est à craindre que, s'arrêtant eux-mêmes, ils ne doublent le mal.

Il eſt arrivé quelquefois, fort heureuſement, que les corps qu'on vouloit pouſſer s'engageoient dans la bougie, ou dans le poireau, dont on ſe ſervoit pour les pouſſer, & reſſortoient avec; mais cela n'arrive qu'aux corps pointus.

§. 418. S'il eſt impoſſible de retirer les corps du §. 410, & tous ceux qu'il eſt dangereux d'avaler, il faut alors de deux maux choiſir le moindre, & courir les riſques de les pouſſer, plutôt que de laiſſer périr horriblement le malade en peu de moments. L'on doit d'autant moins balancer à prendre ce parti, qu'un grand nombre d'exemples prouvent que, s'il eſt arrivé ſouvent de grands maux après avoir avalé ces corps, & même une mort cruelle, d'autrefois ils n'ont occaſionnés que peu ou point d'accidents.

§. 419. Il arrive, quand ces corps ont été avalés, de quatre choſes l'une; ou 1°. ils reſſortent par les ſelles; ou 2°. ils ne reſſortent point, & tuent le malade; ou 3°. ils reſſortent par les urines; ou 4°. ils ſe font jour par la peau. Je détaillerai ces quatre iſſues différentes.

§. 420. Quand ils reſſortent par les ſelles, ou ils reſſortent au bout de peu de temps, ſans avoir occaſionné preſque aucun accident, ou cette ſortie ne ſe fait que long temps après, & eſt précédée par

beaucoup de douleurs. L'on a vû ressortir, peu de jour après sans avoir souffert, un os de jambe de poule, un noyau de pêche, un couvercle de boëte de thériaque, des épingles, des aiguilles, des monnoies de toute espece, une petite flûte, longue de quatre pouces, qui causa de vives douleurs pendant trois jours, & sortit heureusement, des couteaux, des rasoirs, une boucle de soulier. J'ai vû, il n'y a que peu de jours un enfant de deux ans & demi, qui avala un clou long de plus d'un pouce, & dont la tête avoit plus de trois lignes de largeur; il s'arrêta quelques moments au col, mais il passa pendant qu'on vint me chercher, & ressortir pendant la nuit avec une selle, sans avoir occasionné aucun accident. Plus récemment encore, un os entier d'aileron de poulet, n'a occasionné qu'un peu de douleur d'estomac, pendant trois ou quatre jours.

Quelquefois ces corps restent plus long-temps, & ne ressortent qu'au bout de plusieurs mois, & même des années sans avoir cependant fait aucun mal; il y en a qu'on ne revoit & qu'on ne ressent jamais.

§. 421. L'évenement n'est pas toujours aussi heureux, & quelquefois, quoiqu'ils

ressortent naturellement, ce n'est qu'après avoir fait souffrir les douleurs les plus vives dans l'estomac & dans les boyaux. Une fille avala quelques épingles, elles lui occasionnerent des douleurs violentes pendant six ans; enfin, au bout de ce terme, elle les rendit & fut guérie. Trois aiguilles occasionnerent, pendant un an, des coliques, des évanouissements, des convulsions; elles ressortirent au bout de ce terme par les selles, & le malade fut guéri.

Un autre plus heureux, qui en avoit avalé deux, ne souffrit que six jours, au bout desquels il les rendit par les selles.

Il arrive quelquefois que ces corps, après avoir parcouru tous les intestins, sont arrêtés au fondement, & occasionnent de fâcheux accidents, mais auxquels un Chirurgien adroit peut presque toujours remédier. S'il est possible de les couper, comme des os minces, des machoires de poissons, des épingles, ils sortent alors avec beaucoup de facilité.

§. 422. Une seconde issue, c'est quand ces corps ne ressortent point, mais occasionnent des accidents fâcheux qui tuent le malade, & il y a beaucoup de ces cas.

Une Demoiselle ayant avalé des épingles qu'elle tenoit dans sa bouche, une

partie ressortit par les selles, mais l'autre partie perça les intestins, & même le ventre avec des douleurs inouies ; la malade périt au bout de trois semaines.

Un homme avala une aiguille, qui perça l'estomac, pénétra dans le foie, & fit périr le malade en consomption.

Une sonde échapée en examinant la gorge, avalée, tua le malade au bout de deux ans.

On voit tous les jours avaler des pieces monnoyées, de différents métaux, sans qu'il survienne rien de fâcheux ; on a vû avaler jusqu'à cent louis d'or qui ressortirent tous. Mais que ces heureux hazards n'inspirent pas trop de sécurité, les évenements fâcheux doivent inspirer une juste crainte ; une seule piece de monnoie avalée, boucha la communication entre l'estomac & les intestins, & tua. On avale tous les jours des noyaux impunément, mais on a des exemples de gens chez lesquels il s'en est fait des amas qui sont devenus cause de mort, après beaucoup de douleurs.

§. 423. La troisieme issue, c'est quand ces corps ressortent avec les urines; mais ces cas sont rares.

Une épingle, de moyenne grandeur, ressortit en urinant, trois jours après l'a-

voir avalée, & l'on a rendu par la même voie, un petit os, des noyaux de cerises, de prunes, & même un de pêche.

§. 424. Enfin le quatrieme cas, c'est quand les corps avalés percent l'estomac ou les boyaux, & qu'ils vont jusqu'à la peau, occasionnent un abcès & se font jour eux-mêmes, ou sont tirés en ouvrant l'abcès. Ils sont souvent très-long-temps à faire ce trajet; quelquefois les douleurs sont continues, d'autrefois le malade souffre pendant quelques temps, les douleurs cessent & recommencent. L'abcès se forme, ou sur l'estomac ou dans d'autres parties du ventre; quelquefois même ces corps, après avoir percé les intestins, font des routes singulieres, & vont ressortir loin du ventre. Une aiguille avalée ressortit, au bout de quatre ans, à la jambe; une autre à l'épaule.

§. 425. Tous ces exemples, & une foule d'autres, de morts cruelles après des corps avalés, prouvent la nécessité d'être sur ses gardes à cet égard, & déposent contre l'imprudence horrible, j'oserois dire criminelle, de s'amuser de jeux qui peuvent occasionner ces malheurs, ou même de tenir dans la bouche des corps qui, échapant par imprudence, ou par accident, deviennent cause de

mort. Peut-on, ſans fremir, mettre dans la bouche des aiguilles & des épingles quand on penſe aux maux horribles & à la mort cruelle qu'elles peuvent occaſionner?

§. 426. L'on a vû plus haut que quelquefois les corps arrêtés étouffoient le malade; d'autrefois, on ne peut ni les retirer, ni les précipiter, mais ils reſtent dans l'œſophage, ſans que le malade meure, au moins d'abord. Cela arrive quand ils ſont ſitués de façon qu'ils ne compriment pas la trachée-artere, & qu'ils n'empêchent pas totalement le paſſage des aliments; ce qui ne peut gueres arriver qu'aux corps pointus. Ces corps ainſi arrêtés, occaſionnent quelquefois ſans beaucoup de violence, une petite ſuppuration qui les dégage, & ils reſſortent par la bouche, ou tombent dans l'eſtomac; d'autrefois une inflammation prodigieuſe qui tue le malade; ou ſi la matiere de l'abcès ſe porte en dehors, il ſe forme une tumeur à l'extérieur du col qu'on ouvre, & le corps reſſort par-là. Des troiſiemes ſe font une route, qu'ils parcourent avec peu ou point de douleurs, & ils vont reſſortir derriere le col, ſur la poitrine, à l'épaule, enfin en différents endroits.

§. 427. Quelques perſonnes étonnées

des marches ſingulieres de ces corps, qui, par leur volume & ſur-tout par leur figure, paroiſſent ne pouvoir s'introduire dans le corps qu'en le détruiſant, ſouhaiteront qu'on leur explique comment & où ces corps ſont leur route. L'on me permettra, en leur faveur, une courte digreſſion, qui eſt, peut-être, d'autant moins étrangere à mon plan, qu'en faiſant diſparoître le merveilleux de la choſe, elle fera tomber le préjugé ſuperſtitieux qui a ſouvent attribué aux ſortiléges, des faits de cette eſpece, qui s'expliquent avec beaucoup de facilité. Cette même raiſon eſt une de celles qui m'ont déterminé à donner autant d'étendue à ce chapitre.

L'on trouve ſous la peau, dans quelqu'endroit qu'on l'ouvre, une membrane compoſée de deux lames, ſéparées l'une & l'autre par de petites cellules qui communiquent toutes les unes aux autres, & qui ſont remplies plus ou moins de graiſſe. Il n'y a aucune graiſſe dans tout le corps, qui ne ſoit renfermés dans cette membrane, qu'on appelle *membrane graiſſeuſe* ou *cellulaire*.

Elle ſe trouve non-ſeulement ſous la peau, mais de là en ſe repliant de différentes façons, elle ſe répand dans tout le corps; elle ſépare tous les muſcles,

elle fait partie de l'estomac, des boyaux, de la vessie, de tous les visceres, c'est elle qui forme ce qu'on appelle la *coëffe*, ou dans les animaux, *penne*: elle fournit une enveloppe aux veines, aux arteres, aux nerfs. Dans quelques endroits elle est très-épaisse & remplie de beaucoup de graisse, dans d'autres, elle est extrêmement mince, & dénuée de graisse ; par-tout elle est privée de tout sentiment.

On pourroit se la représenter comme une couverture piquée, dont le coton est inégalement distribué ; dans quelques endroits il y en a beaucoup, dans d'autres il n'y en a point, & les deux doubles s'y touchent. C'est dans cette membrane que se font les mouvements de ces corps étrangers; & comme la communication est générale, il n'est point étonnant qu'ils aillent d'un endroit à un autre très-éloigné ; en parcourant de très-longs chemins. Les Officiers & les Soldats, sentent très-fréquemment des bales, qu'on n'a pas pû sortir, faire des trajets considérables.

La communication générale entre toutes les parties de cette membrane, est démontrée par un fait qui se réitere tous les jours, contre les Loix de la Police ; les Bouchers font une petite incision à la peau d'un veau, à laquelle ils appliquent

un ſoufflet, ils ſoufflent fortement, & il n'y a pas une partie de tout le veau, qui ne ſe reſſente de ce gonflement artificiel.

Des ſcélérats, ſe ſont ſervi de cette indigne manœuvre, pour rendre monſtrueux des enfants qu'ils faiſoient voir enſuite pour de l'argent.

C'eſt dans cette membrane, que les eaux des hydropiques ſont ordinairement épanchées, & dans laquelle elles ſuivent les mouvements que leur imprime la peſanteur. L'on demandera : cette membrane étant traverſée en différents endroits par des nerfs, des veines, des arteres, &c. qui ſont des parties dont les bleſſures occaſionneroient néceſſairement des accidents fâcheux, comment n'en arrive-t-il pas? Je réponds 1. Que ces accidents arrivent quelquefois. 2. Qu'ils doivent cependant arriver rarement, parce que toutes ces parties qui traverſent la membrane graiſſeuſe, étant plus dures que la graiſſe, ces corps doivent preſque néceſſairement, quand ils les rencontrent; être détournés vers les graiſſes qui les entourent, où la réſiſtance eſt beaucoup moins conſidérable, & cela d'autant plus ſûrement, que ces corps ſont toujours cylindriques.

§. 428. A tous les ſecours que j'ai in-

diqués jusqu'à présent, je dois ajouter encore quelques conseils généraux.

1°. Il est souvent utile, & même nécessaire, de faire une ample saignée du bras, sur-tout quand la respiration est extrêmement gênée, ou quand l'on ne peut pas réussir d'abord à déplacer le corps; parce qu'alors la saignée prévient l'inflammation que produiroient les irritations fréquentes; & en jettant toutes les parties dans le relâchement, elle peut opérer sur-le-champ, le dégagement du corps.

2°. Quand on voit que toutes les tentatives, pour retirer ou pour pousser, sont inutiles, il faut les cesser; parce que l'inflammation qu'on occasionneroit, seroit aussi fâcheuse, que le mal même, & que l'on a des exemples de gens morts de cette inflammation, quoique le corps eût été déplacé.

3°. Pendant qu'on fait ces tentatives, il faut faire avaler souvent au malade, ou injecter avec un canal courbe, qui aille plus loin que la glotte, quelque liqueur fort émolliente, comme de l'eau tiéde ou pure, ou mêlée avec du lait, ou une décoction d'orge, de mauve, de son. Il en résulte ce double avantage; premiérement que l'on adoucit par-là les parties irritées, ce qui retarde l'inflam-

mation; & en second lieu, souvent une injection faite avec force, réussit mieux pour dégager un corps charnu, que toutes les tentatives avec des instruments.

4°. Quand on est obligé de laisser dans la gorge un corps arrêté, il faut conduire le malade tout comme s'il avoit une maladie inflammatoire; le saigner, le mettre au régime, lui enveloper tout le col avec des cataplasmes émollients. Il convient d'employer la même méthode, quoique le corps soit dégagé, si l'on a lieu de croire qu'il est resté de l'inflammation dans l'œsophage.

5°. Quelquefois un peu de mouvement dégage mieux que les instruments. L'on sçait qu'un coup de poing derriere l'épine, a souvent dégagé des corps fortement arrêtés; & j'ai deux exemples que les malades qui avoient des épingles arrêtées, étant monté à cheval pour aller de la campagne chercher du secours dans la ville voisine, sentirent l'épingle se dégager après une heure de marche; l'un la cracha, l'autre l'avala, sans mauvaises suites.

6°. Quand le danger de suffocation est pressant, que la saignée est insuffisante, qu'on n'a point d'espérance de dégager promptement le col, & que la mort est proche, si l'on ne rend pas la respiration

au malade, il faut sur-le-champ, faire la *bronchotomie*; c'est-à-dire, ouvrir la trachée-artere; ce qui n'est ni difficile pour un Chirurgien un peu entendu, ni fort douloureux.

7°. Quand le corps arrêté passe dans l'estomac, il faut d'abord mettre le malade à un régime très-doux; éviter tous les aliments âcres, irritants, chauds, le vin, les liqueurs, le caffé, ne prendre que peu d'aliments à la fois; n'en point prendre de solides, qu'après les avoir extrêmement mâchés. Le meilleur régime seroit de vivre de soupes farineuses, de quelques légumes, d'eau & de lait; ce qui vaut beaucoup mieux que l'usage des huiles.

§. 429. L'Auteur de la nature a pourvu à ce qu'en mangeant, rien ne passât par la glotte dans la trachée artere; ce malheur arrive cependant quelquefois; & il survient dans le moment, une toux continue & violente, une douleur aiguë, une suffocation, tout le sang se porte à la tête, le malade est angoissé & agité par des mouvements violents & involontaires, il meurt quelquefois sur-le-champ.

Un Grenadier Hongrois, Cordonnier de son métier, travailloit & mangeoit en même temps; il tomba de sa chaise sans dire un seul mot, ses camarades appel-

lerent du ſecours; des Chirurgiens arriverent auſſi-tôt : il ne donna, malgré pluſieurs ſecours, aucun ſigne de vie. On trouva dans le cadavre, un morceau de viande de bœuf, du poids de quatre lots, enfoncé dans la trachée artere, qu'il bouchoit ſi exactement, qu'elle ne pouvoit laiſſer paſſer le moindre air au poulmon.

§. 430. Il faut dans ce cas, frapper fréquemment ſur l'épine du dos, occaſionner quelques efforts pour vomir, faire éternuer avec du poivre blanc, du muguet, de la ſauge, des tabacs céphaliques quelconques, qu'on ſouffle fortement dans les narines.

Un pois jetté en badinant dans la bouche, entra dans la trachée artere, & resſortit en faiſant vomir avec de l'huile.

Un petit os fut chaſſé en faiſant éternuer avec de la poudre de muguet. Enfin, ſi ces ſecours ne réuſſiſſent pas d'abord, il faut ſans héſiter, faire la *bronchotomie*, (voyez §. précédent, N°. 6°.) L'on a retiré par ce moyen, des os, une féve, une arrête, & ſauvé par-là les malades.

§. 431. L'on tente tout quand il s'agit de la vie humaine. Dans le cas où un corps ne pourroit ni être dégagé de l'œſophage, ni y reſter ſans tuer promptement le malade, l'on a propoſé de faire une inciſion

sion à l'œsophage même, par laquelle on le tireroit, & d'employer le même moyen, lorsqu'un corps tombé dans l'estomac, seroit de nature & occasionneroit des accidents propres à tuer promptement le malade.

Quand l'œsophage est fermé, on nourrit par des lavements de bouillon.

Je me fais un plaisir d'annoncer ici au Public, que M. VENEL, très-bon Chirurgien établi à *Orbe*, vient d'imaginer & de faire exécuter quatre instruments, dont il ne tardera pas à publier la description, qui sont fort simples, d'un usage fort aisé, & qui m'ont paru plus propres à remplir les indications qui se présenteront dans ces cas fâcheux, que les autres moyens que j'ai connus jusqu'à présent.



CHAPITRE XXX.

Maladies chirurgicales & externes. Des brûlures, des plaies, des meurtrissures, des foulures, des ulceres, des membres gelés, des engelures, des hernies, des clouds, des panaris, des échardes, des verrues & des cors.

§. 432. LEs paysans sont exposés, par leurs travaux, à plusieurs accidents extérieurs, comme coupures, meurtrissures, &c. qui, quelque graves qu'ils soient se termineroient presque toujours très-aisément, & cela par une suite de la nature du sang, qui a ordinairement beaucoup moins d'âcreté à la campagne que dans les villes : mais un traitement pernicieux rend souvent fâcheux des maux les plus légers en eux-mêmes; & j'ai vû un si grand nombre de ces malheurs, qu'il me paroît nécessaire d'indiquer ici le traitement qui convient à ces maux externes, quand ils n'exigent pas nécessairement la main du Chirurgien. Je dirai aussi un mot de quelques maladies ex-

térieure qui dépendent cependant d'une cause interne.

Des Brûlures.

§. 433. Quand la brûlure est très-légere, & qu'il n'y a point de vessie levée, il suffit d'y mettre une compresse trempée dans l'eau fraîche, & de la changer tous les quarts d'heures, jusqu'à ce qu'on ne sente plus de douleur. Quand il s'est levé une vessie, on applique dessus une compresse de linge très-fin, enduite de la pommade N°. 64., qu'on change deux fois par jour.

Si la peau est brûlée, & les chairs mêmes endommagées, il faut se servir de la même pommade ; mais au lieu d'une compresse, il faut se servir de charpie, qui s'applique plus exactement ; & par dessus la charpie, on met une simple toile cirée que chacun peut aisément préparer, N°. 65, ou si l'on veut un *sparadrap*, N°. 66.

Mais indépendamment de ces secours extérieurs, qui sont les plus efficaces qu'on puisse employer, quand la brûlure est très-forte & très enflammée, & qu'on craint les progrès & les suites de cette inflammation, il faut employer les mêmes remedes que dans les fortes inflam-

mations ; faire une ſaignée, ou même pluſieurs ſi elles ſont néceſſaires, & *mettre au régime* ; ne faire boire que les tiſannes Nº. 2 & 4, & donner tous les jours deux lavements ſimples.

Quand on n'eſt pas à même d'avoir d'abord du *nutritum* pour faire la pommade Nº. 64, on ſe contente de fondre enſemble de l'huile d'olive avec une huitieme partie de cire; & à deux onces de ce mêlange, on ajoûte un jaune d'œuf; enfin quelque choſe de plus ſimple encore, c'eſt de battre un œuf, le blanc & le jaune, avec deux cuillerées d'huile qui ne ſoit pas rance.

Quand le mal eſt proche de ſa fin, & qu'il ne reſte plus qu'une très-petite plaie, il ſuffit d'appliquer le ſparadrap Nº. 66.

Des plaies.

§. 434. Si une plaie a pénétré dans l'intérieur des cavités, & bleſſé quelque partie contenue dans la poitrine & dans le ventre, ſi, ſans pénétrer dans les cavités, elle a ouvert quelque groſſe artere, ſi elle a bleſſé quelque nerf, ce qui occaſionne des accidents beaucoup plus violents qu'ils ne devroient être ſans cela, ſi elle eſt allée juſqu'à l'os, & qu'il ait ſouffert, enfin, s'il ſurvient quelque

ſymptôme extraordinaire, il faut néceſſairement appeller un Chirurgien. Mais quand la plaie n'eſt accompagnée d'aucune de ces circonſtances, qu'elle n'intéreſſe que la peau, les graiſſes, les chairs, & les petits vaiſſeaux, l'on peut la panſer aiſément ſans ſécours, parce qu'ordinairement tout ſe réduit à la préſerver des impreſſions de l'air, en donnant cependant iſſue au pus.

§. 435. Si le ſang ne ſort d'aucun vaiſſeau conſidérable, mais coule à peu-près également de tous les points de la plaie, on peut hardiment le laiſſer couler pendant qu'on prépare promptement de la charpie. Quand elle eſt prête, on en met ce qu'on peut dans la plaie, ſans la trop preſſer, ce qui ſeroit très-fâcheux, & auroit les mêmes inconvénients que les tentes & les bourdonnets; on la couvre avec une compreſſe trempée dans l'huile d'olive, ou avec la toile cirée N°. 65, mais je préfere la compreſſe pour les premiers panſements, & l'on ſoutient le tout avec une bande large de deux doigts, d'une longueur proportionnée au volume de la partie qu'il faut embander, & qu'on ſerre aſſez pour qu'elle ne ſe dérange pas aſſez peu pour qu'elle n'occaſionne aucune inflammation.

On laiſſe cet appareil vingt-quatre

heures, les plaies étant d'autant plutôt guéries, qu'on les panse moins souvent; & alors on ôte toute la charpie qu'on peut ôter aisément, & s'il y en a qui se soit attachée par le desséchement du sang, on la laisse, en se contentant d'en remettre un peu de nouvelle; le reste du pansement se fait comme la premiere fois.

Quand, en continuant ce pansement simple, la plaie est devenue tout-à-fait superficielle, il suffit d'appliquer la toile cirée, ou le sparadrap, sans charpie.

Les personnes, qui ont quelque prédilection pour les huiles imprégnées des vertus de quelques plantes, peuvent, si cela augmente leur confiance, employer celles de millepertuis, de treffle, de lis, de camomilles, de balsamines, de roses rouges, en observant toujours qu'elles ne soient point rances.

§. 436. Quand la plaie est considérable, on doit s'attendre qu'elle s'enflammera avant que la suppuration, qui alors paroîtra plus tard, ait pû s'établir, & que cette inflammation sera accompagnée de douleurs, de fiévres, quelquefois de rêveries; il faut, dans ce cas, au lieu de la compresse ou de la toile cirée, appliquer un cataplasme de mie de pain & de lait, dans lequel on met un

peu d'huile, afin qu'il ne s'attache pas, & que l'on change sans toucher à la plaie, trois & même quatre fois par jour.

§. 437. S'il y avoit quelque vaisseau un peu gros ouvert, il faudroit appliquer dessus un morceau *d'agaric de chêne*, N°. 67, dont on devroit être fourni par tout. On le contient en appliquant dessus beaucoup de charpie, & en ouvrant le tout avec une grosse compresse, & un bandage un peu plus serré qu'à l'ordinaire. Si cela ne suffisoit pas, & que la plaie fût à un bras ou à une jambe, il faudroit faire une forte ligature, en dessus de la plaie, avec un *tourniquet*, qui se fait dans le moment, avec un écheveau de fil ou de chanvre, qu'on passe autour du bras en forme d'anneau; on introduit entre deux une piece de bois épaisse d'un pouce, & longue de quatre ou cinq, & en tournant cette piece de bois, on serre autant que l'on veut; tout comme le paysan serre un tonneau, ou une piece de bois sur son char, avec la chaîne & le chaton. Mais il faut avoir soin; 1°. d'arranger l'écheveau de façon qu'il conserve une largeur de deux pouces, & 2°. de ne pas serrer assez fort pour occasionner une inflammation qui dégénéreroit bientôt en gangrene.

§. 438. Tous les éloges prodigués à

un grand nombre d'onguents, sont une pure charlatannerie : l'art ne contribue pas le moins du monde à la guérison des plaies, c'est la seule nature qui l'opére, & tout ce que nous pouvons, c'est d'éloigner les obstacles qui s'opposent à la réunion. Pour cela, s'il y a quelque corps étranger dans la plaie, comme fer, plomb, bois, verre, morceaux d'habits & de linge, il faut les ôter, si l'on peut le faire avec beaucoup de facilité, sinon il faut s'adresser à un bon Chirurgien, qui décide quel parti l'on doit prendre ; ensuite on panse comme je l'ai dit.

Bien loin d'être utiles, il y a plusieurs onguents qui pourroient faire beaucoup de mal ; & les seuls cas dans lesquels on doit en employer, c'est quand il y a dans la plaie quelques vices qu'il faut détruire par des secours particuliers ; mais une plaie fraîche, dans un homme sain, n'en demande point d'autres que ceux que j'ai indiqués, & ceux du régime.

Les applications spiritueuses sont ordinairement nuisibles, & ne peuvent convenir que dans un petit nombre de cas dont les Médecins ou les Chirurgiens peuvent seuls juger.

Quand les plaies sont à la tête, au lieu de la compresse huilée, ou du sparadrap, on couvre la plaie avec une emplâtre de

bétoine; ou si l'on n'en a point, on trempe la compresse dans du vin chaud.

§. 439. Comme les accidents qu'on doit craindre sont ceux de l'inflammation, les secours qu'on doit employer, sont ceux qui la préviennent; la saignée, le régime, les rafraîchissants, les lavements.

Quand la plaie est très légere, il suffit de ne rien prendre d'échauffant, & sur-tout il faut retrancher l'usage du vin & de la viande.

Quand elle est considérable, & qu'il est à présumer qu'il surviendra de l'inflammation, il faut nécessairement faire une saignée, ordonner un repos total, & mettre au régime, quelquefois même il faut réitérer la saignée. Ces secours sont sur-tout indispensablement nécessaires quand la blessure a attaqué quelque partie intérieure, & il n'y a pas de remede plus sûr qu'une diete extrêmement légere. Des malades jugés ne devoir vivre que quelques heures, après des plaies de la poitrine, du bas ventre, des reins, ont été complettement guéris en ne vivant pendant plusieurs semaines que de tisanne d'orge, ou d'autres tisannes farineuses, sans sel, sans bouillon, sans aucun remede quelconque, & sur-tout sans onguents.

§. 440. Autant la saignée employée modérément est utile, autant son excès est nuisible. Les grandes blessures sont ordinairement accompagnées d'une hémorrhagie considérable, qui épuise déja le malade, & souvent la fiévre est une suite de cette hémorrhagie. Si, dans ces circonstances, l'on ordonne encore des saignées, l'on détruit totalement les forces; les humeurs croupissent, se corrompent, la gangrene survient, & le malade meurt misérablement au bout de deux ou trois jours par une suite des saignées, & non pas de la blessure. Le Chirurgien se glorifie de dix, douze, quinze saignées, & assure que la blessure étoit nécessairement mortelle, puisque tant de sang répandu n'a pas pû sauver le malade; pendant que c'est réellement cette profusion qui l'a tué.

Les plaisirs de l'amour sont mortels aux blessés.

§. 441. Les baumes & les plantes vulnéraires si vantés, sont très-nuisibles, pris intérieurement, parce que leur usage donne la fiévre, & qu'il faut l'abattre.

Des meurtrissures, ou contusions.

§. 442. L'on appelle meurtrissure ou contusion, *cassein* parmi le peuple, l'effet

du coup d'un corps non tranchant, ſur le corps de l'homme ou d'un animal, ſoit qu' il ſoit jetté contre l'homme, comme quand on reçoit un coup de pierre ou de bâton, ſoit que l'homme ſoit porté contre lui, comme dans une chûte, ſoit enfin que l'on ſe trouve ſerré entre deux corps, comme quand le doigt eſt pris entre la porte & le montant, ou tout le corps froiſſé entre un char & une muraille. Les meurtriſſures ſont encore plus fréquentes à la campagne, que les plaies, & ordinairement plus dangereuſes; d'autant plus qu'on ne peut pas juger exactement tout le mal, & que le déſordre qui ſe manifeſte d'abord, n'eſt qu'une petite partie du mal réel; ſouvent même on ne découvre aucun mal les premiers jours & il ne ſe déclare que quand il n'eſt plus temps d'y remédier.

§. 443. Il n'y a que quelques ſemaines, qu'un Tonnelier vint me conſulter; ſa reſpiration, ſa phyſionomie, la vîteſſe, la petiteſſe & le peu de régularité de ſon pouls, me firent d'abord juger qu'il y avoit du pus dans la poitrine. Il alloit & venoit cependant encore, & travailloit même à quelques fonctions de ſon métier. Il avoit fait une chûte en remuant des tonneaux, & tout le poids de ſon corps avoit porté ſur le côté de la poi-

urine. Il ne ſentit cependant preſque rien d'abord; mais quelques jours après, il commença à avoir une douleur ſourde dans cette partie, qui continua & mena la gêne dans la reſpiration, la foibleſſe, le mauvais ſommeil, le manque d'appétit. Je lui ordonnai le repos, je lui défendis la viande & le vin, & je lui conſeillai la tiſanne d'orge avec un peu de miel, bue abondamment. Il ne ſuivit avec régularité, que le dernier conſeil. Quelques jours après l'ayant rencontré, il me dit qu'il ſe trouvoit mieux; & dans la même ſemaine, je ſçus qu'on l'avoit trouvé mort dans ſon lit. L'abcès s'étoit ſûrement rompu, & l'avoit étouffé.

§. 444. Un jeune homme emporté par un cheval, fut froiſſé contre la porte d'une écurie, ſans reſſentir d'abord aucun mal. Au bout d'une douzaine de jours, il eut les malaiſes qu'on a au commencement d'une fiévre; l'on crut qu'il avoit une fiévre putride, & il fut très-mal traité pendant plus d'un mois. Enfin une conſulte décida qu'il avoit du pus dans la poitrine; on l'envoya chez lui, & l'opération de l'empyeme put heureuſement le guérir après un an de ſouffrances.

J'ai cité ces deux exemples, pour prouver le danger, qu'il y a à négliger les coups violents; puiſque ces deux malades

auroient évité, l'un, la mort, l'autre, une maladie longue & cruelle, s'ils avoient pris d'abord après l'accident, les précautions nécessaires dans ces cas.

§. 445. Quand une partie est meurtrie, il arrive de deux choses l'une, & ordinairement toutes deux à la fois, sur-tout si la meurtrissure est un peu considérable: ou les petits vaisseaux de la partie meurtrie sont prises, & le sang qu'ils contenoient s'épanche dans le voisinage; ou sans épanchement, ces vaisseaux perdent leur force, & n'aidant plus la circulation le sang croupit. Dans l'un & l'autre cas, si la nature, ou seule, ou aidée, n'y remédie pas, il survient inflammation, suppuration de mauvaise espece, pourriture, gangrene, sans parler des accidents qui dépendent de la meurtrissure de quelque partie particuliere, comme nerf, gros vaisseau, os, &c. L'on comprend aussi tous les dangers de la meurtrissure, quand elle a attaqué quelque partie interieure, & que le sang s'est épanché, ou que la circulation ne se fait plus dans quelque partie importante à la vie. C'est là la cause de la mort subite des personnes qui ont fait quelque chûte violente, ont reçû quelques corps pesants sur la tête, ou quelques coups, sans qu'il paroisse aucun mal extérieurement.

L'on a plusieurs exemples de morts subites après un coup de poing sur le creux de l'estomac, qui occasionnoit la rupture de la rate.

C'est parce que les chûtes occasionnent une légere meurtrissure générale, tant intérieure qu'extérieure, qu'elles ont quelquefois des suites si fâcheuses, surtout pour les vieillards, chez lesquels la nature déjà affoiblie, ne rétablit point les désordres; aussi l'on en voit plusieurs, qui, ayant joui d'une excellente santé, la perdent au moment d'une chûte, qui paroît d'abord ne leur faire aucun mal, & languissent continuellement jusqu'à leur mort, que ces accidents accélerent presque toujours.

§. 446. Il y a, pour les meurtrissures, des remedes internes & externes. Quand le mal est léger, & qu'il n'y a point eu de secousse générale, qui ait pû occasionner des meurtrissures intérieurement, les remedes externes suffisent. Ils doivent être propres, 1°. à resoudre ce sang épanché, qu'on voit d'une maniere si marquée, & qui de noir qu'il est un peu après la contusion, devient successivement brun, jaune, grisâtre, à mesure que la grosseur diminue; elle disparoît enfin totalement, & la peau reprend sa couleur, sans que ce sang soit sorti extérieurement, mais peu-

à-peu il s'eſt diſſout, & il a été repompé par les vaiſſeaux. 2°. A redonner un peu de force aux vaiſſeaux.

Le meilleur c'eſt le vinaigre mêlé, s'il eſt fort, avec le double d'eau tiéde, dans lequel on trempe des linges, qui ſervent à envelopper la partie meurtrie, & qu'on change toutes les deux heures, pendant le premier jour.

L'on applique auſſi, avec un grand ſuccès, le perſil, le cerfeuil, l'artichaud ſauvage, légérement concaſſés ; & ces remedes ſont à préférer au vinaigre, quand il y a en même temps, plaie & meurtriſſure. L'on peut auſſi appliquer les cataplaſmes N°. 68.

§. 447. L'on eſt dans l'uſage d'employer d'abord les liqueurs ſpiritueuſes, telles que l'eau-de-vie, l'eau d'arquebuſade, l'eau d'Alibour, &c. ; mais un long abus ne doit pas faire loi. Ces liqueurs, qui épaiſſiſſent le ſang, au lieu de le diſſoudre, ſont réellement nuiſibles, quoiqu'on les emploie quelquefois impunément dans les cas très-légers. Souvent, en déterminant ce ſang épanché, vers les entre-deux des muſcles, ou même en l'empêchant de s'épancher, & en le figeant dans les vaiſſeaux meurtris, elles paroiſſent guérir, mais ce n'eſt qu'en concentrant le mal, qui ſe reproduit ſous

une forme fâcheuſe au bout de quelques mois. J'ai vû de triſtes exemples de ce cas ; ainſi l'on ne doit jamais employer les remedes de cette eſpece, & le vinaigre doit les remplacer. L'on peut, tout au plus, quand on juge que tout le ſang épanché eſt diſſout & repompé, mêler un tiers d'eau d'arquebuſade au vinaigre, afin de redonner un peu de force aux parties affoiblies.

§. 448. C'eſt une méthode encore plus pernicieuſe, d'appliquer des emplâtres compoſés de graiſſes, de réſines, de gommes, de terres, &c. Le plus vanté eſt toujours nuiſible, & l'on a pluſieurs exemples de contuſions, extrêmement légeres, qui auroient été guéries en quatre jours, ſi on en avoit remis tout le ſoin à la nature, & que des emplâtres appliqués par des ignorans, ont fait dégénérer en gangrene.

L'on ne doit jamais ouvrir ces ſacs de ſang coagulé qu'on apperçoit ſous la peau, à moins de quelque raiſon preſſante ; parce que, quelque gros qu'ils ſoient, ils ſe diſſipent peu-à-peu, au lieu qu'en les ouvrant, ils laiſſent quelquefois une ulcération dangereuſe.

§. 449. Le traitement intérieur eſt préciſément le même que celui des plaies ; excepté que dans ce cas, la meilleure

boisson ; c'est le remede N°. 1, à chaque pot duquel on joint une dragme de nitre.

Quand quelqu'un a fait une violente chûte, qu'il a perdu connoissance, ou qu'il est fort étourdi, que le sang sort par les narines, ou par les oreilles, qu'il est fort oppressé, ou qu'il a le ventre fort tendu, ce qui dénote épanchement de sang dans la tête ; la poitrine, ou le bas ventre, il faut sur le champ, en commençant par la saignée, employer tous les secours indiqués §. 439, & donner au malade le moins de mouvement qu'il est possible ; il faut sur-tout éviter de le secouer, ou de l'agiter, dans la vûe de rappeller le sentiment ; c'est exactement le tuer, en augmentant l'épanchement. Il faut fomenter tout le corps avec quelqu'une des décoctions indiquées ; & quand le mal est à la tête, il faut les faire avec de l'eau & du vin, au lieu de vinaigre.

L'on a vû des chûtes accompagnées de blessure & de fracture de crâne, avec les accidents les plus graves, se guérir par ces secours internes, & sans autres secours externes que des fomentations aromatiques, N°. 68.

Un homme de *Pully petit* vint me consulter, il y a quelque mois pour son pere, qui étoit tombé du haut d'un ar-

bre: il étoit, depuis 24 heures sans sentiment, sans connoissance, & sans autre mouvement que des efforts fréquents pour vomir; il perdoit du sang par le nez & les oreilles, il n'y avoit point de mal extérieur, ni à la tête, ni ailleurs, & heureusement on ne lui avoit encore rien fait. Je lui conseillai une ample saignée au bras, & beaucoup de petit-lait miellé, en boisson & en lavement; on exécuta ponctuellement l'ordonnance, & quinze jours après le pere vint à *Lausanne*, qui est à quatre lieues de *Pully-petit*, & me dit qu'il se portoit très-bien. Il convient, dans toutes les contusions considérables, de purger avec quelque purgatif rafraîchissant, comme les Nº. 11, 23, 32, 49. Le remede Nº. 24, & le petit-lait miellé sont excellents par la même raison.

§. 450. Dans ces circonstances, le vin, les liqueurs, tout ce qui anime tue; ainsi il ne faut point s'impatienter de ce que les malades sont sans connoissance & sans sentiment. L'usage de la térébenthine peut faire plus de mal que de bien, & si elle a été utile quelquefois, c'est en purgeant un malade, qui, peut-être, en avoit besoin. Le blanc de baleine, le sang dragon, les yeux d'écrevisses, les graisses quelconques, sont des remedes au moins inutiles, & dangereux si le cas est grave,

ſoit par le mal réel qu'ils font, ſoit par le bien qu'ils empêchent de faire. L'on doit chercher à délayer le ſang, à le rendre plus coulant, à en faciliter la circulation: & ces remedes produiſent un effet tout contraire.

§. 451. Quand un vieillard a fait une chûte, ce qui eſt d'autant plus dangereux qu'il eſt plus âgé & plus replet, quoiqu'il ne paroiſſe point incommodé, on doit, s'il eſt ſanguin & encore vigoureux, lui faire une petite ſaignée de trois ou quatre onces; lui donner tout de ſuite quelques taſſes d'une boiſſon un peu aromatiquedont il boit quelques taſſes chaudes, comme de la méliſſe avec du miel, & le faire promener doucement. Il faut qu'il diminue un peu la quantité de ſes aliments pendant quelques jours, & qu'il prenne un exercice doux, mais preſque continuel.

§. 452. Les entorſes, ou foulures, qui arrivent très-fréquemment, produiſent dans le voiſinage de l'articulation, une eſpece de meurtriſſure, occaſionnée par le violent frottement des os, contre les parties voiſines; & quand les os ſe remettent d'abord à leur place, le mal ne doit être traité que comme contuſion; s'ils ne ſe remettent pas, il faut recourir à la main d'un Chirurgien.

Le meilleur remede, c'est le parfait repos, une compresse trempée dans le vinaigre & l'eau, jusqu'à ce que toute la contusion soit dissipée, & qu'on soit sûr qu'il n'y a point d'inflammation à craindre. Alors on fait bien de joindre au vinaigre un peu d'eau de vie, ou d'eau d'arquebusade; & l'on doit porter la partie, (c'est presque toujours le pied), embandée assez long-temps, sans quoi elle fait souvent de faux mouvements, ou elle reçoit de nouvelles entorses, qui l'affoiblissent journellement davantage; & si l'on néglige trop long-temps ce mal commençant, la force ne revient jamais en entier; & souvent il survient une légere enflure pour toute la vie.

Quand le mal est extrêmement léger, le bain d'eau froide est très-bon, mais si on ne le fait pas dans le premier moment, ou si la contusion est forte, il est nuisible.

La méthode de rouler le pied nud sur quelque corps rond, est insuffisante quand les os ne sont pas parfaitement replacés, nuisible quand il y a contusion.

Il arrive tous les jours que les paysans s'adressent à des ignorants ou à des gens de mauvaise foi, qui trouvent, ou veulent trouver, un dérangement des os là où il n'y en a point, & qui, par la violence avec laquelle ils manient ces par-

ties, ou par les emplâtres dont ils les couvrent, y attirent une inflammation dangereuse, & changent en mal très-grave, la crainte d'un mal très-léger.

Ce sont ces mêmes gens, qui ont créé des maladies impossibles, telles que l'estomac & les reins ouverts. Mais ces grands mots effraient, & ils dupent plus aisément.

Des ulceres.

§. 453. Quand les ulceres dépendent d'une corruption générale de la masse du sang, on ne peut les guérir qu'en détruisant la cause qui les entretient; c'est même une imprudence que de vouloir les fermer par des remedes extérieurs, & un malheur que de réussir.

Mais le plus souvent les ulceres, à la campagne, sont les restes de quelque plaie, de quelque meurtrissure, ou de quelques tumeurs mal traitées, & surtout pansées avec des remedes trop âcres ou trop spiritueux. Les huiles rances sont aussi une des causes qui changent en ulceres rebelles, les plaies les plus simples; ainsi l'on doit les éviter; & les Apothicaires doivent avoir cette attention quand ils préparent des onguents gras qu'il convient de préparer souvent; parce qu'une

grosse provision est rancie avant que d'être débitée, quoiqu'on ait employé de l'huile très-fraîche en la préparant.

§. 454. Ce qui distingue les ulceres, des plaies, c'est la dureté & la sécheresse de leurs bords, & la nature de l'humeur qui en découle, qui, au lieu d'être un vrai pus, est une liqueur moins épaisse, moins blanche, qui exhale quelquefois une mauvaise odeur, & si âcre, que souvent, si elle touche la peau du voisinage, elle y produit de la rougeur, de l'inflammation, des boutons, des especes de dartres, & même de nouvelles ulcérations.

§. 455. Les ulceres, qui durent trop long-temps, qui sont étendus, ou qui fluent beaucoup, minent le malade & le jettent dans une fiévre lente, qui le tuent.

Quand un ulcere a duré long-temps, il est très-dangereux de le tarir, & l'on ne doit jamais le faire qu'en suppléant à cette évacuation, qui est presque devenue naturelle, par quelqu'autre; comme les purgations de temps en temps.

L'on voit tous les jours des morts subites, ou des maladies cruelles, après avoir arrêté tout-à coup ces écoulements qui duroient depuis long-temps; & quand quelque *Charlatan*, (tous ceux qui

ſont cette promeſſe méritent ce nom) promet de guérir, en peu de jours, un ulcere invétéré, il prouve qu'il eſt un ignorant dangereux, qui, s'il réuſſiſſoit, rendroit un office mortel. Il y en a qui appliquent des remedes extrêmement rongeants, & même arſenicaux; mais l'on voit preſque toujours la mort la plus violente être la ſuite de ces applications dangereuſes.

§. 456. Tout ce que l'art peut faire rélativement aux ulceres qui ne dépendent pas d'un vice des humeurs, c'eſt de les changer en plaies. Pour cela, il faut diminuer la dureté & la ſéchereſſe des bords, & même de tout l'ulcere, & en ôter l'inflammation. Quelquefois ce vice eſt tel, qu'on ne peut amollir les bords qu'en les ſcarifiant par des coups de lancette; quand cela n'eſt pas néceſſaire, il faut appliquer ſur-tout l'ulcere, un plumaceau enduit de l'onguent N°. 69, & le recouvrir avec une compreſſe pliée en pluſieurs doubles, trempée dans la liqueur N°. 70, qu'on change trois fois par jour, & le plumaceau ſeulement deux fois.

Comme j'ai dit que les ulceres étoient ſouvent le produit des remedes âcres & ſpiritueux, l'on ſent qu'on doit abſolu-

ment les éviter dans les traitements, sans quoi l'on ne guérira jamais.

Il faut pour avancer la guérison, éviter le salé, le vin, les épices, manger peu de viande, & entretenir la liberté du ventre, par un régime de légumes, & par l'usage du petit-lait miellé.

Quand les ulceres sont aux jambes, ce qui est très-ordinaire, il est très-important, aussi-bien que dans les plaies des mêmes parties, de peu marcher, & de ne se tenir jamais debout sans marcher. C'est ici un de ces cas dans lesquels je souhaite que les personnes, qui ont quelque crédit sur l'esprit du peuple, ne négligent rien pour lui faire comprendre la nécessité de prendre quelques jours d'un repos absolu, & lui prouver que bien loin que ce soit un temps perdu, c'est le temps de sa vie le plus chérement payé. La négligence à cet égard, change les plaies les plus légeres en ulceres, les ulceres les moins fâcheux, en ulceres incurables, & il n'y a personne qui ne puisse trouver dans son voisinage quelque famille reduite à l'Hôpital parce qu'on a négligé quelque mal de cette espece.

Je réitere que les ulceres qui viennent de cause interne, ou ceux qui viennent de cause externe, mais chez une personne

ſonne d'un mauvais tempérament, demandent ſouvent d'autres ſoins.

Des membres gelés.

§. 457. Il arrive ſouvent dans les hyvers rigoureux, que quelques perſonnes ſont ſaiſies par un froid ſi fort, que les mains ou les pieds, ou ces deux parties à la fois, gelent tout comme un morceau de viande exposé à l'air.

Si l'on ſe laiſſe aller au mouvement ſi naturel de les réchauffer, & ſur tout de réchauffer les parties gelées, tout eſt perdu. Il ſurvient des douleurs inſupportables, qui ſont bientôt ſuivies d'une gangrene incurable, & il n'y a plus de reſſource pour les ſauver, que de leur couper les membres gangrenés.

L'on a vû, il n'y a que peu de temps, à *Coſſonay*, le triſte cas d'un homme qui eut les mains gelées; on lui appliqua chaudement, des onguents gras, la gangrene ſuivit, & l'on fut obligé de lui couper les dix doigts.

§. 458. Il n'y a qu'un ſeul remede dans ce cas, c'eſt de mettre les malades dans un endroit où il ne puiſſe pas geler, mais où il faſſe très-peu chaud, & de leur appliquer continuellement, ſur les parties gelées, de la neige ſi l'on en a, ſinon

de les laver continuellement, mais fort doucement, car toute friction forte seroit dangereuse, avec des linges trempés dans de l'eau de glace à mesure qu'elle se fond. Ils s'apperçoivent peu-à-peu que le sentiment renaît; ils éprouvent une grande chaleur dans la partie, & commencent à en recouvrer le mouvement; alors on peut les porter dans un endroit un peu plus chaud, & leur donner quelques tasses de la potion Nº. 13, ou de quelqu'autre de même espece.

§. 459. Il n'y a personne qui ne puisse juger du danger de la méthode échauffante, & de l'utilité de l'eau glacée, par une expérience qui se fait tous les jours. Les poires, les pommes, les raves gelées, mises dans l'eau prête à geler, reprennent leur premier état, & peuvent être mangées. Si on les met dans l'eau tiede, ou dans un endroit chaud, la pourriture; qui est une gangrene, s'en empare d'abord. Je joindrai ici une observation qui fera mieux comprendre ce traitement, & en constatera l'efficace.

» Un homme avoit une route de dix » lieues à faire, par un temps froids, & » un chemin plein de neige & de glace. » Ses souliers lui manquerent; il fit les » trois dernieres lieues à pied nud, & » eut, dès la premiere demi-lieue, des

» douleurs assez vives aux jambes & aux » pieds, qui allerent en augmentant. Il » arriva presque perclus des extrêmités » inférieures. On le mit devant un grand » feu, on échauffa bien un lit, & on » l'y coucha. Les douleurs devinrent in- » supportables; il ne cessoit d'être dans » de violentes agitations, & de pousser » des cris perçants. On demanda un Mé- » decin dans la nuit, qui trouva les » doigts des pieds d'une couleur noi- » râtre, & commençant à perdre le » sentiment. Les jambes & les dessus des » pieds excessivement enflés, d'un rou- » ge pourpre, varié de taches violettes, » souffroient encore les douleurs les » plus aiguës. Le pouls étoit dur & fré- » quent, & le mal de tête très-violent. » Le Médecin fit chercher un seau » d'eau à la riviere, & y fit ajoûter de » l'eau & de la glace; il obligea le ma- » lade à plonger les jambes dedans, ce » premier bain dura près d'une heure; » & les douleurs, pendant ce temps-là, » furent moins violentes: une heure » après il ordonna un second bain; & le » malade s'y trouvant de nouveau soula- » gé, le prolongea deux heures. Pen- » dant ce temps-là, on enlevoit de l'eau » du seau, & l'on y remettoit de la » glace & de la neige. Les doigts des

» pieds, qui étoient noirs, devinrent
» rouges; les taches violettes des jam-
» bes se dissiperent; l'enflure diminua,
» les douleurs étoient légeres, & avec
» intervalle. L'on réitéra cependant
» six fois; après quoi il ne resta d'autre
» mal qu'une sensibilité à la plante des
» pieds, qui empêchoit le malade de
» marcher. On lui fit quelque fomen-
» tations aromatiques, & on lui fit boire
» une tisanne de salsepareille (celle de
» sureau est tout aussi bonne & moins
» couteuse). Le huitieme jour il fut par-
» faitement guéri, & s'en retourna le
» quinze jour à pied.

§. 460. Quand le froid est très-fort, & qu'on y reste long-temps exposé, il tue, parce qu'il congele le sang, & qu'il en détermine une trop grande quantité au cerveau; ainsi on meurt d'apoplexie, qui commence par un sommeil; aussi le voyageur qui se sent assoupi, doit redoubler d'efforts pour se tirerdu danger éminent auquel il est exposé. Ce sommeil, qui paroît devoir adoucir ses souffrances, seroit pour lui le dernier sommeil.

§. 461. Les remedes dans ce cas, sont les mêmes que dans le cas d'un gel particulier. Il faut mettre le malade dans un endroit plutôt froid que chaud, & le frotter avec de la neige; ou de l'eau gla-

cée; l'on a même plusieurs exemples constatés, & ils sont fréquents dans les pays du nord, qu'un bain d'eau très-froide est très-salutaire.

L'on a rappellé à la vie plusieurs personnes qui avoient été dans la neige, ou à l'air gelant, pendant cinq & même six jours, & qui ne donnoient aucun signe de vie pendant plusieurs heures, ainsi il faut toujours essayer les secours.

Des Engelures.

§. 462. » Il vient aux doigts des mains, » des pieds, aux talons, aux oreilles, au » nez, aux levres, des enfants sur-tout, » & principalement en hyver, quand ces » extrêmités passent subitement du chaud » au froid & du froid au chaud, une en» flure ou un gonflement, qui dans les » commencements, n'occasionne que » peu de chaleur, de douleur & de dé» mangeaison » ; quelquefois ces tumeurs ne passent point ce premier dégré, & se guérissent sans secours; d'autrefois, & on peut appeller cet état le second dégré, soit qu'on ne leur fasse rien, soit qu'on les traite mal, l'enflure, la chaleur, la rougeur, la démangeaison, la douleur augmentent considérablement, & le malade est souvent privé de l'usage de ses

doigts, par la douleur, le gonflement, l'engourdissement, & le mal empire si l'on n'emploie pas des secours efficaces.

Quand l'inflammation augmente encore d'un dégré, il se forme de petites vessies qui ne tardent pas à se crever, & laissent une très-légere excoriation, qui devient bientôt ulcere, souvent très-profond & très-opiniâtre, dont il sort beaucoup d'un pus âcre & mal conditionné.

Le dernier dégré des engelures, fréquent dans les pays très-froids, mais rare dans les tempérés, c'est quand l'inflammation dégénere en gangrene.

§ 463. Elles dépendent d'un engorgement des vaisseaux de la peau, qui vient de ce que les veines plus extérieures que les arteres se trouvant, proportionellement, plus resserrées par le froid, ne remportent pas tout le sang que celles-ci apportent, & peut-être des particules frigorifiques, qui, admises par les pores de la peau, agissent sur nos fluides comme sur l'eau, & y occasionnent un commencement de congélation.

Si elles ont lieu dans les extrêmités plutôt que sur d'autres parties, c'est par deux raisons, la principale que la force de la circulation y étant plus foible qu'ailleurs, l'effet des causes qui peuvent la déranger doit y être plus sensible : la seconde que

ces parties sont plus exposées à la vicissitude des impressions extérieures que les autres.

Elles sont plus fréquentes chez les enfants, parce que leur foiblesse & la sensibilité de leurs organes augmentent nécessairement l'effet des impressions étrangeres. C'est l'alternative fréquente, & forte du chaud au froid, qui paroît contribuer le plus puissamment à produire les engelures, & cet effet est plus sensible quand la chaleur est en même temps humide, & que les parties passent ainsi d'une espece de bain tiede au froid. Un homme de soixante ans, qui n'avoit jamais eu d'engelures, ayant porté pendant quelques heures, en voyage, des gants pelissés, dans lesquels ses mains suerent, s'attendrirent, & se remplirent de sang parce que l'effet constant du bain tiede est d'amollir, de remplir de sang, & de rendre plus sensible la partie qui y est exposée, il sentit les premieres attaques d'engelures, qui devinrent assez cruelles, & dont il a eu ensuite des ressentiments tous les hyvers, une demi-heure après avoir quitté, ses gants dans un air assez froid.

C'est la même raison qui fait que plusieurs personnes n'ont des engelures que quand elles s'accoutument à l'usage des manchons. Elles sont presqu'inconnues

dans les pays chauds ; elles ne ſont pas communes dans les pays du nord, dans leſquels les variations du froid au chaud ne ſont pas fréquentes.

Quelques perſonnes en ont une attaque en automne, d'autres n'en ont qu'au printemps. L'enfant du payſan, qui a la peau dure & accoutumée à toutes les influences des ſaiſons & des élements, eſt, & doit néceſſairement être, moins ſujet aux engelures que l'enfant riche dont on ménage la peau aux dépens de ſa ſanté : mais parmi les enfants de la même claſſe qui paroiſſent être à-peu-près de la même complexion, mener un genre de vie aſſez ſemblable, & devoir par là même éprouver à-peu-près les mêmes impreſſions, & en reſſentir les mêmes effets, il y a une différence très-grande par rapport à la diſpoſition aux engelures. Les uns en ſont cruellement affligés, depuis le commencement de l'automne juſqu'à la fin du printemps, d'autres n'en ont point, ou n'en ont que de très-légeres & de très-paſſageres. Cette différence vient ſans contredit, de la nature des humeurs & de la texture de toute la peau, & ſurtout de celle des mains ; mais il n'eſt cependant pas aiſé de déterminer avec certitude & préciſion en quoi cette différence conſiſte.

Les enfants, qui sont sanguins & qui ont la peau délicate, sont assez généralement sujets à ce mal, qu'on traite ordinairement trop cavaliérement, & qui est assez cruel pour mériter quelque attention; puisque, indépendamment des douleurs qui rendent souvent ces jeunes enfants malheureux pendant plusieurs mois, il leur occasionne quelquefois de la fiévre; les empêche de dormir, les retient au lit, ce qui est toujours un grand mal, les détourne de leurs devoirs, les sevre de leurs plaisirs, quelquefois même, quand ils sont obligés de gagner leur vie en travaillant, les plonge dans la misere. J'ai connu un jeune homme, qui ayant été distrait d'un apprentissage d'horlogerie, par des engelures, est devenu un fainéant gueux.

Les engelures qui attaquent le nez y laissent souvent une impression qui change la physionomie le reste de la vie, & les mains qui en ont essuyé de fortes s'en ressentent ordinairement toujours.

§. 464. L'on doit se proposer, par rapport aux engelures, premiérement de les prévenir, en second lieu de les guérir si l'on n'a pû les prévenir.

§. 465. Puisqu'elles dépendent de la sensibilité de la peau, de la nature des humeurs, & des alternatives du chaud

au froid, il faut pour les prévenir, 1°. endurcir la peau, 2°. corriger la disposition vicieuse du tempérament qui peut contribuer à les produire, 3°. éviter autant qu'il est possible ces fréquentes alternatives.

L'on fortifie la peau des mains, comme celle de tout le corps, par l'usage du lavage à l'eau froide, que j'ai détaillé dans le §. 384, & je n'ai point vû que les enfants élevés à cette pratique fussent tourmentés des engelures comme les autres; mais l'on doit encore donner des soins plus particuliers à préserver la peau des mains, qui sont plus sujettes aux engelures que les pieds, en les faisant tremper, pendant quelques moments, dans l'eau froide tous les matins, & tous les soirs avant souper, dès le commencement de l'automne; il n'en coûte rien aux enfants, dans cette saison, de prendre cette habitude, & quand elle est prise, il ne leur en coûte rien de la continuer tout l'hyver, lors même que toute l'eau est prête à se geler. L'on peut aussi leur faire tremper les pieds dans l'eau froide deux ou trois fois par semaine; cette méthode qui auroit des inconvénients pour les adultes qui n'y sont pas accoutumés, n'a que de l'utilité pour les enfants qu'on y accoutume très-jeunes.

Il faut éviter de détruire l'effet du bain froid par trop de chaleur entre deux, c'est en même temps éviter les alternatives de chaud & de froid. Pour cela il faut 1°. élever les enfants à ne jamais approcher les mains du feu, & moins encore des poëles ou fourneaux qui sont vraisemblablement une des principales causes des engelures, puisqu'elles sont plus rares dans les pays où ils sont moins en usage, & chez ceux qui s'en servent moins; l'usage sur-tout des *cavettes*, (ce sont ces dégrés pratiqués entre le poële & le mur) nuit aux enfants & aux adultes de plusieurs façons. 2°. Il ne faut jamais leur donner de manchons. 3°. Il conviendroit aussi de ne leur faire jamais porter de gants, à moins que quelques circonstances particulieres ne l'exigeassent, & je le conseille très-fort pour les garçons; mais quand on leur en donne, que ce soit toujours des gants de peau mince & lisse.

§. 466. Quand les engelures paroissent entretenues par un vice dans le tempérament, il n'y a que l'examen d'un Médecin qui puisse décider comment on doit le détruire; j'ai vû des enfants, dès l'âge de trois ans, jusqu'à celui de douze ou treize, chez lesquels des engelures écorchées, pendant huit mois de l'année,

sembloient être un caustic par lequel la nature se déchargeoit d'un superflu qui l'incommodoit, dès que le ralentissement des chaleurs diminuoit la transpiration. J'ai été obligé de leur faire des traitements assez longs, mais qui variant par beaucoup de circonstances, ne peuvent pas être décrits ici. Les préparations douces d'antimoine sont souvent nécessaires, & quelques purgatifs contribuent, dans certains cas, à adoucir & à abréger le mal.

§. 467. Le premier dégré des engelures, se guérit, comme je l'ai déja dit, sans secours; ou s'il s'opiniâtroit, on le dissiperoit aisément par quelques-uns des remedes suivants; mais quand elles sont parvenues au second, il faut les traiter comme la congélation dont elles sont le premier degré, avec l'eau froide, même à la glace & à la neige.

Il n'y a aucun remede qui approche de l'efficace de l'eau très-froide, ou prête à se glacer, dans laquelle on trempe les mains plusieurs fois par jour pendant quelques minutes, & c'est le seul qu'on doive employer quand le mal est aux mains, que le malade a le courage de soutenir ce froid, & qu'il n'y a point de circonstances qui puissent le rendre nuisible; c'est le seul dont je me sois servi,

après avoir été attaqués d'engelures, il y a quelques années, pour m'être servi d'un manchon trop chaud.

Les premiers moments que la main est dans l'eau, on éprouve une légere douleur, qui diminue peu-à-peu; en sortant les doigts sont engourdis par le froid, mais bientôt ils se réchauffent, & au bout d'un quart d'heure on est très à son aise.

En sortant de l'eau, on met la main, bien essuyée, dans un gant de peau; au bout de trois ou quatre bains elle désenfle, la peau se ride, en continuant elle se resserre, on est guéri au bout de trois ou quatre jours, & ordinairement le mal ne revient pas le même hyver.

L'on est sûr d'appaiser les démangeaisons les plus cruelles en trempant les mains dans l'eau froide.

L'effet de la neige est peut-être encore plus prompt; on s'en frotte les mains souvent & long-temps, elles s'échauffent & rougissent fortement pendant quelques moments, mais le bien-être suit de très-près.

Un très-petit nombre de personnes, qui ont sans doute la peau excessivement délicate & sensible, ne se trouvent cependant pas bien de ce remede, il paroît trop actif, il agit sur leur peau pres-

que comme un vessicatoire, & en y déterminant une plus grande quantité d'humeurs, augmente le mal au lieu de le diminuer.

§. 468. Quand cette derniere raison, ou quelqu'autre circonstance comme le peu de fermeté & la désolation d'un enfant, le temps des regles chez une femme, une violente toux, des coliques habituelles, quelques autres maladies dont on auroit remarqué que le froid aux extrêmités renouvelle les accès, ne permettent pas d'employer ce remede, il faut lui en substituer d'autres.

Un des meilleurs c'est de porter jour & nuit, sans le quitter, un gant d'une peau lisse comme celle de chien, il ne manque gueres de dissiper le mal au bout de quelques jours.

Quand ce sont les pieds qui sont attaqués, il faut employer des chaussons de la même espece, & rester quelques jours au lit.

§. 469. Quand le mal est pressant; que l'on ne peut pas employer l'eau froide, & que l'usage du gant paroît trop lent, il faut tremper les parties malades plusieurs fois par jour, dans quelque décoction un peu plus que tiede, qui soit en même temps resolutive & émolliente, telle est la décoction si van-

tée de pelures de raves, dont on augmente l'efficace en y ajoûtant une seiziéme partie de vinaigre.

Une autre décoction dont j'ai vu de très-grands effets, mais qui jaunit les mains pour quelques jours, c'est celle N°. 71. L'on peut en faire plusieurs autres qui auront à peu près les mêmes vertus, avec toutes les herbes vulnéraires, & avec le faltranc même.

L'urine, que quelques personnes vantent parce qu'elles l'ont employée avec succès, & le mélange d'urine & d'eau de chaux, agissent comme ces décoctions.

Quand on sort les mains de ces décoctions, il faut nécessairement les préserver de l'air par le moyen d'un gant.

§. 470. Les vapeurs sont souvent encore plus efficaces que les décoctions; ainsi l'on peut quelquefois avec beaucoup de succès, au lieu de tremper les mains dans la décoction, en recevoir la vapeur; celle du vinaigre chaud est un des plus puissants remedes, celles d'asphalt ou de térébenthine ont souvent réussi. Il est inutile de dire qu'après les vapeurs comme après les bains, il faut éviter l'air; c'est en l'éloignant que des pattes cirées seroient très-utiles; c'est par là que le suif réussi quelquefois.

Quand le mal est dissipé par l'usage des

bains ou des vapeurs qui rendent la peau foible & sensible, il faut la fortifier en se lavant tous les jours avec un peu d'eau-de-vie camphrée mêlée à autant d'eau.

§. 471. Quand une engelure attaque le nez, la vapeur du vinaigre, & un nez de peau de chien, porté pendant quelques jours, sont les meilleurs remedes. Le même traitement convient pour les oreilles & le menton. Le lavage d'eau froide préserve ces parties.

§. 472. Quand l'inflammation est très-forte & qu'elle occasionne quelques mouvements de fiévre, il faut retrancher la viande & le vin, donner quelques lavements, faire prendre tous les soirs une prise de nitre N°. 20, & même saigner si la fiévre étoit forte.

L'on doit toujours priver de vin & de salé les personnes qui ont des engelures un peu opiniâtres.

§. 473. Quand elles sont parvenues au troisieme degré, & qu'il y a ulcération, il faut outre un régime des convalescents assez sévère, & une purgation avec de la manne, mettre sur l'ulcération un emplâtre de diapalme, exposer les parties enflées à la vapeur du vinaigre, & tenir le tout enveloppé dans la peau lisse ou les pattes cirées.

§. 474. Le quatrieme degré, ou la

gangrene, se prévient par les remedes qui guérissent l'inflammation : si malheureusement la gangrene paroît, il faut récourir à un Chirurgien.

Des Hernies.

§. 475. Les *Hernies*, *descentes*, *ruptures*, que le paysan designe en disant *qu'il est rompu*, sont quelquefois une maladie de naissance; plus souvent l'effet des pleurs violents, d'une toux forte, ou d'efforts réitérés pour vomir dans la premiere enfance. Dans la suite elles sont produites à tout âge, ou par quelques maladies, ou par des efforts violents. Elles sont beaucoup plus fréquentes chez les hommes que chez les femmes; & l'espece la plus commune, la seule dont je me propose de dire un mot, c'est celle qui dépend du passage, d'une partie des intestins ou de la coëffe, dans les bourses.

Elle est aisée à connoître. Quand elle se trouve chez de petits enfants, on la guérit presque toujours en faisant porter constamment un bandage, qui ne doit être que de triege, avec une pelotte de linge, de crin, ou de son. Il faut en avoir au moins deux, afin de les changer de temps en temps; & avoir le plus grand soin de ne jamais le mettre que quand

l'enfant est couché sur le dos, & qu'on est sûr que tout est bien rentré ; sans cette précaution, il feroit les plus grands maux.

L'on peut aider l'effet du bandage, en appliquant sur la peau, dans le pli de laine, à l'endroit du passage, un emplâtre astringent quelconque, comme celui *pour les fractures*, ou celui dont j'ai parlé §. 144.

L'on ne doit point laisser monter à cheval les enfants, jusqu'à ce qu'ils soient entiérement guéris.

§. 476. Dans un âge plus avancé, un bandage simplement de triege est insuffisant, il en faut un où il y ait du fer, &, quelque gênant qu'il paroisse d'abord, l'on s'accoutume bien vîte à cet usage, & l'on n'en est plus incommodé.

§. 477. Les hernies acquierent, quelquefois, un volume prodigieux, & la plus grande partie des intestins passe dans les bourses, sans aucun symptôme de maladie ; mais cela entraîne cependant une incommodité très-grande, qui met ordinairement ceux qui en sont atteints hors d'état de travailler; & quand le mal est aussi considérable, & en même temps invétéré, il y a ordinairement des obstacles qui empêchent que les intestins ne rentrent tout-à-fait; alors l'usage du ban-

dage eſt impoſſible, & ces infortunés ſont condamnés à porter toute leur vie cette incommodité, qu'on peut un peu ſoulaler par l'uſage d'un ſuſpenſoire adapté à la taille de la hernie. Cette crainte d'augmentation, eſt une raiſon bien forte pour en arrêter les progrès dès les commencements. Il y en a une encore plus forte c'eſt que les hernies ſont ſuſceptibles d'un accident, qui eſt très-ſouvent mortel; il arrive quand la partie des inteſtins, qui eſt dans les bourſes, s'enflamme: alors, acquérant plus de volume, & ſe trouvant extrêmement comprimé, il ſurvient des douleurs aiguës, le volume étant plus conſidérable, le paſſage qui les avoit laiſſé ſortir, ne peut plus les laiſſer rentrer, les vaiſſeaux mêmes étant gênés, l'inflammation augmente d'un moment à l'autre, la communication entre l'eſtomac & le fondement eſt ſouvent entiérement interceptée, il ne paſſe rien, il ſurvient des vomiſſements continuels, (c'eſt l'eſpece de *miſéréré* dont j'ai parlé §. 320), le hoquet, le délire, les défaillances, les ſueurs froides, la mort.

§. 478. Cet accident des hernies arrive quand les excréments viennent à ſe durcir dans la partie des boyaux renfermée dans les bourſes; quand le malade

s'est échauffé par le vin, les liqueurs, le régime, &c. quand il a reçu quelque coup sur cette partie, ou qu'il a fait quelque chûte.

§. 479. Le meilleur remede, c'est, 1°. dès qu'on s'apperçoit de cet accident, une très-forte saignée faite dans le lit, le malade étant couché sur le dos, la tête cependant un peu élevée, & les jambes un peu fléchies, de façon que les genoux soient en l'air; c'est même l'attitude qu'ils doivent toujours conserver autant qu'il est possible. Quand le mal n'est pas trop avancé, souvent la premiere saignée guérit radicalement, & les intestins rentrent dès qu'elle est faite. D'autrefois cela ne réussit pas aussi bien, & il faut alors réitérer la saignée.

2°. On ordonne un lavement composé d'une forte décoction de feuilles de belettes, d'une pincée de sel de cuisine, & d'un morceau de beurre frais de la grosseur d'un œuf.

3°. Il faut appliquer sur toute la tumeur, des linges trempés dans l'eau glacée, & les changer constamment tous les quarts d'heures. Ce remede, appliqué d'abord, a produit les plus grands effets; mais si le mal a duré violemment plus de dix ou de douze heures, il est souvent trop tard, & alors il convient mieux d'ap-

pliquer des flanelles trempées dans une décoction tiede de fleurs de mauve & de sureau, & les changer souvent. On peut se servir, avec succès, pour composer ces cataplasmes, au lieu d'eau commune, d'un mélange de quarante parties d'eau commune, & d'une partie de vinaigre de litharge; c'est *l'eau végétale* de M. GOULARD célebre Chirurgien de Montpellier, remede utile que j'ai employé plusieurs fois avec succès, mais qui, malgré les assertions M. de GOULARD, conserve la vertu astringente du plomb, & doit être par là même employé très-sagement. L'on a cependant vû l'eau à la glace, ou la glace même, réussir encore le troisieme jour.

4°. Quand ces secours ne sont pas suffisants, il faut essayer les lavements de fumée de tabac, qui ont souvent dégagé des hernies qui resistoient à tout.

5°. Enfin, si ces remedes ne reussissent pas, il faut se déterminer à faire l'opération sans perdre un seul moment, car ce mal tue quelquefois au bout de deux jours; mais pour cela il faut avoir un très-bon Chirurgien. Le succès avec lequel je l'ai fait faire, dans un cas presque désesperé, depuis la premiere édition de cet ouvrage, le sixieme jour d'une couche m'a convaincu, plus encore qu'au-

cune observation précédente, qu'on ne devoit jamais se dispenser de la tenter, quand les autres remedes sont insuffisants ; elle ne peut pas même hâter la mort, d'ailleurs inévitable, mais elle la rend plus douce si elle ne sauve pas. Quand on la fait comme Mr. LEVADE la fit dans le cas dont je viens de parler, les douleurs sont très-tolérables & courtes.

Je ne parlerai point de la façon de la faire, parce que je ne pourrois pas m'étendre assez pour instruire un Chirurgien qui l'ignoreroit, & qu'un Chirurgien éclairé sçait tout ce que je pourrois lui dire.

L'on a vu ici une femme, morte depuis quelques années, qui entreprenoit effrontément cette opération; & tuoit les malades après les tourments les plus cruels, & l'amputation du testicule, que font toujours les Charlatans & les Chirurgiens ignorants, mais qu'un Chirurgien entendu ne fait jamais dans ce cas. Il court même souvent dans le pays des scélerats qui font cette opération sans aucune nécessité, & taillent impitoyablement une multitude d'enfants, que la nature seule, ou aidée d'un simple bandage, auroit guéris radicalement, au lieu qu'ils en tuent un grand nombre,

& privent de la virilité ceux qui survivent à leurs brigandages. J'avois témoigné dans les premieres éditions de cet ouvrage, combien il est à souhaiter qu'ils fussent sévérement châtiés, & l'on ne peut trop inculquer au peuple que cette opération, telle que les bons Chirurgiens la font, n'est nécessaire que dans les cas que j'ai indiqués, & que l'amputation du testicule ne l'est jamais; aussi un arrêt souverain, heureusement émané, vient de l'interdire.

Des Furoncles ou Clous.

§. 480. Tout le monde connoît les furoncles ou clous, qui font quelquefois souffrir beaucoup; s'ils sont gros, fort enflammés, ou situés de façon à gêner les mouvements, ou les positions. Quand l'inflammation est très-considérable, qu'il y en a plusieurs à la fois, qu'ils empêchent de dormir, il convient de se mettre à un régime rafraîchissant, de prendre quelques lavements, & de boire beaucoup de tisane. N°. 2. Quelquefois même une saignée est nécessaire.

Si l'inflammation est très-forte, on applique sur le mal un cataplasme de mie de pain & de lait, ou d'oseille un peu bouillie & pilée. Si elle est moins forte,

l'on se sert de l'emplâtre de *mucilage* ou *diachylon simple* étendu sur de la peau. Le *diachylon gommé* est plus actif, mais il augmente si fort les douleurs chez quelques personnes, qu'elles ne peuvent pas le soutenir.

Les furoncles, qui reviennent souvent, indiquent quelque vice dans le tempérament, & souvent un vice assez considérable, & dont les suites pourroient être à craindre ; ainsi il faut chercher à en connoître la cause, & à la détruire, mais c'est un détail que je ne puis pas donner ici.

§. 481. Le clou se termine ordinairement par suppuration, mais une suppuration d'une espece singuliere. Il s'ouvre d'abord dans son sommet ; & il en sort quelques gouttes d'un pus tel que celui de tous les abcès, & alors on découvre ce qu'on appelle le *germe* ou le *bourbillon*, c'est une matiere purulente, si épaisse & si ferme, qu'elle a l'apparence d'un corps solide, & qu'on peut la tirer en entier, sous la forme d'un petit cilindre, comme de la moëlle de sureau, de la longueur de quelques lignes, quelquefois même d'un pouce & au delà. La sortie de ce *bourbillon* est suivie ordinairement, de celle d'une certaine quantité de pus liquide, épanché au fond de la tumeur. Dès que cette

cette évacuation est faite, les douleurs cessent entiérement, & la grosseur disparoît au bout de peu de jours, en continuant le *diachylon* simple, ou l'onguent N°. 66.

Des Panaris.

§. 482. Le danger des panaris est beaucoup plus grand qu'on ne le croit ordinairement. C'est une inflammation à l'extrémité d'un doigt, qui est souvent l'effet d'un peu d'humeur extravagée dans cette partie, soit par une meurtrissure, soit par une piquûre, d'autrefois il paroît qu'il n'a aucune cause extérieure, & qu'il est l'effet d'un vice intérieur.

L'on en distingue plusieurs especes, suivant l'endroit dans lequel l'inflammation commence; mais la nature du mal est toujours la même, & demande des remedes de même espece: ainsi les personnes qui ne sont ni Médecins ni Chirurgiens, peuvent se passer de la connoissance de ces divisions, qui, quoiqu'elles varient le danger, l'opération du Chirurgien, n'influent point sur le traitement dont l'activité doit-être réglée par la violence des symptômes.

§. 483. Le mal commence par une douleur sourde, avec un léger battement,

ſans enflure, ſans rougeur, ſans chaleur; mais bientôt la douleur, la chaleur, le battement deviennent inſupportables. La partie devient extrêmement groſſe & rouge, les doigts voiſins, toute la main enflent. On obſerve, dans quelques cas, une fuſée enflée & rouge, qui commençant à la partie malade, ſe continue preſque juſqu'au coude; & il n'eſt pas rare que les malades ſe plaignent d'une douleur très-vive ſous l'épaule, quelquefois même tout le bras eſt exceſſivement enflé & enflammé. Les malades ne dorment point, & la fiévre avec les accidents, ne tarde pas à paroître. Si le mal eſt très-grave, le délire & les convulſions ſurviennent.

L'inflammation du doigt ſe termine, ou par la ſuppuration, ou par la gangrene. Quand ce dernier accident arrive, le malade eſt dans un danger très-preſſant s'il n'eſt promptement ſécouru; & il a fallu plus d'une fois couper le bras pour ſauver la vie. Quand la ſuppuration ſe fait, ſi elle eſt très-profonde, âcre, ou ſi les ſécours du Chirurgien arrivent trop tard, la derniere phalange du doigt eſt ordinairement cariée, & on la perd. Quelque léger qu'ait été le mal, il eſt rare que l'ongle ne périſſe pas.

§. 484. Le traitement intérieur des panaris est le même que celui des autres maladies inflammatoires. Il faut se mettre au régime, plus ou moins exactement, à porportion du degré de la fiévre; & si elle est très-forte, & l'inflammation considérable, faire une ou plusieurs saignées.

Le traitement extérieur consiste à diminuer l'inflammation, à amollir la peau, & à donner issue au pus dès qu'il est formé.

Pour cela 1°. l'on trempe long temps le doigt, dès les commencements du mal, dans l'eau un peu plus que tiede; on reçoit aussi la vapeur de l'eau bouillante; & en faisant cela presque continuellement pendant le premier jour, on est souvent parvenu à dissiper entiérement le mal. Mais, malheureusement, on croit que ces petits commencements n'auront point de suites, & l'on se néglige jusqu'à ce que le mal ait fait de grands progrès; alors il faut nécessairement qu'il suppure.

2°. On hâte cette suppuration, en enveloppant continuellement le doigt avec une décoction de fleurs de mauves cuites dans du lait, ou un cataplasme de mie de pain & de lait. On peut le rendre plus actif, en y ajoutant quelques oignons de lis, ou un peu de miel; mais

il ne faut le faire que quand l'inflammation diminue, & que la suppuration commence ; avant ce temps-là tous les remedes âcres sont très-dangereux. L'on emploie aussi, à cette époque, le levain qui hâte puissamment la suppuration. Le cataplasme d'oseille, §. 480, est très-efficace.

§. 485. L'évacuation prompte du pus est très-importante, mais c'est l'affaire du Chirurgien, parce qu'il ne convient point d'attendre que l'ouverture se fasse naturellement, d'autant plus que la peau étant quelquefois extrêmement dure, le pus se répandroit dans l'intérieur des chairs avant qu'elle se perçât. Ainsi dès qu'on soupçonne que le pus est formé, il faut voir un Chirurgien qui décide du moment où il convient de faire l'ouverture, qu'il vaut beaucoup mieux faire un peu trop tôt, qu'un peu trop tard, & un peu trop profonde que pas assez.

Quand l'ouverture est faite, on panse avec l'emplâtre N°. 66, étendu sur une toile, ou avec le sparadrap, & l'on change tous les jours.

§. 486. Quand le panaris est occasionné par une humeur extravagée dans le voisinage de l'ongle, un Chirurgien adroit en arrête très-promptement les progrès, & guérit radicalement par une

incision qui donne issue à cette liqueur. Mais quoique cette opération ne soit pas difficile, tous les Chirurgiens ne sçavent pas l'exécuter, plusieurs même n'en ont point d'idée.

§. 487. Quelquefois il se forme des chairs fongueuses, ou baveuses, qu'on desseche en les poudrant avec un peu de *minium*, ou d'alun brulé.

§. 488. Quand il y a carie, il faut nécessairement avoir un Chirurgien, aussi bien que quand il y a gangrene; ainsi je ne parlerai point de ces deux cas. J'avertis seulement qu'il y a trois remedes essentiels contre la gangrene; le kina N°. 14, dont on donne une dragme toutes les deux heures; les scarifications sur toute la partie gangrenée, & les fomentations avec la décoction de kina, à laquelle on ajoute l'esprit de soufre. Il est vrai que ce remede est très-cher, mais on peut y suppléer par une décoction d'autres herbes ameres & l'esprit de sel. J'ajoute encore qu'il convient, dans la plûpart des cas de membres gangrenés, de ne faire l'amputation que quand la gangrene s'arrête d'elle-même; ce qu'on connoît par un cercle très-sensible, & très aisé à distinguer par les plus ignorants, qui en marque les bornes, & fait la séparation entre le vif & le mort.

Des échardes ou corps pointus qui entrent dans la peau.

§. 489. Il arrive très-fréquemment qu'il entre dans la peau des mains, des pieds, ou des jambes, quelques petits corps pointus comme des épines, proprement dites des épines de roses, de chardon, de chataignes, des esquilles de bois, d'os, &c.

Si l'on retire ces corps dans le moment tout entiers, ordinairement l'accident n'est d'aucune conséquence ; & pour en prévenir plus sûrement les suites, on peut appliquer sur la partie, pendant quelques heures, des compresses trempées dans l'eau tiede, ou tenir la partie dans un bain tiede. Mais si le corps ne peut pas être retiré, ou s'il ne l'est qu'en partie, il occasionne une inflammation, qui, augmentant, parvient bientôt à produire les mêmes accidents qu'un panaris, ou si c'est à la jambe, elle s'enflamme, & il s'y forme des abcès très-considérables.

§. 490. Pour éviter ces accidents, il faut sur-le-champ, si le corps étranger est encore proche de la superficie, & si l'on a un chirurgien adroit, faire une petite incision qui lui donne issue ; mais

ce ſecours devient inutile, & même dangereux, ſi l'inflammation eſt déja formée.

Quand l'inciſion n'a pas lieu, il faut appliquer ſur la partie, après un bain de vapeurs, ou des cataplaſmes très-émollients avec la mie de pain, le lait & l'huile, ou ſeulement quelque graiſſe très-émolliente; on emploie ordinairement celle de lievre, qui eſt effectivement très-propre à aſſouplir la peau, à en diminuer la réſiſtance & à laiſſer reſſortir le corps; mais il n'y a que le préjugé le plus groſſier qui puiſſe croire que cette graiſſe attire le corps par une vertu ſympathique, & il n'y a de ſympathie, bien démontrée dans la nature, qu'entre les têtes mal faites & les opinions extravagantes.

Il eſt important de tenir la partie malade dans une très-grande tranquillité.

Si l'on n'a pas pû prévenir la ſuppuration, il faut ouvrir l'abcès dès qu'il eſt poſſible; j'ai vû des maux très-fâcheux pour avoir attendu trop tard.

§. 491. Quelquefois l'écharde, après avoir traverſé très-douloureuſement la peau, pénetre d'abord dans la graiſſe, la douleur ceſſe, le malade croit n'avoir été que piqué, & ne ſoupçonne pas qu'elle ſoit reſtée; mais au bout de quelques

jours, & même de quelques semaines; il survient de nouvelles douleurs, une inflammation, un abcès, qu'il faut traiter par les émollients & l'ouverture.

On a vû perdre la main pour avoir d'abord négligé, ensuite mal soigné, une pointe d'épine entrée dans un doigt.

Des Verrues.

§. 492. Quelquefois les verrues sont la suite d'un vice particulier de la masse du sang, & il en naît une quantité étonnante; cela arrive à quelques enfants, depuis quatre jusqu'à dix ans; qui prennent trop de laitages, ils guérissent par le changement de régime, & les pilules N°. 18.

Plus souvent elles sont un vice accidentel de la peau, qui dépend de quelques causes extérieures.

Dans le dernier cas, si elles incommodent par leur grosseur, par leur situation, par leur durée, on peut les détruire, 1°. en les liant avec une soie, ou un fil ciré. 2°. En les coupant avec des ciseaux ou un bistouri, & en couvrant la plaie avec un peu de diachylon gommé, qui occasionne une petite suppuration destinée à détruire la racine de la verrue. 3°. En les desséchant par quel-

que application un peu corrosive, comme le lait de feuille de pourpier, de figuier, de chélidoine, de tithymale; mais, outre que ces sucs ne se trouvent qu'en été, les personnes qui ont la peau délicate ne doivent pas s'en servir; ils pourroient leur occasionner une enflure considérable & douloureuse. Un vinaigre fort, dans lequel on a fait dissoudre autant de sel qu'il est possible, est très bon. L'on fait aussi des emplâtre avec du sel ammoniac & du galbanum, qui, pêtris ensemble & appliqués sur les verrues, ne manquent gueres de les détruire.

Les corrosifs plus forts ne doivent être employés que sous la direction d'un Chirurgien, & il est même plus sage de ne point les employer, non plus que les brulures artificielles; j'ai vû, depuis peu, de longs maux de doigt ensuite d'une eau corrosive appliquée par un Charlatan. L'amputation est un moyen plus sûr, moins douloureux & sans danger.

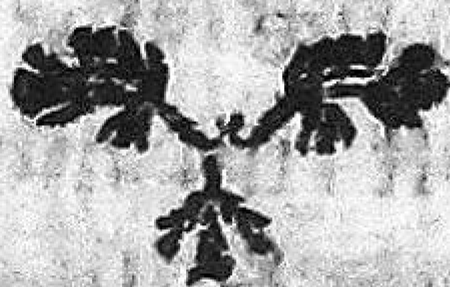
Les loupes, dès qu'elles sont un peu grosses, & qu'elles durent depuis quelques temps, ne guérissent que par l'amputation.

Des Cors.

§. 493. Les corps sont toujours l'effet des souliers trop rudes ou trop étroits.

Toute la guérison consiste à les amollir par plusieurs bains chauds de pieds, à les couper, au sortir du bain, avec un canif, ou des ciseaux, sans attaquer les parties saines, qui sont d'autant plus sensibles qu'elles sont plus tendues, & à appliquer dessus une feuille de joubarbe, ou de lierre grimpant, ou de pourpier, qu'on peut tremper dans du vinaigre. On peut aussi, au lieu de ces feuilles, si l'on veut s'épargner la petite peine du pansement journalier, y appliquer un emplâtre de diachylon simple, ou de gomme ammoniac amollie dans du vinaigre.

Il n'y a point d'autre moyen de prévenir les retours des cors, que d'éviter les causes qui les ont produits.



CHAPITRE XXXI.

De quelques cas qui demandent des secours prompts ; évanouissements, hémorrhagies, accès de convulsions, suffocations, suites de peur, maux produits par des vapeurs nuisibles, poisons, douleurs excessives.

Des évanouissements.

§. 494. L'Evanouissement a plusieurs degrés, le plus léger, dans lequel le malade se sent toujours & entend, sans pouvoir cependant parler, est ce qu'on appelle *défaillance*, accident très-fréquent chez les personnes qui ont des vapeurs, & dans lequel le pouls ne change pas beaucoup.

Quand le malade perd entiérement le sentiment & la connoissance, avec un affoiblissement très-considérable du pouls, cet état s'appelle *syncope*, c'est le second degré de l'évanouissement.

Si la syncope est telle, que le pouls

soit entiérement éteint, la respiration insensible, le corps froid, le visage d'un pâle livide, ce dernier degré, qui est rare, mais qui est la vraie image de la mort, & qui quelquefois y conduit, s'appelle *asphyxie*.

Les évanouissements dépendent d'un grand nombre de causes différentes, dont je ne puis indiquer que les principales, qui sont 1°. le trop de sang, 2°. le manque de sang, & en général la foiblesse, 3°. les embarras dans l'estomach, 4°. les maux de nerfs, les passions, 6°. quelques maladies.

Des évanouissements occasionnés par le trop de sang.

§. 495. Le trop de sang est souvent une cause d'évanouissement, & l'on juge qu'il dépend de cette cause quand il attaque les personnes sanguines, fortes, robustes, & qu'il les attaque sur-tout après quelque cause propre à augmenter tout à coup le mouvement du sang, comme des aliments ou des boissons échauffantes, vin, liqueurs, caffé; des boissons bues chaudes comme thé, mélisse, &c. un long séjour au soleil, ou dans un endroit chaud; beaucoup d'exercice, une appliquation un peu trop longue, quel-

que passion ; sur-tout si à toutes ces causes se trouvent joints une rougeur vive & un gonflement du visage.

Dans ce cas, 1°. on fait flairer du vinaigre, on en lave le front, les tempes, les poignets, après l'avoir mêlé avec la moitié d'eau tiede si on le peut. Les eaux spiritueuses nuisent dans cette espece.

2°. On fait avaler deux ou trois cuillerées de vinaigre, avec quatre ou cinq fois avec autant d'eau.

3°. On serre très-fortement les jarretieres au dessus du genou, parce que, par ce moyen, on retient une plus grande quantité de sang dans les jambes, & le cœur en est moins surchargé.

4°. Si la défaillance est opiniâtre, c'est-à-dire, dure plus d'un quart d'heure, ou s'il y a *syncope*, il faut faire une saignée au bras qui ranime très-promptement.

5°. Après la saignée on fait très-bien de donner un lavement, ensuite on laisse le malade tranquille, en lui faisant boire de demi-heure en demi-heure quelques tasses de thé de sureau avec un peu de sucre & de vinaigre.

Quand les évanouissements qui dépendent de cette cause sont fréquents, il faut pour les éviter, suivre les conseils

que j'indiquerai plus bas §. 544. en parlant des personnes qui font trop de sang.

La même cause, qui produit ces évanouissements, occasionne aussi quelquefois de violentes palpitations, dans les mêmes circonstances, & souvent même les palpitations précedent ou suivent l'évanouissement.

Des évanouissements occasionnés par la foiblesse.

496. Si le trop de sang, qu'on peut envisager comme un excès de santé, produit des évanouissements, ils sont encore plus souvent l'effet d'une cause contraire, c'est-à-dire, du manque de sang ou de l'épuisement.

Cette espece arrive après de grandes hémorrhagies, après des évacuations, ou promptes & excessives, comme au bout de quelques heures d'un *cholera morbus*. §. 321. ou plus lentes, mais longues, comme après une diarrhée invétérée, des sueurs excessives, un flux d'urine, des excès de nature à épuiser, des veilles opiniâtres, un long dégoût, qui, en privant des aliments nécessaires, produit le même effet que des évacuations excessives.

L'on doit travailler à détruire ces cau-

ses d'évanouissement par les remedes qui conviennent à chacune; ce détail seroit déplacé ici; mais les secours qui conviennent dans le temps de l'évanouissement, sont à peu près les mêmes pour tous les cas de cette classe, excepté pour celui qui suit les hémorrhagies, dont je parlerai plus bas, & l'on doit, 1°. étendre les malades sur un lit, où on les couvre & on leur frotte, avec de la flanelle chaude, les jambes, les cuisses, les bras, tout le corps, sur lequel on a soin de ne laisser aucune ligature.

2°. On leur fait flairer des choses très-spiritueuses, comme l'eau des Carmes, celle de la Reine d'Hongrie, le sel d'Angleterre, l'esprit de sel ammoniac, des herbes fortes, telles que la rhue, la sauge, le romarin, la menthe, l'absinthe, &c.

3°. On leur met dans la bouche, & on tâche de leur faire avaler quelques gouttes d'eau des Carmes, ou d'eau-de-vie, ou de quelqu'autre liqueur potable, mêlée à un peu d'eau, pendant qu'on prépare du vin échauffé avec du sucre & de la canelle, ce qui fait le meilleur des cordiaux.

4°. On leur applique, sur le creux de l'estomac, un morceau de flanelle, ou d'autre étoffe de laine, trempé dans du vin échauffé avec quelque herbe forte,

ou même dans de l'eau-de-vie chaude.

5°. Si le mal paroît durer, il faut les mettre dans un lit bien chaud, parfumé avec un peu de ſucre & de canelle, & continuer les frictions de tout le corps avec des flanelles chaudes.

6°. Dès qu'ils peuvent avaler, on leur donne du bouillon avec un jaune d'œuf, ou un peu de pain, ou de biſcuit trempé dans le vin avec le ſucre & la canelle.

7°. Enfin, pendant qu'on prend des précautions pour agir ſur la cauſe, on continue, pendant quelques jours, à prevenir de nouveaux retours, en leur donnant ſouvent, & peu à la fois, d'une nourriture légere, mais cependant fortifiante, comme des panades au bouillon, des œufs à la coque très-frais, & très-peu cuits, des rôties au ſucre, du chocolat, des ſoupes avec le meilleur bouillon, des gêlées, du lait, &c.

§. 497. Les évanouiſſements qui ſont une ſuite de la ſaignée, ou de quelque purgatif trop fort, appartiennent à cette claſſe.

Ceux qui ſurviennent après la ſaignée ſont ordinairement très-paſſagers & finiſſent dès qu'on a étendu le malade ſur un lit ; & les perſonnes qui y ſont ſujettes, les préviennent en ſe faiſant ſaigner couchées ; s'il eſt un peu fort, du vinaigre

senti & avalé avec un peu d'eau, y remédie très-bien.

On trouvera §. 552, les moyens de remédier aux accidents qui sont une suite des émétiques ou des purgatifs trop forts.

Des évanouissements occasionnés par les embarras d'estomac.

§. 498. L'on a déjà vu §. 308, que les indigestions occasionnoient des évanouissements, & si forts même, qu'ils exigeoient des secours très-actifs tels qu'un émétique. Quelquefois l'indigestion est moins l'effet de la quantité des aliments, que de leur qualité, ou de leur corruption ; ainsi il y a quelques personnes que des œufs, du poisson, des écrevisses, des aliments gras, jettent dans un malaise & une angoisse très-souvent accompagnés d'évanouissements. On juge que l'évanouissement dépend de cette cause, quand elle a précédé, & qu'il ne peut dépendre ni de celles dont j'ai parlé, ni de celles dont je parlerai.

L'on doit dans ce cas ranimer le malade, comme dans les especes précédentes, en lui faisant sentir quelque odeur forte, quelle qu'elle soit, mais l'essentiel c'est de lui faire avaler beaucoup de quelque boisson tiede qui noie ces ma-

tieres, en émousse l'âcreté, & en procure l'évacuation par le vomissement, ou les entraîne dans les boyaux.

Une légere infusion de camomilles, de thé, de sauge, de sureau, de chardon bénit, opere à peu près avec la même efficace; le chardon bénit & les camomilles operent cependant plus sûrement le vomissement. L'eau tiede seule est très-bonne.

L'évanouissement finit, ou au moins diminue beaucoup, dès que l'on a commencé à vomir. Il arrive même souvent que la nature excite pendant l'évanouissement des nausées qui raniment le malade un moment, mais qui étant insuffisantes pour le faire vomir, le laissent bientôt retomber dans son anéantissement, qui dure souvent assez long-temps & qui laisse des maux de cœur, des vertiges, un malaise qu'on n'éprouve point dans les premieres especes.

Lorsque l'accès a fini il faut se mettre pendant quelques jours à une diete très-légere, & prendre en même temps, le matin à jeun, une prise de la poudre N°. 38, qui débarrasse l'estomac de ce qui peut y être resté de nuisible, & en rétablit les forces.

§. 499. Il y a une autre espece d'évanouissement qui a aussi sa cause dans l'es-

tomac, mais qui est cependant très-différente de celle-ci, & qui demande des secours très-différents, c'est celle qui est produite par une grande sensibilité de cet organe, & une foiblesse générale.

Les personnes sujettes à ce mal sont des personnes valétudinaires, foibles, que peu de chose éprouve, & dont l'estomac est en même temps foible & très-sensible. La quantité d'aliments qui leur est nécessaire, quelque petite qu'elle soit, les éprouve; elles ont presque toujours un peu de malaise après le repas, & s'il arrive qu'elles mangent un peu plus, ou qu'elles mangent quelqu'aliment un peu moins facile à digérer, qu'elles aient quelqu'émotion après le repas, que la saison soit défavorable, souvent même sans que l'on puisse en assigner aucune cause sensible, le malaise se change en évanouissement.

Ces malades n'ont presque besoin, dans ce moment, que d'un grand repos, & il suffiroit de les étendre sur un lit; mais comme on se resout difficilement à être tranquilles spectateurs d'un évanouissement, on peut leur faire sentir quelqu'eau spiritueuse, en laver les temples & les poignets, & en même temps leur faire avaler un peu de vin. Les frictions sont aussi utiles.

Cette espece d'évanouissement est plus souvent suivie d'un peu de fiévre, que les autres especes.

Des évanouissements qui dépendent des maux de nerfs.

§. 500. Cette espece d'évanouissement est presqu'entiérement inconnue aux personnes auxquelles cet ouvrage est principalement destiné, mais comme il y a des personnes de la ville qui passent une partie de leur vie à la campagne, & des personnes à la campagne qui ont le malheur d'avoir les maux de la ville, j'ai cru devoir en dire un mot.

Je n'entends ici, par maux de nerfs, que ceux qui dépendent de ce vice dans les nerfs, qui fait qu'ils excitent dans le corps ou des mouvements irréguliers, c'est-à-dire, des mouvements sans cause extérieure au moins sensible, & sans un acte de la volonté; ou des mouvements beaucoup plus considérables qu'ils ne devroient l'être, s'ils étoient proportionnés à la force de l'impression extérieure. C'est précisement cet état qu'on appelle *vapeurs*, chez le peuple *la mere*; & comme il n'y a aucun organe qui n'ait ses nerfs, aucune ou presque aucune fonction sur laquelle les nerfs n'influent,

l'on comprend aisément que les *vapeurs* étant cet état qui résulte de ce que les nerfs ont de faux mouvements, sans cause évidentes, & toutes les fonctions du corps dépendant en partie des nerfs, il n'y a aucun symptôme de maladies que les *vapeurs* ne puissent produire, & que ces symptômes, par là même, doivent varier infiniment suivant les branches des nerfs qui se dérangent ; l'on comprend aussi, pourquoi les vapeurs d'une personne ne ressemblent souvent point à celles d'une autre, pourquoi les vapeurs d'un jour ne ressemblent point chez la même personne à celles du lendemain ; l'on comprend encore que les vapeurs sont un mal très-réel, & que cette bizarrerie, dans les symptômes, qui étant incompréhensible pour tous ceux qui ne sont pas versés dans la connoissance de l'œconomie animale, a fait qu'ils les ont régardées comme l'effet d'une imagination dépravée, plutôt que comme une maladie réelle ; l'on comprend, dis-je, que cette bizarrerie est un effet nécessaire de la cause des vapeurs, & que l'on n'est pas plus maître de ne pas avoir des vapeurs, que de ne pas avoir un accès de fiévre, ou de mal de dents.

§. 501. Quelques exemples donneront

une idée plus nette du méchanisme des *vapeurs*. Un émétique fait vomir principalement par l'irritation qu'il occasionne aux nerfs de l'estomac, irritation qui produit le spasme de cet organe : si par une suite de ce vice des nerfs, qui constitue les vapeurs, ceux de l'estomac viennent à agir avec la même violence qu'après un émétique, le malade sera travaillé par de violents efforts pour vomir, tout comme s'il avoit pris un émétique.

Si un faux mouvement dans les nerfs qui se distribuent dans le poulmon, vient à resserrer les petites vesicules, qui doivent admettre l'air frais à chaque inspiration, le malade se sentira suffoqué, tout comme si ce resserrement étoit occasionné par quelque vapeur nuisible.

Si les nerfs, qui se distribuent à la peau, viennent, par une suite de ces mouvemens irréguliers, à se resserrer, comme ils pourroient le faire par le froid, ou par quelque application, la transpiration s'arrêta, les humeurs qui devoient s'évacuer par cette voie, se rejetteront ou sur les reins, & l'on rendra beaucoup d'urine claire, accident très fréquent chez les personnes à vapeurs ; ou sur les boyaux, & l'on aura une diarrhée aqueuse, souvent très-rebelle.

§ 502. Parmi les différents symptômes de cette maladie, les évanouissements ne sont pas un des plus rares.

On est sûr qu'ils dépendent de cette cause quand ils attaquent une personne sujette à cette maladie, & qu'on ne peut trouver aucune des autres causes qui les produisent.

Ces évanouissements ne sont presque jamais dangereux, & n'ont presque besoin d'aucun secours; il faut mettre le malade sur un lit, lui donner beaucoup d'air, & lui faire sentir quelque odeur plutôt puante qu'agréable; c'est dans ces évanouissements que la fumée du cuir, de plume, de papier, réussit souvent très-bien.

§. 503. Ils sont souvent occasionnés parce que le malade a été un peu trop long-temps à jeun, parce qu'il a un peu trop mangé, qu'il est dans une chambre trop chaude, qu'il a vû trop de monde, qu'il a senti quelque odeur trop forte, qu'il est trop serré, que quelques discours l'ont affecté un peu trop vivement, en un mot par beaucoup de causes, presque insensibles pour des gens bien portants, mais qui opérent un effet très violent sur ces personnes, parce que, comme je l'ai dit, le vice de leurs nerfs consiste à être affecté beaucoup trop vivement, la

force de la ſenſation n'eſt point proportionnée à celle de ſa cauſe extérieure.

Quand on peut démêler quelle eſt celle de ces cauſes qui a occaſionné l'évanouiſſement, l'on ſent qu'il convient d'y remédier en l'éloignant ſi elle ſubſiſte encore.

Comme des cauſes auſſi légeres peuvent produire ces évanouiſſements, il n'eſt pas ſurprennant qu'ils reviennent ſouvent. Le meilleur préſervatif eſt de détruire le vice des nerfs qui les produit, mais le long détail de ce traitement ſort abſolument de mon plan. Je me contente d'avertir les perſonnes qui y ſont ſujettes, que tous les remedes évacuants, ſaignées, purgatifs, eaux minérales purgatives, tous les remedes rafraîchiſſants & relâchants, les ſels, les eaux chaudes, les chambres chaudes, le long ſommeil, la vie ſédentaire, leur ſont en général très-nuiſibles; qu'il ne leur faut que des remedes qui fortifient ſans échauffer, que la vie active, les chambres & les lits froids, le grand air ſur-tout le matin, l'exercice, ſur-tout à cheval, la diſtraction & la ſobriété ſont les vrais remedes de ce mal Les excès, la vie molle, les eaux chaudes & les chagrins le perpétuent & rendent abſolument inutiles tous les remedes.

Des

Des évanouissements produits par les passions.

§. 504. L'on a quelques exemples de gens qu'une joie excessive a tués sur le champ ; mais ces cas sont rares, & l'on ne demande pas souvent du secours pour les défaillances que le plaisir procure. Il n'en est pas de même de la colére, du chagrin, & de la peur. Je parlerai de la peur dans un article séparé ; je dois dire ici un mot de la colére & du chagrin.

§. 503. Une colére excessive, un chagrin violent tuent quelquefois dans un clin d'œil ; plus souvent ils jettent seulement dans la défaillance : le chagrin sur-tout produit cet effet, & il est très-commun de voir des personnes dans cet état, tomber de défaillances en défaillances pendant plusieurs heures. L'on sent fort bien que dans ce cas il y a très-peu de secours à donner ; il est utile de leur faire sentir du vinaigre, & de leur faire prendre, fréquemment, quelques tasses d'une boisson chaude légerement cordiale, comme de la melisse, ou de la limonade faite avec l'écorce d'orange ou de citron.

Un calmant cordial qui m'a paru réus-

sir le mieux, c'est une grande cuillerée à caffé d'un mélange de trois parties de *liqueur minérale anodyne d'*HOFMAN, & d'une partie *de teinture spiritueuse de succin*, qu'on fait avaler dans une cuillerée d'eau, & l'on boit par dessus quelques tasses des boissons que je viens d'indiquer.

Il ne faut pas croire qu'on puisse remédier aux défaillances de cette espece par les nourritures; l'état physique, dans lequel un violent chagrin met le corps, est, de toutes les dispositions, celle dans laquelle les aliments peuvent le plus nuire, & tant que la violence du saisissement dure, il ne faut donner que quelques cuillerées de bouillon, ou quelques bouchées de rôtie.

§. 506. Quand la colére a été portée à un point si violent, que la machine épuisée par cet effort tombe tout-à-coup dans un relâchement excessif, il survient quelquefois une défaillance & même une *syncope*.

Il suffit de laisser le malade tranquille, & de lui faire sentir du vinaigre; quand il est revenu on lui fait boire beaucoup de limonade chaude faite avec le jus de citron, le sucre & l'eau, & on lui donne des lavements N°. 5.

Il reste quelquefois dans ce cas des maux de cœur, des envies de vomir, une amertume à la bouche ; des vertiges qui paroîtroient indiquer un émétique ; mais il faut bien se garder de l'employer, il pourroit avoir les suites les plus funestes ; la limonade & les lavements dissipent ordinairement cet état : si le dégoût & les maux de cœur continuoient, on pourroit, tout au plus, ordonner le remede N°. 23, ou quelques prises du N°. 24.

Des évanouissements qui arrivent dans les Maladies.

§. 507. Les évanouissements qui surviennent dans d'autres maladies, ne sont jamais d'un augure favorable, parce qu'ils dénotent de la foiblesse, & que la foiblesse est un obstacle à la guérison.

Dans les commencements des maladies putrides, ils dénotent aussi souvent un ambarras d'estomac, ou un amas de matieres corrompues, & ils cessent quand il est survenu quelque évacuation par les vomissements ou par les selles.

Dans le commencement des fiévres malignes ils annoncent toute la force de la malignité, & la ruine des forces.

Dans l'un & l'autre cas, le vinaigre

extérieurement & intérieurement est le meilleur remede pendant l'accès, & ensuite beaucoup de jus de citron & d'eau.

§. 508. Les évanouissements qui surviennent dans les maladies accompagnées de beaucoup d'évacuations, se guérissent comme ceux qui dépendent de la foiblesse, & il faut chercher à modérer les évacuations.

§ 590. Les personnes qui ont un abcès dans le corps, sont sujettes à s'évanouir fréquemment; on les ranime avec le vinaigre: mais souvent un de ces évanouissements devient mortel.

§. 510. Il arrive, à plusieurs personnes, d'avoir un évanouissement plus ou moins fort, à la fin d'un violent accès de fiévre ou de chaque redoublement dans les fiévres continues, ce qui prouve toujours que la fiévre a été très-forte, l'évanouissement étant l'effet du relâchement qui succede à une forte tension. Une ou deux cuillerées d'un vin blanc léger, mêlées à autant d'eau, sont le seul secours nécessaire.

§. 511. Les personnes qui sont sujettes à de fréquents évanouissements, ne doivent rien négliger pour en connoître la cause, & pour la détruire quand ils la connoissent, parce que l'effet des évanouissements est toujours nuisible, ex-

cepté dans quelques fiévres dans lesquelles il paroît décider les crises.

Tout évanouissement laisse dans le malaise & dans la foiblesse, les sécrétions se suspendent, les humeurs croupissent, il se forme des engorgements, & si le mouvement du sang s'arrête tout-à-fait, on se ralentit considérablement, il se forme dans le cœur & dans les gros vaisseaux, des polypes souvent incurables, dont les suites sont terribles, & qui, quelquefois, occasionnent des anévrismes intérieurs, qui tuent toujours après de longues angoisses.

Les évanouissements, qui attaquent les vieillards, sans cause manifeste, sont d'un fâcheux augure.

Des Hémorrhagies.

§. 512. Les hémorrhagies de nez, qui surviennent dans les fiévres inflammatoires, sont ordinairement une crise favorable, qu'il faut bien se garder d'arrêter, à moins qu'elle ne devînt excessive, & ne fît craindre pour la vie du malade.

Dans les sujets bien portants, comme elles ne surviennent presque jamais que quand il y a une surabondance de sang, il ne convient pas non plus de

les arrêter trop tôt, il feroit à craindre qu'il ne se formât des engorgements sanguins dans quelque partie intérieure.

Quelquefois il survient un évanouissement après qu'il s'est écoulé une médiocre quantité de sang ; cet évanouissement arrête l'hémorrhagie, & se dissipe sans autres secours que l'odeur du vinaigre. Mais d'autres fois il survient défaillances sur défaillances, sans que le sang s'arrête; il y a même de légers mouvements convulsifs, du délire : alors il faut nécessairement arrêter l'écoulement, & même, sans attendre ces symptômes violents, voici les signes qui font juger si l'on doit l'arrêter ou non.» Tandis que » le pouls est encore assez plein, que la » chaleur du corps est égale par tout » jusques aux extrêmités, & que le vi» sage & les levres sont colorés de rouge, » on n'a rien à redouter de l'hémorrha» gie, fût elle même violente.

» Mais lorsque le pouls commence à » être tremblant, lorsque le visage & » les levres sont pâles, que le malade » se plaint de mal de cœur, il faut ar» rêter l'écoulement du sang ».

Et comme les remedes n'agissent pas sur-le-champ; il vaut mieux en commencer l'usage un peu trop tôt, que d'attendre un peu trop tard.

§. 513. 1°. On applique des bandes aux bras, dans l'endroit où on les applique pour faire la ſaignée, & au bas des cuiſſes dans l'endroit où l'on met les jarretieres, & on les ſerre fortement afin d'arrêter le ſang dans les extrêmités.

2°. Pour augmenter cet effet, on fait tremper les jambes dans l'eau tiede juſqu'au genou; en relâchant les vaiſſeaux des jambes, elle fait qu'ils ſe dilatent, & reçoivent par-là même plus de ſang. Si l'eau étoit froide elle renverroit le ſang à la tête; ſi elle étoit chaude, elle en augmenteroit le mouvement, donneroit plus de vîteſſe au pouls, & animeroit l'hémorrhagie.

Quand l'hémorrhagie eſt arrêtée, on peut un peu rélâcher les ligatures, ou en défaire une tout-à-fait, & laiſſer les autres encore une heure ou deux ſans y toucher; mais il faut bien ſe garder de les deſſerrer tout-à fait, toutes à la fois.

3°. On fait prendre, toutes les demi-heures, ſept ou huit grains de nitre & une cuillerée de vinaigre dans un demi-verre d'eau.

4°. On fait fondre une dragme de vitriol blanc, dans deux cuillerées à ſoupe d'eau de fontaine, & l'on trempe dans cette liqueur une tente de charpie, ou

de brins de fin linge, qu'on introduit dans le nez, d'abord horizontalement, qu'on réleve ensuite & qu'on porte aussi haut qu'il est possible à l'aide d'un bois flexible. Si ce remede ne réussit pas, la *liqueur minérale anodyne d'*HOFFMAN employée de la même façon réussit à coup sûr; & dans les campagnes où l'on n'a, souvent, ni l'un ni l'autre de ces remedes, de l'eau de vie, & même de l'esprit de vin, mêlés avec un tiers de vinaigre, réussissent très bien, & j'en ai vû de grands effets.

L'on peut aussi se servir du remede N°. 67, dont j'ai déja parlé à l'article des plaies, qu'on met en poudre; & qu'on porte, aussi haut qu'il est possible, dans les narines, au bout d'une tente de charpie, qui s'en charge très-aisément; ou dans un canon de plume, qu'on remplit de cette poudre, on le porte fort haut, & on souffle ensuite fortement par le bout extérieur; mais la premiere méthode est à préférer.

5°. Quand le sang est arrêté, on laisse le malade dans un grand repós, & on se garde bien de retirer la tente qui est restée dans le nez, ou de détacher les caillots de sang figé qui le remplissent; ce detachement se fait peu-à-peu, & la

tente ne ressort souvent qu'au bout de plusieurs jours.

§. 514. Je ne parle point de la saignée, parce que je la crois inutile, & que si quelquefois elle arrête le sang, d'autrefois elle l'anime; ni des anodyns, dont l'effet est constamment de déterminer plus le sang à la tête.

Les applications d'eau froide à la nuque ne doivent jamais être employées, elles ont quelquefois produit les accidents les plus fâcheux; mais quand l'hémorrhagie dure trop long-temps, on peut mettre cette application ou celle de vinaigre sur le front.

Dans toutes les hémorrhagies, le repos, les ligatures, & l'usage des boissons N°. 2, ou 4, sont très utiles.

§. 515. Les personnes sujettes aux fréquentes hémorrhagies doivent se conduire de la façon prescrite dans le chapitre suivant §. 544, peu souper, éviter toutes les choses âcres & spiritueuses, éviter les endroits trop chauds, & ne se couvrir la tête que très légerement.

Quand on a été sujet pendant long-temps à des hémorrhagies, si elles finissent, il faut diminuer ses aliments, se faire de temps en temps une saignée, & prendre quelques laxatifs; sur-tout le N°. 24, & souvent, le soir, du nitre.

Des accès de convulsions.

§. 516. Les convulsions sont en général plus effrayantes que dangereuses, elles dépendent d'un grand nombre de causes différentes, & leur guérison dépend de la destruction de ces causes.

Dans l'accès il y a très-peu de remedes à tenter.

Rien n'abrege, ni ne diminue même, un accès d'épilepsie ; ainsi il ne faut rien faire, d'autant plus que souvent les remedes aigrissent le mal : mais l'on doit seulement veiller à la sûreté du malade, en empêchant qu'il ne se donne des coups violents ; il est aussi utile de mettre entre les dents, si on le peut, un petit rouleau de linge, qui empêche que la langue ne s'engage, & ne soit dangereusement serrée dans une forte convulsion.

Le seul cas qui demande quelque secours, c'est quand l'accès paroît si violent, le col si gonflé, le visage si rouge qu'on a lieu de craindre une apoplexie, qu'il faut prévenir par une saignée au bras, de huit ou dix onces.

Comme cette cruelle maladie est fréquente dans les campagnes, c'est rendre un service essentiel aux infortunés qui en sont les victimes, que de les avertir

combien il eſt dangereux pour eux, de ſe livrer à faire aveuglément tous les remedes qu'on leur conſeille. S'il y a une maladie dont le traitement ſoit délicat, c'eſt celle-ci; il y en a quelques eſpeces qui ſont incurables, celles mêmes qui ſont guériſſables demandent tous les ſoins des Médecins les plus éclairés, & ceux qui prétendent guérir tous les épileptiques avec un même remede, ſont des ignorants ou des impoſteurs, ſouvent tous les deux à la fois.

§. 517. Les accès de convulſions ſimples, non épileptiques, ſont ſouvent fort longs & continuent preſque ſans interruptions, pendant des jours & même des ſemaines.

L'on doit chercher à en découvrir la véritable cauſe; mais l'on ne doit preſque rien faire pendant les accès: les nerfs ſe trouvent alors dans un ſi grand degré de tenſion & de ſenſibilité, que les remedes qui paſſent pour les mieux indiqués, redoublent ſouvent l'orage au lieu de l'appaiſer.

Des boiſſons aqueuſes légerement aromatiques ſont ce qu'il y a de plus innocent, comme de la mélisse, du tilleul, du ſureau; quelquefois une tiſanne de régliſſe réuſſit mieux que rien autre.

Des accès de suffocation.

§. 518. Les suffocations, quelque nom qu'on leur donne, quand elles attaquent, tout-à-coup, une personne dont la respiration étoit aisée auparavant, dépendent presque toujours ou d'un spasme dans les nerfs des vésicules du poulmon, ou d'un engorgement de sang dans le poulmon, ou d'un engorgement de cette même partie, produit par des humeurs visqueuses.

La suffocation qui dépend d'un spasme n'est pas dangereuse, elle se dissipe d'elle même, ou l'on peut la traiter comme les évanouissements qui dépendent de la même cause, voyez §. 502.

§. 519. On connoît que la suffocation dépend d'un engorgement sanguin, quand elle attaque des personnes fortes, vigoureuses, sanguines, qui mangent beaucoup, qui mangent des aliments succulents; qui boivent des vins forts, des liqueurs; qui s'échauffent souvent; quand elle attaque après quelque cause d'échauffement; quand le pouls est plein, fort, le visage rouge.

On la guérit 1°. par la saignée du bras très-abondante, & réitérée s'il est besoin.

2°. Par des lavements.

3°. Par beaucoup de tisanne N°. 1. à chaque pot de laquelle on joint une dragme de nitre.

4°. Par la vapeur du vinaigre respirée continuellement; voyez §. 55.

§. 520. L'on a lieu de croire que la suffocation dépend d'un dépôt d'humeurs visqueuses sur le poulmon, quand elle attaque des personnes dont le tempérament & le genre de vie sont opposés au tempérament & au genre de vie dont je viens de parler, tels que des gens valétudinaires, foibles, phlegmatiques, pituiteux, paresseux, dégoûtés, qui se nourrissent mal, ou de choses grasses, visqueuses & insipides, qui boivent beaucoup d'eaux chaudes; quand le mal attaque par un temps pluvieux, un vent de midi; quand le pouls est mol & petit, le visage pâle & cavé.

Ce qu'on peut faire de plus efficace, c'est 1°. de donner toutes les demi-heures une demi tasse de la potion N°. 8, si on peut l'avoir d'abord; 2°. de faire boire abondamment de la boisson N°. 12; 3°. d'appliquer aux gras de jambes deux forts vessicatoires.

Si le malade étoit robuste avant l'accident, si le pouls conserve encore de la force & paroît un peu plein, une sai-

gnée, de sept ou huit onces, est souvent indispensablement nécessaire.

Un lavement produit aussi quelquefois de très-grands effets.

Les malades sont ordinairement soulagés dès qu'ils peuvent beaucoup cracher, quelquefois même un peu vomir.

Le remede N°. 25, dont on donne une prise de deux en deux heures, avec une tasse de la tisanne N°. 12, réussit souvent très-bien.

Si l'on n'avoit ni ce remede, ni celui du N°. 8, ce qui peut souvent arriver dans les campagnes, il faut piler un oignon médiocre dans un mortier de fer, ou de marbre, verser dessus un verre de vinaigre bouillant, passer fortement par un linge, y mêler autant de miel, & avaler toutes les demi-heures une cuillerée de ce mélange dont j'ai observé l'efficace, d'une façon sensible.

Des suites de la peur.

§. 521. Je placerai ici quelques conseils pour prévenir les mauvais effets des peurs, qui ont des suites très-fâcheuses à tout âge, mais sur-tout chez les enfants.

Les effets généraux de la peur, sont, de resserrer tous les petits vaisseaux, &

de repousser le sang vers l'intérieur; de-là la suppression de la transpiration, le saisissement général, le tremblement, les palpitations & l'angoisse quand le cœur & le poulmon sont surchargés de sang, quelquefois même les évanouissements, des maladies incurables du cœur, la mort; souvent les assoupissements, les rêveries, une espece de délire furieux, comme je l'ai vu fréquemment chez des enfants quand les vaisseaux du cerveau s'engorgent, les convulsions & l'épilepsie même, qui est souvent la suite horrible d'un mauvais badinage. La moitié des épilepsies non natives en dépendent, & l'on ne sauroit trop inculquer aux enfants de ne jamais se faire réciproquement peur; les maîtres d'école devroient les avertir sérieusement sur cet article.

Quand l'humeur de la transpiration arrêtée se jette sur les boyaux, il en résulte des diarrhées très longues & très-opiniâtres.

§. 522. L'on doit chercher à rétablir la circulation dérangée, & rappeller la transpiration, & à calmer l'agitation des nerfs.

La méthode ordinaire est de donner d'abord de l'eau fraîche; mais quand la frayeur est considérable, cette méthode

est pernicieuse, & j'en ai vu de très-fâcheux effets.

Il faut mettre les malades dans un endroit tranquille, ne laisser avec eux que très-peu de personnes qui leur soient très-familieres, leur donner quelques tasses de boisson chaude, sur-tout de tilleul & de mélisse, leur mettre les jambes dans un bain tiede, dans lequel on les laisse une heure s'il est possible, en les leur frottant de temps en temps, & en leur donnant tous les demi-quarts d'heure une petite tasse de ces boissons. Quand le calme est un peu revenu, que la peau est généralement réchauffée, on doit chercher à les faire dormir & abondamment transpirer; pour cela on peut leur donner quelques cuillerées de vin en le mettant au lit, avec une tasse de ces mêmes boissons, ou, ce qui est plus sûr, quelques gouttes de laudanum liquide de SYDENHAM, (voyez la table des remedes No. 44) ou, s'il manque, une prise de thériaque.

§. 523. Quelquefois les enfants ne paroissent pas d'abord extrêmement effrayés, mais la peur se renouvelle pendant le sommeil & n'en a que plus de force; il faut alors mettre en pratique les conseils que je viens de donner, quelques soirs de suite, avant que de les coucher.

Souvent la peur se renouvelle à la nuit tombante, & les met tous les jours dans un état violent; l'on doit employer les mêmes moyens, & tâcher de les faire dormir à l'heure du retour.

J'ai dissipé, par ces mêmes secours, les tristes effets de la peur chez les femmes en couche, pour qui elle est ordinairement funeste, & souvent promptement mortelle.

Si la suffocation est violente, l'on est quelquefois obligé de faire une saignée du bras.

Il faut obliger les malades à un exercice doux, mais presque continuel.

Tous les remedes violents rendent incurables les maladies qui sont une suite de la peur; une assez fréquente, c'est une obstruction au foie, qui produit une jaunisse.

Des accidents produits par la vapeur du charbon & par celle du vin.

§. 524. Il n'y a point d'années qu'il ne périsse un grand nombre de personnes par la vapeur du charbon ou de la braise, & par celle du vin.

Ces accidents produits par le charbon, ont lieu, quand on brûle de la braise &

ſur-tout du charbon, dans une chambre fermée, ce qui eſt exactement s'empoiſonner ſoi-même. L'huile ſulphureuſe, developée en brûlant, ſe répand dans la chambre, & ceux qui y ſont ſentent un embarras de tête, des vertiges, des maux de cœur, une foibleſſe & un engourdiſſement ſingulier, un délire, des convulſions, un tremblement, & s'ils n'ont pas la préſence d'eſprit, ou la force de ſe retirer, ils périſſent aſſez promptement.

J'ai vû une femme qui eut pendant deux jours, des tournoiements de tête & des vomiſſements preſque continuels pour avoir été moins de ſix minutes dans une chambre où il y avoit cependant une fenêtre & une porte ouvertes, avec un rechaud dans lequel il n'y avoit que quelques charbons; elle auroit péri ſi tout eût été fermé.

Cette vapeur eſt narcotique, » & elle » tue en produiſant une affection ſopo» reuſe, ou apoplectique, mêlée cepen» dant de quelque choſe de convulſif, » comme le prouve aſſez la clôture de la » bouche & le ſerrement des machoi» res ».

L'état du cerveau dans les cadavres démontre que c'eſt d'apoplexie que l'on meurt; il eſt cependant vraiſemblable,

que quelquefois la suffocation a aussi part à la mort, puisque l'on a trouvé le poulmon engorgé de sang & livide.

L'on a aussi observé dans quelques sujets, » que les malades attaqués de la vapeur du charbon : ont ordinairement » tout le corps d'un tiers plus gros que » dans l'état naturel ; le visage, le col » & les bras sont gonflés, comme s'ils » avoient été soufflés, & la machine semble dans l'état de violence qu'auroit » éprouvé quelqu'un qu'on auroit étranglé, & qui auroit long-temps combattu avant que de succomber.

§. 525. Les personnes qui sentent le danger & qui se retirent à temps sont soulagées ordinairement dès qu'elles sont au grand air ; ou, s'il leur reste du malaise, un peu d'eau & de vinaigre, ou de la limonade, bus chauds, les soulagent assez promptement. Quand on a perdu le sentiment & la connoissance, & que le pouls est presque insensible, s'il y a quelques moyens de ranimer le malade, ils consistent 1°. à l'exposer dans un air très-pur & frais.

2°. A lui faire respirer quelque odeur très-pénétrante qui le ranime un peu, comme l'esprit volatil de sel ammoniac, le sel d'Angleterre, &c. ensuite à l'entourer de vapeur de vinaigre.

3°. A lui faire une ſaignée au bras ; ou, ce qui ſeroit peut-être à preférer, à la jugulaire.

4°. A lui mettre les jambes dans l'eau tiede & à les bien frotter.

5°. A lui faire boire beaucoup de limonade ou d'eau & de vinaigre, avec du nitre.

6°. A lui donner des lavements âcres.

Comme il eſt démontré qu'il y a du ſpaſme, on s'eſt bien trouvé de quelques remedes antiſpaſmodiques, comme la *liqueur minérale anodyne d'*HOFFMAN ; l'on a même donné de l'opium avec ſuccès : mais il ne peut être permis qu'à un Médecin de l'employer dans ce cas.

L'émétique eſt nuiſible, & les envies de vomir ne dépendent que de l'embarras du cerveau.

L'on ſe trompe en croyant qu'il ſuffit d'avoir laiſſé brûler un moment le charbon en plein air ou ſous une cheminée, pour que le danger de la vapeur ſoit paſſé.

Il y a une imprudence criminelle à coucher dans une chambre où il y a du charbon allumé, & le nombre de ceux qui ne ſe ſont jamais réveillés eſt ſi grand & ſi généralement connu, qu'il eſt étonnant comment on ſe livre encore à cette malheureuſe habitude.

§. 526. Les boulangers, qui font de la

braiſe, en ont ſouvent de grandes quantités dans leurs caves, & ſouvent la vapeur dont cette cave eſt pleine, les ſaiſit au moment où ils y entrent; ils tombent ſans ſentiment & périſſent ſi on ne les retire pas aſſez tôt pour leur donner les ſecours que je viens d'indiquer.

» Un moyen sûr pour éviter ces ſortes » d'accidents, c'eſt, en deſcendant dans » la cave, d'y jetter du papier ou de la » paille enflammée; s'ils brûlent tout-à- » fait, on n'a rien à craindre de la va- » peur; quand ils s'éteignent il ne faut » point entrer dans la cave; mais on » met à la porte, après avoir ouvert le » ſoupirail, une botte de paille qu'on » allume, & qui ſert comme de ven- » touſe pour attirer avec force l'air ex- » térieur; on eſſaye de nouveau ſi le » papier brûle, & s'il ne brûle pas on » renouvelle la paille allumée ».

§. 527. Le charbon du bois brûlé à feu ouvert, n'eſt pas à beaucoup près auſſi dangereux que le charbon proprement dit, dont le danger vient de ce qu'en l'étouffant, par les moyens en uſage pour cela, on a concentré toute la partie ſulphurée qui en fait le danger; mais il n'eſt cependant pas dénué de tout principe nuiſible, ſans quoi il ne ſeroit plus charbon.

La méthode vulgaire de jetter du sel sur les charbons allumés, avant que de les porter dans une chambre, ou d'y mettre un morceau de fer qui se charge d'une partie de ce soufre narcotique & mortel, a un certain degré d'utilité, mais ne suffit pas pour éloigner tout le danger.

§. 528. Quand les grands accidents sont passés, qu'il ne reste que de la foiblesse, de l'étourdissement, du dégoût, il n'y a rien de mieux que de la limonade mêlée à un quart de vin, dont on prend fréquemment une demi-tasse avec un peu de croûte de pain.

§. 529. La vapeur qui s'exhale du vin, & en général de toutes les liqueurs qui fermentent, comme la biere, le cidre, &c. a quelque chose de vénéneux qui tue, tout comme la vapeur du charbon, & il y a toujours quelque danger à entrer dans une cave, où il y a beaucoup de vin en fermentation, si elle a été fermée pendant plusieurs heures; l'on a une multitude d'exemples de gens morts en entrant, & d'autres qui ont eu beaucoup de peine à s'en tirer.

Quand il arrive de ces accidents, il ne faut pas exposer successivement des hommes à aller périr en voulant retirer les premiers qui sont tombés, mais l'on

doit commencer par purifier l'air en employant les moyens indiqués plus haut, ou en tirant dans la cave quelques coups de fusil ; ensuite on peut se hazarder à entrer avec précaution.

Quand ces infortunés sont dehors, il faut les traiter comme ceux qui ont été affectés par la vapeur du charbon.

J'ai vû un homme il y a huit ans, que la vapeur de l'esprit volatil de sel ammoniac ne commença à affecter qu'au bout d'une heure, & qu'une forte saignée dégagea entiérement, & qui était si insensible qu'il ne s'apperçut, qu'au bout de plusieurs heures, d'une très-grande plaie que lui avoit fait, depuis le milieu du bras jusques sous l'aisselle, un crochet, destiné à secourir dans les incendies, dont on s'étoit servi pour le rétirer.

§. 530. Quand on ouvre des souterrains fermés de très-long-temps, quand on cure des puits profonds, qui ne l'avoient pas été depuis plusieurs années, les vapeurs qui s'en exhalent produisent sur les corps les mêmes effets que celles dont j'ai parlé, & exigent les mêmes secours. On les purifie en y faisant brûler du soufre & du nitre ; ou ce qui revient au même, de la poudre à canon.

§. 531. Les fumées des lampes & des

chandelles, sur-tout quand on les éteint, opérent comme les autres vapeurs; moins fortement à la vérité & moins promptement ; l'on a cependant des exemples de gens tués par la fumée des lampes d'huile de noix, qui s'éteignoient dans une chambre fermée. Ces dernieres fumées nuisent encore à raison de la graisse qui, porté au poulmon avec l'air, les empêche de respirer ; aussi les personnes qui ont ce qu'on appelle la poitrine délicate, sont d'abord oppressées dans les endroits où il y a plusieurs chandelles.

Les secours doivent être les mêmes indiqués §. 525, la vapeur du vinaigre est très-utile.

Des poisons.

§. 532. Il y a un très-grand nombre de poisons, dont la façon d'agir n'est pas la même, & dont il faut détruire les effets par des remedes différents ; mais l'arsenic, & quelques plantes sont ceux qui occasionnent le plus souvent des accidents dans les campagnes.

§. 533. C'est par son excessive âcreté, qui ronge & enflamme, que l'arsenic tue avec une inflammation prodigieuse, un feu brûlant, des douleurs atroces dans la bouche, la gorge, l'estomac, les boyaux,

des

des vomissements affreux & souvent sanglants, des selles sanglantes, des convulsions, des défaillances, &c.

Le meilleur de tous les remedes c'est d'avaler des torrents de lait, ou, si l'on n'en a pas, d'eau tiede; ce n'est que la quantité prodigieuse de liquide qui peut sauver. Si l'on soupçonne d'abord la cause du mal, après avoir avalé promptement beaucoup d'eau tiede, on peut exciter le vomissement avec de l'huile ou du beurre fondu, & le chatouillement de la gorge avec une plume: quand le poison a déja enflammé l'estomac & les intestins, il ne faut pas espérer qu'il ressorte par les vomissements. Tout ce qui est émollient, les décoctions de farine d'orge, de grus, d'althéa, le beurre, l'huile conviennent aussi.

Dès que les douleurs se répandent dans le ventre, & que les boyaux paroissent attaqués, il faut multiplier les lavements de lait.

Si au commencement du mal, le malade a le pouls fort, une saignée abondante est très-utile, parce qu'elle ralentit les progrés de l'inflammation.

Lors même que l'on a échappé à la premiere fureur du mal, on reste ordinairement dans un état de langueur pendant long-temps, quelquefois même le

reste de sa vie, le plus sûr moyen de prévenir ce malheur, c'est de vivre pendant quelques mois, uniquement de lait & de quelques œufs frais sortant du ventre de la poule, délayés dans le lait sans les cuire.

§. 534. Les plantes qui occasionnent le plus fréquemment des accidents, sont quelques especes de ciguë, soit l'herbe soit la racine, les fruits de la belle-dame, (*bella dona*) que les enfants mangent comme des cerises, les champignons, la graine de *datura*, ou pomme épineuse, &c.

Tous les poisons de cette classe tuent par un principe plutôt narcotique qu'âcre; les vertiges, les défaillances, les envies de vomir, les vomissements même sont les premiers accidents qu'ils produisent.

L'on doit faire avaler sur-le-champ beaucoup d'eau tiede, légerement salée ou sucrée, & faire vomir aussi promptement qu'il est possible, avec les remedes N°. 34, ou 35. ou si on ne les a pas, avec de la graine de raifort pilée, à la dose d'une cuillerée à caffé dans de l'eau tiede, & en enfonçant une plume ou les doigts dans la bouche.

Après l'effet du vomissement on continue à donner beaucoup d'eau miellée

ou sucrée, avec une assez grande quantité de vinaigre, qui est le vrai spécifique de ces poisons, & l'on évacue les intestins par quelques lavements.

Trente-sept soldats ayant mangé, pour des carottes, de la racine *d'œnanthe*, ou *ciguë filipendule*, ils furent tous très-malades; & l'émétique N°. 34, joint aux lavements & à la quantité de boissons, les sauva tous, excepté un seul qui périt avant qu'on eût pu le secourir.

§. 535. Si par imprudence, par méprise, par ignorance, ou par mauvais dessein, on avoit pris trop d'opium, ou de quelque préparation dans lesquelles il entre, comme thériaque, mithridat, diascordium, &c.; il faudroit, sur le champ, faire une saignée, traiter le malade tout comme s'il avoit une apoplexie sanguine, (voyez §. 147) parce que le trop d'opium en produit effectivement une; faire respirer beaucoup de vapeur de vinaigre, & faire boire beaucoup de vinaigre dans de l'eau.

Des douleurs aiguës.

§. 536. Je ne veux point parler ici des douleurs qui accompagnent quelque maladie connue, qui doivent être traitées comme cette maladie, ni de celles

auxquelles quelques personnes valétudinaires sont sujettes habituellement, l'expérience leur a appris ce qui les soulage le plus; mais quand une personne saine & bien portante se trouve tout-à-coup attaquée de quelque douleur excessive, dans quelque partie du corps que ce soit sans en connoître la nature ni la cause, l'on peut, en attendant qu'on ait consulté, 1°. faire une saignée, qui, en diminuant la tension, soulage presque toujours, au moins pour quelque temps, toutes les douleurs; on peut même la réitérer, si, sans affoiblir beaucoup le malade, elle a diminué la violence du mal.

2°. L'on doit boire très-abondamment de quelque boisson très-adoucissante, comme la tisanne N°. 2, les laits d'amandes N°. 4, de l'eau tiede avec un quart ou une cinquieme partie de lait.

3°. Il faut prendre plusieurs lavements émollients.

4°. On couvre toute la partie, & les parties voisines, avec des cataplasmes, ou des fomentations émollientes N°. 9.

5°. Il faut mettre dans un bain tiede.

6°. Si après tous ces secours la douleur étoit encore violente, & que le pouls ne fût ni plein ni dur, il faudroit donner une once de sirop de pavot blanc, ou seize gouttes de laudanum liquide; &

quand on n'a pas ces deux remedes, on jette une quartette d'eau bouillante sur trois ou quatre têtes de pavôt, séchées avec leurs graines sans la feuille, & on boit cette décoction comme du thé.

§. 537. Les personnes sujettes à de fréquentes douleurs, sur-tout à de violents maux de tête, doivent renoncer au vin; cette privation est souvent le seul moyen qui puisse les guérir; & l'on se trompe très-souvent en croyant qu'il est nécessaire aux personnes qui ont l'estomac mauvais.

CHAPITRE XXXII.

Des remedes de précaution.

§. 538. J'Ai indiqué, dans quelques endroits de cet ouvrage, les moyens de prévenir les mauvais effets de plusieurs causes de maladie, & d'empêcher le retour des maux habituels; j'ajoûterai ici quelques observations, sur l'usage des principaux remedes, qu'on emploie comme des préservatifs généraux, assez réguliérement dans de certains temps, & presque toujours uniquement par habitude,

ſans ſçavoir ſi l'on a tort ou raiſon.

Ce n'eſt cependant point une choſe indifférente que l'uſage des remedes; il eſt ridicule, dangereux, criminel même de les négliger quand ils ſont néceſſaires; mais il l'eſt auſſi d'en prendre ſans néceſſité. Un remede, pris à propos, quand il y a dans la machine quelque dérangement qui occaſionneroitdanspeu une malade, l'a ſouvent prévenue; mais ce même remede, donné à une perſonne bien portante, s'il ne la rend pas malade d'abord, lui laiſſe au moins plus de diſpoſition aux maladies; & l'on n'a que trop d'exemples de gens, qui, ayant malheureuſement du goût pour les remedes, ont ruiné leur ſanté, quelque robuſte qu'elle fût, par l'abus de ces dons que la Providence a faits aux hommes pour la rétablir; abus qui, lors même qu'il ne détruit pas la ſanté, fait que, dans la maladie, ce corps, à qui les remedes ſont devenus familiers, n'en reſſent preſque plus les effets, & eſt privé par-là du ſecours qu'il en auroit reçu, s'il ne s'en étoit ſervi que dans le beſoin.

De la ſaignée.

§. 539. La ſaignée n'eſt néceſſaire que dans quatre cas; 1°. quand il y a trop de

ſang. 2°. Quand il y a inflammation. 3°. Quand il eſt ſurvenu, ou qu'il va ſurvenir, dans le corps, quelque cauſe qui produiroit bientôt l'inflammation, ou quelqu'autre accident, ſi l'on ne rélâchoit pas les vaiſſeaux par la ſaignée. C'eſt pour cela qu'on ſaigne après les plaies, les contuſions; qu'on ſaigne une femme groſſe, ſi elle a une toux violente; qu'on ſaigne, par précaution, dans pluſieurs autres cas. 4°. Quelquefois, pour appaiſer une douleur exceſſive, qui ne dépend point cependant de trop de ſang, ou d'un ſang enflammé, mais qu'on calme un peu par la ſaignée, afin d'avoir le temps de détruire la cauſe par d'autres remedes. Mais comme l'on peut faire rentrer ces deux dernieres raiſons dans les premieres, on peut établir que le trop de ſang, & un ſang enflammé ſont les deux ſeules cauſes néceſſaires de la ſaignée.

§. 540. L'on connoît l'inflammation du ſang, par les ſymptômes qui accompagnent les maladies que cette cauſe produit; j'en ai parlé, & j'ai en même temps déterminé l'uſage de la ſaignée dans ces cas. J'indiquerai ici les ſymptômes qui font connoître qu'on a trop de ſang.

C'eſt 1°. le genre de vie qu'on mene. Si l'on mange beaucoup, ſi l'on mange

des aliments ſucculents, & ſur-tout beaucoup de viandes, ſi l'on boit des vins nourriſſants, ſi en même temps l'on digere bien, ſi l'on ſe donne peu de mouvement, ſi l'on dort beaucoup, ſi l'on n'eſt ſujet à aucune évacuation abondante, on doit croire qu'on a beaucoup de ſang. L'on voit que toutes ces cauſes ſe trouvent rarement chez le payſan, ſi l'on en excepte la diminution de mouvement pendant quelques ſemaines de l'hyver, qui peut effectivement contribuer à former plus de ſang qu'à l'ordinaire. Il ne vit, le plus ſouvent, que de pain, de végetaux, & d'eau, choſes peu nourriſſantes, puiſqu'une livre de pain ne fait, peut-être, pas plus de ſang, chez la même perſonne, qu'une once de viande, quoique le préjugé général établiſſe le contraire. 2°. La ceſſation de quelque hemorrhagie à laquelle on étoit accoutumé. 3°. Un pouls plein & fort; des veines bien marquées dans un ſujet qui n'eſt pas maigre, & qui n'a pas chaud. 4°. Un teint aſſez rouge. 5°. Un engourdiſſement extraordinaire; un ſommeil plus profond, plus long, moins tranquille qu'à l'ordinaire; une facilité, non accoutumée, à ſe laſſer après quelque mouvement ou quelque travail; un peu d'oppreſſion en marchant. 6°. Des pal-

pitations, accompagnées quelquefois d'un abattement total, & même d'une légere defaillance, sur-tout quand on est dans des endroits chauds, ou qu'on a pris beaucoup de mouvement. 7°. Des vertiges, sur tout quand on baisse & qu'on releve tout-à-coup la tête, & après le sommeil 8°. Des maux de tête fréquents auxquels on n'est point sujet, & qui ne paroissent point dépendre du dérangement des digestions. 9°. Un sentiment de chaleur, assez généralement répandu par tout le corps. 10°. Une espece de démangeaison piquante & générale dès qu'on a un peu chaud. 11°. Des hémorrhagies fréquentes, & qui soulagent.

Mais il faut bien se garder de décider sur un seul de ces symptômes; il faut le concours de plusieurs, & s'assurer qu'ils ne dépendent point de quelque cause très-differente, & toute opposée au trop de sang.

Quand, par ces symptômes, on s'est assuré que ce trop existe réellement, on fait alors, avec grand succès, une saignée ou même deux. Il est égal dans quelle partie on la fait.

§. 241. Quand ces circonstances ne se trouvent pas, la saignée n'est pas nécessaire; & l'on ne doit jamais la faire dans les cas suivants, à moins qu'il n'y

ait des raisons particulieres, très-fortes; dont les seuls Médecins peuvent juger.

1°. Quand on est dans un âge très-avancé, ou dans la premiere enfance. 2°. Quand la personne est naturellement d'un tempérament foible, ou qu'elle a été affoiblie par des maladies, ou par quelqu'autre accident. 3°. Quand le pouls est petit, mol, foible, intermittent, que la peau est pâle. 4°. Quand les extrêmités du corps sont souvent foibles, & enflées, avec mollesse. 5°. Quand on mange peu depuis long-temps, ou des aliments peu succulents, & qu'on dissipe beaucoup. 6°. Quand on a, depuis long-temps, l'estomac dérangé, que la digestion se fait mal, que par-là même il se forme peu de sang. 7°. Quand on a quelque évacuation considérable, par des hémorrhagies quelconques, ou par la diarrhée, les urines, les sueurs: quand les crises d'une maladie sont déja faites par quelqu'une de ces voies. 8°. Quand on est dès long-temps dans une maladie de langueur, & qu'on a beaucoup d'obstructions qui empêchent la formation du sang. 9°. Quand on est épuisé, quelle qu'en soit la cause. 10°. Quand le sang est pâle & dissout.

§. 542. Dans tous ces cas, & dans quelques autres moins fréquents, une seule saignée jette souvent dans un état abso-

lument incurable, & les maux qu'elle fait ne se réparent point. Il n'est que trop aisé d'en trouver des exemples.

Dans quelque état que ce soit, quelque robuste que soit le sujet, si la saignée n'est pas nécessaire, elle nuit. Les saignées réitérées affoiblissent, énervent, vieillissent; diminuent la force de la circulation, &, par-là, engraissent d'abord, ensuite en affoiblissant trop, & en détruisant enfin les digestions, jettent dans l'hydropisie Elles dérangent la transpiration, & par-là, rendent catarrheux. Elles affoiblissent le genre nerveux, & par-là, rendent sujets aux vapeurs, à l'hypochondrie, à tous les maux de nerfs.

L'on n'apperçoit point d'abord le mauvais effet d'une saignée; au contraire, quand elle n'est pas assez considérable pour affoiblir sensiblement, elle paroît donner du bien être; mais, je le répete, il n'en est pas moins vrai, que quand elle n'est pas nécessaire, elle est nuisible, & qu'on ne doit jamais se faire saigner par jeu. L'on a beau dire que quelques jours après l'on est plus pesant, c'est-à-dire, que l'on est plus pesant qu'auparavant, & qu'ainsi le sang est bien vîte réparé. Le fait est vrai; mais ce fait même, cette augmentation de poids après la saignée, dépose contr'elle; c'est une preuve

que les évacuations naturelles se font moins bien faites, & qu'il est resté dans le corps des humeurs qui devoient en sortir. L'on a bien la même quantité de sang & au delà, mais ce n'est point un sang aussi bien travaillé, & cela est si vrai, que, si la chose étoit autrement, si quelques jours après la saignée on avoit une plus grande quantité de sang semblable, on pourroit démontrer que quelques saignées jetteroient nécessairement un homme robuste dans une maladie inflammatoire.

§. 543. La quantité de sang qu'on doit tirer dans une saignée de précaution, à un homme fait, est de dix onces.

§. 544. Les personnes sujettes à faire trop de sang, doivent éviter avec soin toutes les causes qui peuvent l'augmenter; (voyez §. 540. N°. 1.) & quand elles sentent que le mal commence, elles doivent se mettre à une diete très frugale, de légumes, de fruits, de pain & d'eau; prendre quelques bains de pied tiedes, faire usage, soir & matin, de la poudre N°. 20; boire de la tisanne N°. 1; peu dormir, prendre beaucoup d'exercice En prenant ces précautions, ou elles pourront se passer de la saignée; ou, si elles sont également obligées de la faire, elles en augmenteront & elles en prolongeront l'effet. Ces mêmes mo-

yens servent aussi à éloigner tout le danger qu'il peut y avoir à omettre une saignée à l'époque ordinaire, quand l'habitude en est déja invétérée.

§. 545. L'on voit, en frémissant, que quelques personnes sont saignées, dix-huit, vingt, vingt-quatre fois dans deux jours; d'autres quelques centaines de fois dans quelques mois Ces observations prouvent, à coup sûr, toujours l'ignorance du Médecin ou du Chirurgien; & si le malade en réchappe, on doit admirer les ressources de la nature, qui ne succombe pas sous tant de coups meurtriers.

§. 546. Le peuple est persuadé que la premiere saignée sauve la vie; mais pour se convaincre de la fausseté de ce préjugé, il n'y a qu'à ouvrir les yeux & l'on verra, malheureusement, tous les jours le contraire, & plusieurs personnes mourir après la premiere saignée qu'on leur a faite Si ce principe étoit vrai, il seroit impossible que personne mourût de sa premiere maladie, ce qui arrive journellement. Il est important de détruire cette prévention, parce qu'elle a des influences fâcheuses; la foi qu'on a à cette saignée fait qu'on veut la garder pour les grands dangers, & on la differe tant que le malade n'est pas fort mal, dans l'espérance

que, si l'on peut s'en passer, on la conservera pour une autre occasion. Cependant le mal empire, on saigne, mais à tard, & j'ai l'exemple de plusieurs malades qu'on a laissés mourir, afin de reserver la premiere saignée, pour un cas plus important. Toute la différence qu'il y a entre l'effet de la premiere saignée, & des suivantes, c'est qu'ordinairement elle occasionne, au malade, une émotion plutôt nuisible que salutaire.

Des purgations.

§. 547. L'on purge, ou par le vomissement, ou par les selles; & cette derniere voie est beaucoup plus naturelle que la premiere, qui ne se fait que par un mouvement violent & contre nature. Il y a cependant quelques cas qui exigent le vomissement; mais excepté ces cas-là, (j'en ai déja indiqué quelques-uns), il faut se contenter des remedes qui purgent par le bas.

§. 548. Les signes, qui font connoître qu'on a besoin de purger, sont 1°. un mauvais goût à la bouche le matin, surtout un goût amer, la langue & les dents sales; des rapports désagréables, des vents, des gonflements. 2°. Un manque d'appétit, qui s'accroît peu-à-peu, sans fiévre,

& qui dégénere en dégoût, & quelquefois fait trouver un mauvais goût à ce qu'on mange.

3°. Des envies de vomir à jeun, & même quelquefois dans le reste du jour, supposé qu'elles ne dépendent point d'une grossesse, ou de quelqu'autre maladie, dans laquelle les purgatifs seroient inutiles ou nuisibles.

4°. Des vomissements de matieres ameres ou corrompues.

5°. Un sentiment de pesanteur dans l'estomac, aux reins, aux genoux.

6°. Un manque de forces, accompagné quelquefois d'inquiétude, de mauvaise humeur, de tristesse.

7°. Des maux d'estomac; souvent des maux de tête ou des vertiges, quelquefois des assoupissements, qui augmentent après le repas.

8°. Des coliques, de l'irrégularité dans les selles, qui sont quelquefois trop abondantes & trop liquides pendant plusieurs jours, après lesquels il survient une constipation opiniâtre.

9°. Le pouls moins réglé & moins fort qu'à l'ordinaire, quelquefois intermittent.

§. 549. Quand ces symptômes, ou quelques-uns de ces symptômes, font connoître le besoin de purger chez une

personne qui n'est attaquée d'aucune maladie décidée, (car je ne parle point des purgatifs dans ce cas), on peut lui donner quelque remede propre à produire cet effet. Le mauvais goût & les rapports continuels, les envies fréquentes de vomir, les vomissements même, la tristesse, indiquent que la cause du mal est dans l'estomac, & qu'un remede émétique sera utile; mais quand ces accidents n'ont pas lieu, il faut s'en tenir aux purgatifs, qui sont particuliérement indiqués par les maux de reins, les coliques, & la pesanteur dans les genoux.

§. 550. L'on ne doit point purger, ni donner l'émétique, 1°. toutes les fois que les maladies viennent de foiblesse ou d'épuisement. 2°. Quand il y a sécheresse générale, un grand échauffement, de l'inflammation, une forte fiévre. 3° Quand la nature est occupée de quelqu'autre évacuation salutaire; ainsi on ne purge point pendant les sueurs critiques, pendant les régles, pendant un accès de goutte. 4°. Dans des obstructions invétérées que les purgatifs ne peuvent pas détruire, & qu'ils augmentent. 5°. Quand les nerfs sont extrêmement affoiblis.

§. 551. Il y a d'autres cas dans lesquels on peut purger, & non pas faire vomir. Ces cas sont 1°, une grande quantité de

ſang (voyez §. 540) parce que pendant les efforts qu'on fait pour vomir, la circulation ſe fait beaucoup plus fortement, & les vaiſſeaux de la tête & de la poitrine ſe rempliſſant extrêmement de ſang, pourroient ſe rompre, ce qui tueroit ſur le champ, comme il eſt arrivé plus d'une fois. On ne doit point 2°. par la même raiſon, l'ordonner à ceux qui ſont ſujets à des ſaignements de nez, à des crachements ou à des vomiſſements de ſang, aux femmes qui ont des pertes, à celles qui ſont enceintes. 3°. Il nuiroit à ceux qui ont des hernies.

§. 552. Quand on n'a pris un émétique ou un purgatif trop âcre, & qui agiſſent avec une violence exceſſive, ſoit par la violence des efforts, des douleurs, des convulſions, des évanouiſſements qui en ſont ſouvent la ſuite, ſoit par la prodigieuſe évacuation qu'ils procurent (c'eſt ce qu'on appelle *ſuperpurgation*) & qui peut tuer le malade, comme il n'eſt que trop aiſé d'en trouver des exemples parmi le peuple, qui eſt preſque toujours conduit par des mains meurtrieres, l'on doit traiter ces infortunés tout comme s'ils avoient été empoiſonnés, par des poiſons âcres ; voyez §. 533, c'eſt-à-dire leur donner beaucoup d'eau tiede, de lait, d'huile, de décoctions d'orge, des

laits d'amande, des lavements émollients avec du lait & des jaunes d'œufs ; leur faire même une forte saignée, si les douleurs sont excessives & le pouls fort & fiévreux.

L'on arrête les évacuations, après avoir donné beaucoup de délayants, en donnant les mêmes remedes calmans prescrits en parlant des douleurs aiguës §. 536. N°. 64.

Des flanelles trempées dans de l'eau chaudes, dans laquelle on a fait dissoudre de la thériaque, sont aussi très-utiles; l'on peut même, si les évacuations par les selles sont excessives, sans beaucoup de fiévre & de chaleur, mettre la grosseur d'une noix muscade de thériaque dans les lavements.

Si les vomissements sont excessifs, sans diarrhée, il faut multiplier les lavements émollients, avec de l'huile, sans jaunes d'œuf, & mettre dans un bain tiede.

§. 553. Les purgatifs souvent réitérés ont les mêmes inconvénients que les fréquentes saignées. Ils ruinent les digestions, l'estomac ne fait plus ses fonctions, les intestins deviennent paresseux, & l'on est sujet à des coliques très-violentes; le corps ne se nourrit pas, la transpiration se dérange, il survient des fluxions, des maux de nerfs, une langueur

générale, & l'on vieillit long-temps avant le temps.

L'on fait un tort irréparable à la ſanté des enfants par les purgatifs pris mal à propos. Ils les empêchent d'acquérir toutes leurs forces ; ſouvent ils dérangent leur crue, ils ruinent leurs dents, jettent les jeunes filles dans les oppilations, & quand elles en ſont déja atteintes, ils les rendent plus opiniâtres.

C'eſt un préjugé trop généralement reçû, qu'il faut purger quand on n'a pas appétit ; mais cela eſt faux très-ſouvent, & la plûpart des cauſes qui détruiſent l'appétit, ne peuvent point être enlevées par la purgation ; il y en a pluſieurs qu'elle augmente.

Les perſonnes, dans l'eſtomac deſquelles il ſe forme beaucoup de glaires, croient ſe guérir par les purgatifs, qui paroiſſent en effet les ſoulager d'abord ; mais c'eſt un ſoulagement paſſager & trompeur. Ces glaires viennent de la foibleſſe de l'eſtomac, & les purgatifs l'augmentent ; ainſi, quoiqu'ils enlevent une partie des glaires formées, il y en a, au bout de quelques jours, plus qu'auparavant ; & en réitérant les purgatifs, le mal eſt bientôt incurable, & la ſanté perdue. L'on guérit par des remedes tout oppoſés. Ceux du § 272, ſont très-utiles.

§. 554. L'usage des stomachiques préparés avec l'eau de vie, l'esprit de vin, l'eau de cerise, est toujours dangereux, malgré le soulagement que ces remedes procurent d'abord, dans quelques maux d'estomac; ils détruisent réellement, peu à peu, cet organe, & l'on voit tous ceux qui s'accoutument aux liqueurs, tout comme les grands buveurs, finir par ne faire aucune digestion, tomber dans la langueur, & mourir hydropiques.

§. 555. L'on peut souvent se passer d'émétique ou de purgatifs, lors même qu'ils paroissent nécessaires, en se retranchant un repas par jour pendant quelque temps; en se privant de tous les alimens nourrissans, & sur tout de ceux qui sont gras; en buvant beaucoup d'eau fraîche, & en prenant plus d'exercice qu'à l'ordinaire. Ces mêmes moyens servent aussi à surmonter, sans purgation, les différens malaises qu'on éprouve souvent à l'époque où l'on avoit accoutumé de se purger.

§. 556. Les remedes N°. 34 & 35, sont les émétiques les plus sûrs. La poudre N°. 19, est un bon purgatif, quand il n'y a point de fiévre.

Les doses marquées conviennent pour un homme fait, d'un tempérament vi-

goureux. Il s'en trouve cependant quelquefois, pour qui ces doses seroient insuffisantes; on peut les augmenter d'un tiers, ou d'un quart; mais si alors elles n'operent pas, il faut bien se garder de doubler & de tripler comme on le fait quelquefois, sans réussir à purger, & au risque de tuer le malade, comme il est arrivé souvent. L'on doit, dans ces cas, donner de grandes doses de petit lait miellé, ou d'eau tiede; dans un pot de laquelle on met une once, ou une once & demi, de sel de cuisine, & on boit cette dose à petits coups, en se promenant.

Les montagnards, qui ne vivent presque que de lait, ont les fibres si peu sensibles, qu'il faut, pour les purger, des doses qui tueroient tous les paysans de la plaine. Il y a dans les montagnes du Valais des hommes qui prennent tout à la fois, jusques à vingt, & même vingt-quatre grains de verre d'antimoine, dont un grain ou deux suffiroient pour empoisonner des hommes ordinaires.

§. 557. Quand on est commandé par une maladie pressante, on purge en tout temps, & à toute heure; mais quand on est à peu près maître du temps, il faut éviter les saisons extrêmes, c'est-à-dire les très-grandes chaleurs, ou les très-grands froids, & se purger le matin, afin que les

remedes ne trouvent pas d'embarras dans l'estomac. Toute autre considération, relativement aux astres ou à la Lune, est ridicule, & dénuée de tout fondement. Le peuple redoute les remedes pendant la canicule ; si c'étoit par la raison de la chaleur, il seroit pardonnable; mais c'est par un préjugé astrologique, d'autant plus ridicule aujourd'hui, que les jours caniculaires sont éloignés de trente six jours, de ceux auxquels on donne ce nom; & il est triste que dans un siecle aussi éclairé, l'ignorance du peuple soit aussi crasse à cet égard, & qu'il en soit encore à croire que l'effet des remedes dépend du signe sous lequel se trouve le Soleil, ou du quartier de la Lune. Le préjugé est cependant encore si enraciné à cet égard, qu'il n'est que trop commun de voir mourir dans les campagnes, en attendant le *signe*, ou le quartier favorable pour faire un remede qui seroit nécessaire cinq ou six jours plûtôt. D'autrefois on fait le remede auquel le jour *est bon*, & non pas celui qui seroit bon à la maladie ; c'est ainsi qu'un ignorant faiseur d'almanach décide de la vie des hommes & en tranche impunément la trame.

§. 558. Quand on veut prendre un émétique, ou se purger, il faut s'y préparer au moins vingt quatre heures à l'avan-

ce, en ne prenant que peu d'alimens, & en bûvant quelques verres d'eau tiede, ou de quelque thé d'herbes.

Après avoir pris l'émétique, il ne faut boire que quand il commence à agir; mais alors il faut avaler des torrens d'eau tiede ou ce qui vaut mieux, de thé de camomilles extrêmement léger.

Après les purgations, on est en usage de prendre du bouillon pendant qu'elles agissent, mais de l'eau tiede sucrée ou miellée, ou un thé de fleurs de chicorée, seroient quelquefois plus convenables.

§. 559. Comme l'estomac souffre toutes les fois qu'on prend l'un ou l'autre de ces remedes, il faut se ménager, pendant quelques jours, après les avoir pris, tant pour la quantité que pour la qualité des aliments.

§. 560. Je ne parlerai point de quelques autres remedes de précaution, bouillons, petit-lait, eaux, &c. qui sont peu d'usage parmi le peuple; je me bornerai à cette remarque générale, c'est que, quand on prend ces remedes, il faut avoir un régime assortissant, & qui concoure au même but. On prend ordinairement le petit-lait pour se rafraîchir, & l'on s'interdit pendant qu'on le boit, les légumes, les fruits, la salade, l'on ne prend que les meilleures

viandes, des jardinages au bouillon, des œufs, de bon vin : c'est détruire par les aliments qui échauffent, le bien qu'on attend du petit-lait qui rafraîchit.

L'on veut se rafraîchir par des bouillons, & l'on y met des écrevisses, qui échauffent puissamment, ou du cresson, qui échauffe aussi: c'est manquer son but. Heureusement, dans ce cas, une erreur en répare souvent une autre, & ces bouillons, qui ne sont pas rafraîchissants, font beaucoup de bien, parce que la cause des accidents ne demandoit pas des rafraîchissants comme on l'avoit cru.

La medecine du public, qui malheureusement n'est que trop suivie, est remplie de pareilles erreurs. J'en citerai encore une, parce que j'en ai vû de funestes suites ; beaucoup de gens croient le poivre rafraîchissant, quoique leur odorat, leur goût & leur raison, leur disent le contraire ; c'est l'aromat le plus échauffant.

§. 561. Le préservatif le plus sûr, le plus à la portée de tout le monde, c'est d'éviter tous les excès, & sur tout ceux dans le manger & dans le boire. L'on mange généralement plus qu'il ne faut pour se bien porter, & pour avoir toutes les forces dont on est capable ; l'habitude est prise, il est difficile de la déraciner,

raciner, mais on devroit au moins s'imposer la loi de ne manger que par faim, & jamais *par raison*; parce que, excepté dans un très-petit nombre de cas, la raison dit toujours de ne pas manger quand l'estomac repugne aux aliments. Une personne sobre est capable de travaux, je dirois même d'excès en différents genres, dont les gens qui mangent plus, sont absolument incapables; la seule sobriété guérit des maux presqu'incurables, & rétablit les santés les plus ruinées.

CHAPITRE XXXIII.

De l'Inoculation de la petite vérole & de la rougeole.

§. 562. L'INOCULATION est cette opération, par le moyen de laquelle, en mettant un peu de pus, pris des boutons mûrs d'une personne qui a la petite vérole, dans une légere incision faite à la peau d'une personne qui ne l'a pas eue, on lui procure cette maladie.

§. 563. Cette méthode est en usage, depuis un temps immémorial, à la Chine & dans les grandes Indes; on l'emploie,

depuis plusieurs siécles, dans la Géorgie & dans la Circassie; elle a été introduite à Constantinople, il y a un siécle; elle est établie, depuis très long-temps, dans quelques provinces de l'Afrique; & il est a quelques pays, en Europe même, dans lesquels on employoit, sans qu'on sçache depuis quand, des méthodes d'inoculer, qui ne différent, de la méthode usitée aujourd'hui, que par la façon d'insérer le venin de la petite verole. Enfin il y a cinquante ans que cette méthode fut apportée en Angleterre, par une femme de beaucoup d'esprit, Mylady Wortley Montague, qui avoit été témoin du succès avec lequel on l'employoit à Constantinople, où son mari étoit Ambassadeur.

De Londres, l'inoculation se répandit dans le reste de l'Angleterre; on la porta dans les colonies en Amérique, & successivement on l'a essayée dans la plûpart des Etats de l'Europe. Elle a essuyé des contradictions presque dans tous; ce fut toujours le sort de toutes les nouveautés utiles. Dans quelques-uns elles les a surmontées & s'est solidement affermie; dans quelques autres elle chancelle encore: il y en a où elle a été rejettée après y avoir été décriée par des imprudences; & ce n'est que du temps, seul destruc-

teur des préjugés, qu'on doit espérer son établissement universel.

§. 564. Il paroît d'abord fort extraordinaire de penser à donner une maladie à quelqu'un qui se porte bien; & il faut sans doute, de fortes raisons pour se décider à prendre ce parti. Ces raisons sont tirées des caracteres de la petire vérole, des circonstances qui influent sur l'issue de cette maladie, & des succès de l'inoculation.

§. 565. Les caracteres de la petite vérole, qui prouvent l'utilité de l'inoculation, sont premiérement sa généralité: le plus grand nombre des hommes l'a une fois en sa vie; il n'y en a pas une quinzieme partie qui, parvenus à l'âge de maturité, en aient été exempte. Secondement, quand on en a été attaqué une fois, on ne l'est pas une seconde. Je sçais qu'on cite quelques exemples du contraire, mais ils sont si rares qu'ils ne font presque pas une exception à la généralité de la régle. En troisieme lieu, la petite vérole, considérée dans sa généralité, est une maladie très-dangereuse, & si elle est très-douce, dans certains temps & pour beaucoup de gens, elle est funeste pour d'autres & dans d'autres temps. Des calculs exacts ont démontré à de bons observateurs, & démontreront, par

tout & en tout temps, à tous ceux à qui l'on peut démontrer quelque chose, que jusqu'à présent cette maladie tuoit au moins, la septieme partie des personnes qu'elle attaquoit ; & personne n'ignore que plusieurs de ceux qui échappent, restent défigurés, estropiés, ou languissants le reste de leur vie.

§. 566. Les ennemis de l'inoculation, (car l'inoculation a des ennemis) ont voulu infirmer la vérité de ces propositions. Ce n'est point ici le lieu de faire voir tous les sophismes de leurs arguments, mais j'en appelle hardiment au témoignage de la voix publique, & au sentiment intime de chaque individu qui n'aura point encore été prévenu sur cette matiere, & dont on n'aura point imbu l'esprit de faux préjugés, ou allarmé la conscience par des scrupules chimériques. Quiconque n'a pas eu la petite vérole la craint, parce qu'il sçait que chacun doit l'avoir, & qu'elle est dangereuse; quiconque l'a eue ne la redoute plus, parce qu'il sçait qu'on ne l'a pas deux fois.

§. 567. Si la petite vérole étoit toujours bénigne, il auroit été inutile de l'inoculer ; si elle étoit toujours maligne on n'auroit pas osé le faire; mais on a vu qu'elle étoit quelquefois très-douce, d'autrefois très-cruelle, on a observé les cir-

constances dont paroissoit dépendre cette différence ; on en a conclu, qu'en donnant la petite vérole dans les circonstances dans lesquelles on avoit remarqué qu'elle étoit favorable, on en éviteroit le danger. Ce raisonnement étoit très-exact, & l'événement l'a justifié.

§. 568. Le parallele, entre la petite vérole naturelle & la petite vérole inoculée, ne pouvoit pas mieux s'établir qu'en comparant les registres de deux hôpitaux, consacrés, l'un à l'une, l'autre à l'autre de ces deux maladies, & c'est ce qu'on a fait à Londres. Le relevé des registres de vingt ans a fait voir, que dans l'hôpital de la petite vérole naturelle, de neuf malades il en meurt deux ; & dans celui de la petite vérole inoculée, de trois cents quarante-cinq, il en meurt un.

Il est bien vrai que la petite vérole n'est pas par-tout aussi meurtriere que dans cet hôpital, & il faut s'en tenir à cet égard aux observations de MM. JURIN & SCHEUZER, & établir d'après leurs relevés de plusieurs nécrologes de ville & de campagne, que de treize personnes qui ont la petite vérole naturelle, il en meurt deux, ainsi la proportion entre le nombre des morts & des malades, dans la naturelle, étant de deux à treize, & dans l'inoculée, de deux à six cents no-

nante, l'avantage de l'inoculation sur la petite vérole naturelle, est déterminé par la proportion de 690 à 13, ou de 53 $\frac{1}{13}$ à 1; & je suis convaincu que ce calcul est encore au dessous des avantages réels de l'inoculation, dirigée par des Médecins habiles, qui seuls peuvent la conduire avec connoissance de cause: mais j'ai cru ne devoir faire le calcul que sur ce pied là, afin d'éviter tout reproche de prévention. D'ailleurs il offre encore un avantage assez considérable pour être décisif; & il suffira, sans doute, à tout pere raisonnable & sensible, de sçavoir, que l'espérance de conserver son enfant, en l'inoculant, est à celle de le conserver en attendant la petite vérole naturelle comme 53 à 1, pour qu'il ne balance pas sur le parti qu'il doit prendre. Il suffira au Prince de sçavoir que de 690 de ses sujets, il en mourra au moins 106 par la petite vérole, & que si on les inoculoit, il n'en mourroit que deux sur ce même nombre, pour le déterminer à encourager l'inoculation. Cette épargne, de 104 hommes, ne lui paroîtra sûrement point à négliger s'il mérite véritablement le titre de Pere de ses peuples.

Quand on admettroit même la proportion la plus défavorable à l'inoculation, trouvée en Ecosse, celle d'un mort sur

164 inoculés ; quand on diminueroit un peu la mortalité de la petite vérole naturelle, que la bonne méthode de la conduire, devenue plus générale, peut en effet un peu diminuer, & qu'on la reduiroit à 1 ſur 10, au lieu de 1 ſur 7, l'épargne ſeroit toujours de 15 ſur 164, & de 64 ſur 690.

Il ne faut point oublier, en peſant les avantages de l'inoculation, que le danger de mort n'eſt pas le ſeul, comme je l'ai déja dit, qui accompagne la petite vérole ; elle laiſſe quelquefois des ſuites plus fâcheuſes que la mort même; & les avantages de l'inoculation, à cet égard, ſuivent une proportion plus conſidérable encore, que celle que je viens d'établir par rapport à la mortalité.

§. 569. On a publié un gros volume, qu'on pourroit appeller le martyrologe ou même le nécrologe de l'inoculation, dans lequel on a raſſemblé, avec beaucoup de ſoin, tous les accidents arrivés en conſéquence de l'inoculation, ou après l'inoculation, car on n'a point fait cette diſtinction ſi néceſſaire. Ce ſont les ouvrages des inoculateurs qui ont fourni preſque tous les matériaux de ce livre, dont il ne faut point s'effrayer, quoiqu'il paroiſſe deſtiné à produire cet effet. Il prouve ſeulement que l'inoculation n'ôte

pas entiérement le danger de la petite vérole, & aucun inoculateur sensé ne l'a jamais dit; cela ne peut être échappé qu'à quelqu'enthousiaste, car l'inoculation en a aussi, comme des ennemis: mais il n'infirme pas, le moins du monde, la vérité que j'ai établie, c'est qu'elle le diminue extrêmement; vérité, irresistiblement démontrée, & dont les inoculateurs ne s'occupent presque plus: le bâtiment est fini, s'il m'est permis de le dire, & l'on voit, sans crainte, les différents orages qui peuvent l'assaillir, mais dont aucun ne l'ébranlera.

Il n'y a que l'étourderie ou l'ignorance des inoculateurs, qui puissent lui nuire; car, comme je l'ai déja dit, & je le réitere plus positivement, il en est de l'inoculation comme de toutes les opérations humaines; on ne peut s'en promettre un heureux succès que quand elles sont faites avec prudence, & par des mains habiles; il ne suffit pas d'inoculer pour éloigner le danger de la petite vérole, il faut inoculer à propos; sans cela le seul avantage qu'on retire de l'inoculation, c'est que l'application du venin, au bras ou à la jambe étant sans danger, & l'impression de ce même venin, porté, avec l'air ou la salive, dans la petite vérole naturelle, sur quelqu'organe inté-

rieur, étant tres-dangereuse, on évite, par l'inoculation, cette cause de danger; & c'est une cause très-grave & très-fréquente, dont l'absence a donné à l'inoculation, lors même qu'elle a été faite sans soins, sans préparation, des avantages considérables sur la petite vérole naturelle. Mais il en reste tant d'autres, qu'il n'est point surprenant si l'inoculation mal faite, c'est-à-dire, faite sans avoir éloigné ces autres causes de danger, est devenue funeste. C'est à les connoître, & à les éviter toutes, autant au moins que cela est accordé aux lumieres, toujours bornées des hommes, que consiste le secret de l'inoculation. Il a deux parties, le choix d'un sujet bien constitué, naturellement prêt, & la préparation de celui qui ne l'est pas.

§. 570. Les regles, qui dirigent dans ce choix, & dans cette préparation, sont fondées sur les observations qui ont fait connoître quelles étoient les dispositions des sujets qui avoient la petite vérole heureuse, & de ceux qui l'avoient fâcheuse.

Quand on trouve des sujets, & il y en a plusieurs, chez lesquels toutes les dispositions favorables sont réunies, sans aucun mélange des défavorables, ils sont préparés naturellement.

Il y en a d'autres auxquels une partie de ces dispositions manquent : l'inoculateur emploie pour les leur procurer, les remedes dont l'expérience a démontré l'efficace dans des cas semblables; & comme la connoissance de ces dispositions fâcheuses, & des moyens d'y remédier, suppose celle de toute la médecine, on sent pourquoi il n'y a que les Médecins qui puissent déclarer un sujet propre, ou non propre, pour l'inoculation, & régler la préparation.

Quand les indispositions qui auroient pû rendre la petite vérole dangereuse sont détruites, quand le sujet a acquis les dispositions physiques, nécessaires pour l'avoir heureuse, il est préparé.

Ceux auxquels l'inoculateur juge qu'on ne peut, par aucun moyen, donner ces dispositions, sont des sujets absolument impropres ; & il n'est pas permis de hâter, chez eux, l'époque d'une maladie qui doit vraisemblablement leur être funeste. L'on doit sur-tout éviter de regarder l'inoculation comme un remede; il est arrivé quelquefois que la petite vérole l'a été, & raccommodé des santés languissantes : mais on ne peut pas prévoir cet effet avec assez de certitude pour en faire un motif & le hasarder. Ce sont des imprudences semblables qui ont oc-

casionné les premiers malheurs de l'inoculation, & qui continuent à la décréditer: on l'employa pour guérir un étique incurable, dont elle précipita la mort; on la rendit comptable de sa vie.

§. 671. On peut ranger les causes, qui rendent la petite vérole fâcheuse, sous quelques chefs principaux.

1°. L'âge. Elle est d'autant plus heureuse, toutes circonstances d'ailleurs égales, qu'on l'a plus jeune: l'âge en augmente le danger; l'on voit cependant des vieillards l'avoir fort douce, & on l'a inoculée, avec succès, depuis l'âge de trois mois jusqu'à celui de soixante-deux ans.

2°. La complication d'autres maladies, soit aiguës, soit chroniques, sous lesquelles je comprends pour les femmes, le temps des regles, de la grossesse, & des couches; & pour tout le monde l'usage de certains remedes, qui, prit avant la petite vérole, ont paru la rendre fâcheuse.

3°. L'air. Il est certain qu'il y a des endroits dans lesquels elle est plus fâcheuse que dans d'autres; les saisons extrêmement chaudes, & extrêmement froides, en augmentent le danger quand elle est un peu considérable, car celles qui sont

très-légeres bravent toutes les saisons. Il regne quelquefois des épidémies d'autres maladies très-générales, qui, se compliquant chez quelques sujets avec la petite vérole, en augmentent beaucoup le danger.

4°. La crainte. On sçait qu'elle empire tous les maux, & quand on craint cette maladie, ce sentiment va en augmentant avec l'âge ; & il a les influences les plus funestes, si l'on est attaqué dans un temps où elle est fâcheuse, dans un temps où l'on n'est pas bien portant, quand on est dans des circonstances défavorables, quand on se trouve éloigné du seul Médecin pour qui l'on ait de la confiance. Le chagrin de la prendre dans un temps où il seroit important de vaquer à des affaires qui ne souffrent pas de renvoi, peut aussi l'aggraver considérablement.

5°. La privation des bons secours & l'abondance des mauvais.

§. 572. On voit par ce que je viens de dire, que, puisque tant de circonstances peuvent rendre la petite vérole funeste, pour une personne qui dans d'autres temps l'auroit eue heureuse, le grand avantage de l'inoculation consiste à la donner dans un temps où aucune de ces circonstances n'existe. C'est cette absence

de toutes les circonſtances défavorables qui détermine le véritable moment de cette opération.

§. 573. Par rapport à l'âge, on pourra inoculer les enfants, ou dès les premiers mois de leur vie, avant qu'ils commencent à ſouffrir pour l'éruption des dents, méthode uſitée en Aſie, dans quelques endroits en Angleterre, & accréditée par de très-grands Médecins; mais contre laquelle je conſerve quelques doutes qui ne m'ont pas permis de l'employer encore; ou, depuis qu'ils ont pouſſé leurs vingt premieres dents, juſqu'à l'âge de douze ou treize ans, & même plus tard quand on ne l'a pas fait avant cette époque. Mais il ne convient point d'inoculer les filles depuis cet âge, ou plutôt depuis le moment où elles paroiſſent entrer dans la criſe, quelquefois très-longue, du dévelopement de la puberté, juſqu'à ce que les régles aient paru & ſoient bien établies. Quoique cette criſe ſoit bien moins marquée chez les jeunes garçons, elle a cependant lieu auſſi pour eux, & elle eſt accompagnée, chez quelques-uns, de ſymptomes aſſez ſenſibles: ainſi il y a de la prudence, pour certains ſujets, à ne pas placer l'inoculation préciſément dans cette période de leur vie.

Par rapport à la ſanté, on prendra le

temps où le sujet se porte très-bien ; sans avoir cependant cet excès de force qui, au moment où l'on va prendre une fiévre inflammatoire, est une disposition nuisible, à laquelle il faut remédier par la préparation.

Par rapport à l'air, on choisira le moment où la saison est la plus tempérée, & dans ce pays, le commencement de l'automne, ou plutôt la fin de l'été, m'a paru mériter la préférence ; parce qu'alors les enfants sont ordinairement bien mieux portants qu'au printemps. Le grand air dans lequel ils ont vécu, le mouvement qu'ils ont pris, les fruits qu'ils ont mangés, leur donnent une disposition bien plus favorable que celle qu'ils ont à la fin de l'hyver, époque à laquelle ils sont souvent incommodés, & qui exige par-là même plus de préparation qu'en automne. Si l'on vit dans des endroits où la petite vérole soit constamment mauvaise, il est à présumer que cela dépend d'un vice permanent dans l'air, & il faut aller inoculer ailleurs.

On ne doit point inoculer dans le lieu même où regne une épidémie de petites véroles très-meurtrieres.

S'il regne quelqu'autre maladie épidémique, on doit faire attention si elle attaque les enfants : si elle ne les atta-

que pas, on peut hardiment les inoculer : si elle les attaque, il faut ou différer, ou les transporter ailleurs ; ou, si l'on ne peut ni différer ni les transporter, on doit joindre, à la préparation que leur tempérament paroît exiger, les secours indiqués pour prévenir la maladie épidémique.

Quand l'épidémie est très-générale, qu'il y en a plusieurs différentes, & que la multitude des malades prouve l'insalubrité de l'air, on ne doit pas inoculer ; je n'ai pas voulu le faire ici ce printemps 1766.

§. 574. Après tout ce que j'ai dit, ce qui me reste à dire sur la préparation est bien court ; parce que, je le réitére, que je ne me propose point de mettre desparents à mêmed'inoculereux-mêmes leurs enfants, ce seroit pour eux une entreprise très-téméraire;je n'ai de but que celui de leur procurer l'utilité de cette méthode, par des raisons tirées de la nature même des choses & de l'expérience, & de présenter aux personnes,appellées par leur vocation à la diriger sans l'avoir fait encore,les principaux objets sur lesquels ils doivent porter leur attention.

§. 575. Quand le sujet est dans l'âge le plus favorable, depuis trois ans jusqu'à dix ou douze ans, & qu'il est bien

portant, une diminution dans les aliments, & un choix d'aliments qui ne soient ni fort nourrissants, ni gras, ni salés, ni âcres, pendant quinze jours ou trois semaines; la privation du vin & du caffé, s'ils ont déja, à cet âge, le malheur d'être accoutumés à en faire usage; des bains de jambe tiédes pendant ce même temps, ou même, s'ils ne paroissent pas avoir la peau souple, cinq ou six bains de tout le corps, & enfin une purgation la veille de l'opération, forment toute la préparation. Le choix des aliments consiste principalement à ne leur donner que peu de viande, & seulement des viandes blanches; mais à les faire vivre principalement de légumes & de fruits, & à ne leur laisser boire que de l'eau, ou du lait coupé avec de l'eau, ou du petit-lait. L'on peut voir ce que j'ai déja dit §. 220, sur la préparation convenable pour avoir la petite vérole heureuse.

Quand l'enfant est très-vigoureux & paroît sanguin, on doit lui faire une ou deux saignées, & lui faire prendre du nitre soir & matin, pendant tout le temps de la préparation; ces précautions sont nécessaires pour prévenir l'inflammation, que le venin de la petite vérole produit très-aisément dans des corps si vigoureux.

En inculquant la néceſſité de la diete, je crois devoir inculquer auſſi celle de ne pas la pouſſer trop loin : il faut que l'enfant, à la fin de la préparation, ſe ſente plus léger, plus gai ; mais il ne faut pas qu'il ait perdu ſes forces. C'eſt en outrant la diete qu'on a dérangé la ſanté de pluſieurs enfants, & ſur-tout qu'on leur a gâté l'eſtomac.

Je ne décrirai point ici les ſignes d'une bonne ſanté ; ils ſont connus de ceux qui doivent juger de l'inoculation : je dirai ſeulement que quand j'ai trouvé des enfants qui étoient gais, qui avoient l'appetit régulier, le ſommeil tranquille, l'haleine douce, le ventre mou, & dont la peau ſe cicatriſe aiſément quand elle a été entamée; je les ai inoculés hardiment.

§. 576. Quand l'enfant qu'on propoſe à l'inoculation n'eſt pas bien portant, on doit commencer par lui rendre la ſanté, avant que d'examiner, ſi on l'inoculera; mais les moyens qu'on emploie pour cela ne regardent point particuliérement l'inoculation, ils ſont du reſſort de la médecine pratique en général, & en ſuppoſent une connoiſſance exacte.

Il y a un cas très-difficile ; c'eſt quand il s'agit d'un enfant dans la famille duquel la petite vérole eſt meurtriere, & dont elle a tué pluſieurs freres ou plu-

sieurs sœurs. Il faut, avant que de les inoculer, s'être bien assuré de la cause de ce danger, & cet examen est toujours très-difficile; peut-être même qu'il est impossible quand on n'a pas observé soi-même la maladie d'un des morts. Quand on a découvert cette cause, il faut la combattre long temps par les remedes qu'elle exige; & souvent ils sont très-opposés au régime rafraîchissant de la préparation ordinaire pour les enfants sains.

§. 577. Je dois dire quelque chose de l'opération même. On fait deux incisions à la peau, une à chaque bras, ou une à chaque jambe, & je préfere les jambes, de la longueur de quinze ou seize lignes chacune; on se sert pour cela ou d'une lancette, ou, ce que je préfere, d'un bistouri bien tranchant; l'incision doit être très superficielle; il suffit qu'on apperçoive, dans le fond, un léger suintement sanguin; quand il coule du sang pur, l'opération est moins bien faite.

On met, dans cette incision, un fil bien imbibé de pus, que l'on couvre avec un emplâtre de diapalme, qu'on assujettit avec une compresse & une bande, assez fortement pour qu'il ne se dérange pas. On le laisse pendant vingt-quatre, trente-six, ou quarante-huit heures, cela est assez indifférent. Si, quand on a ôté le

fil, la ſuppuration des plaies eſt un peu conſidérable, on y met quelques brins de charpie; ſi elle n'eſt pas conſidérable on n'y met point de charpie juſqu'à ce qu'elle le devienne, mais on r'applique ſimplement l'emplâtre avec la compreſſe & la bande, & on continue ce panſement, ſi ſimple, toutes les vingt-quatre heures, auſſi long-temps que les plaies ſuppurent, terme qui varie beaucoup.

Pour ſe procurer le fil qui doit être mis dans les plaies, & qui fait le germe de la maladie; il faut avoir un fil ſouple, ployé en pluſieurs doubles, & légerement tordu, qu'on trempe exactement dans le pus, en le faiſant paſſer & repaſſer ſur pluſieurs boutons, gros & bien mûrs, d'une belle petite vérole, chez un ſujet bien ſain, après les avoir ouverts avec une aiguille ou des ciſeaux. Quand le fil eſt bien trempé, on l'envelope dans un peu de papier à écrire, & on le conſerve dans une boëte bien fermée. J'ai employé un fil pris vingt-ſix mois auparavant, qui agit très-efficacement: j'en ai employé ſouvent de huit ou dix mois, & je les ai trouvés bons; mais en général il vaut mieux qu'ils n'aient que trois ou quatre mois.

§. 578. Après l'opération, l'enfant con-

tinue, pendant plusieurs jours, à se porter parfaitement bien; on le laisse manger comme pendant la préparation, & il continue à sortir s'il fait beau temps. Quand les enfants sont encore très-jeunes, on doit avoir soin qu'il ne leur arrive aucun de ces accidents, occasionnés par des chûtes ou par des coups, auxquels leur vivacité & leur foiblesse les exposent, & qui, dans cette circonstance, pourroient être plus fâcheux que dans d'autres temps.

Quelquefois le quatrieme, plus ordinairement le cinquieme ou le sixieme jour, l'on sent une douleur sous l'aisselle si l'on a été inoculé au bras, ou à l'aine, si l'on a été inoculé à la jambe, accompagnée d'un léger engorgement dans les glandes de ces parties, qui dure rarement deux jours entiers, & qui est une preuve certaine que l'on prendra la petite vérole. On la prend souvent sans avoir eu cette douleur; mais je n'ai point encore vû, qu'après l'avoir éprouvée on ne prît pas la maladie.

Le sixieme, le septieme, ou le huitieme jour, quelquefois même plus tard, les inoculés commencent à être las, abattus, dégoûtés, inquiets, &, s'ils sont fort jeunes, assoupis; ils ont un peu de

fiévre, mal à la tête, quelquefois soif; alors ils restent en chambre & n'ont plus envie de sortir. Depuis ce moment, on ne leur donne plus que des grus d'avoine, ou de l'orge, ou quelques-uns des autres aliments indiqués §. 37 & 38, & on leur fait boire l'infusion légere de quelques fleurs convenables, comme sureau, tilleul, bourrache, avec un peu de lait; ou s'ils répugnent à ces boissons, de l'eau simple & du lait; s'ils répugnent aussi au lait, de l'eau avec un peu de sirop, ou même de l'eau pure quand on l'a bonne.

L'on sue ordinairement beaucoup à cette époque, & au bout de quarante-huit, soixante ou soixante-douze heures de ce mal-aise, les premiers boutons paroissent, & ordinairement au visage. Dès qu'ils ont paru, le malade se trouve beaucoup mieux; l'éruption continue, le bien être augmente, & souvent, dès le second jour, la fiévre cesse, & l'appétit revient. On peut alors ajoûter un peu de pain aux aliments dont j'ai parlé tout-à-l'heure; mais on ne doit point abandonner ce régime jusqu'à ce que la plus grande partie des boutons soient secs: alors on purge le malade, & on recommence à lui donner un peu de viande, puis on le

ramene, peu-à-peu à ſon genre de vie ordinaire.

§. 579. Quand la fiévre eſt un peu forte dans les commencements, & ſurtout quand elle eſt accompagnée de maux de tête, d'envie de dormir, ou de maux de reins, on donne un lavement. Un degré de fiévre plus fort, dans un enfant robuſte, ou dans un adulte, exigent la ſaignée, pluſieurs lavements, des bains de jambes d'eau tiede, le nitre, les laits d'amande; & ces ſecours l'abattent très-promptement.

Au deſſous de trois ans, fort rarement au deſſus, les enfants ont quelquefois un ou deux accès de convulſions aux approches de l'éruption; mais ils n'exigent aucun ſecours particulier.

§. 580. Le nombre ordinaire des boutons eſt entre cinquante & quatre cents. J'en ai vû pluſieurs fois beaucoup moins de cinquante; &, trois ou quatre fois, autant que dans une petite vérole diſcrete très-abondante.

Quand il y a moins de cinquante boutons, le temps de la ſuppuration n'occaſionne aucune fréquence ſenſible dans le pouls. Quand il y en a plus, on a ordinairement un peu de fiévre & d'inquiétude pendant quelques heures; un

lavement y remédie promptement.

Quand le nombredesboutons est très-considérable, la fiévre de suppuration est marquée comme dans les petites véroles discretes abondantes; mais cependant à nombre égal de boutons, autant qu'on peut estimer cette égalité, elle est moins forte que dans la petite vérole naturelle, parce que le même nombre de boutons produit une irritation moins forte sur un corps assoupli & adouci par la préparation, que sur un autre. Quelques lavements, un peu de manne, de casse ou de tamarins y remédient très-bien, & dans ce cas on doit suivre les directions indiquées. §. 214. & ouvrir les boutons, comme je l'ai conseillé dans la petite vérole naturelle §. 216. En général, la petite vérole inoculée se traite tout comme la naturelle, dont elle ne differe que dans le dégré.

§. 581. Voilà tout ce que je crois devoir dire dans cet ouvrage sur cette opération, sur laquelle je me suis fort étendu ailleurs; & je m'étendrai bien davantage dans la seconde édition de *l'inoculation justifiée.*

Depuis plus de douze ans que je l'emploie, je n'ai pas eu un seul malade dont la maladie ait eu le plus léger danger, pas un seul qui ait eu des suites fâcheu-

ses, & pas un seul qui ne m'ait toujours paru très-satisfait d'avoir été inoculé.

Elle a été employée beaucoup plus rarement, mais avec le même succès, à Zurich, à Berne, à Basle, à Neuchâtel, à Wintrethour, & dans presque toutes les villes de ce pays.

Plus je l'exerce, plus je me convaincs de tous ses avantages, & de la futilité des objections de ses adversaires. La proscrire parce qu'elle ne détruit pas entiérement tout le danger d'une maladie très-cruelle, c'est manquer de sens; la proscrire ou le diffamer, parce qu'elle a été mal appliquée par des étourdis ou par des ignorants, c'est manquer d'équité, & se livrer à l'esprit de parti toujours aveugle & toujours malfaisant.

§. 582. L'on me permettra de rappeller ici une comparaison dont je me servis dans un ouvrage qui parut il y a six ans, (*Lettre à M. de Haen*) & que de très-bons juges ont approuvée.

» Un destin irrévocable assujettit tous » les habitans d'un pays à passer une fois » en leur vie, sur une planche extrême- » ment étroite, sous laquelle coule un » torrent profond, rapide & impétueux. » L'expérience de dix siécles a appris que » de dix personnes qui passent, il y en » a au moins une qui tombe & qui est » noyée;

» noyée ; ſans parler de celles qui tombent & qu'on peut ſauver, mais qui, » ayant été froiſſées contre les rocs, dont » le lit du torrent eſt rempli, conſervent » ſouvent, pendant toute leur vie, des » infirmités qui leur font envier le ſort » de ceux qui ont péri.

» Les mêmes obſervations, qui ont » prouvé le danger de ce paſſage, ont fait » connoître les cauſes qui le rendent ſi » dangereux. L'on a vû que pluſieurs tomboient par la peur de tomber; d'autres » parce qu'ils étoient trop peſants & » qu'ils donnoient à la planche de faux » mouvements ; de troiſiemes, parce » qu'ils étoient attaqués, en paſſant, de » vertiges, de défaillance, d'un accès d'épilepſie ; de quatriemes, parce que la » planche étoit couverte de glace; de cinquiemes étoient renverſés par un orage » violent; d'autres périſſoient parce qu'ils » avoient entrepris ce voyage de nuit : » pluſieurs femmes enceintes tomboient » par la difficulté qu'elles ont à conſerver » leur corps en équilibre, & à voir l'endroit où elles doivent poſer le pied : » un grand nombre étoit victime des conſeils que des gens bien intentionnés, » & mal inſtruits, comme il en eſt tant, » leur donnoient.

» Quelqu'un réflechit & dit ; puiſque

» le passage n'est pas nécessairement mortel, mais que ce sont les circonstances accidentelles qui le rendent si dangereux ; puisque nous devons tous le passer, & que quand nous l'avons passé une fois, il est très-rare que nous le passions une seconde fois ; établissons que tout le monde passera dans une époque déterminée par l'absence des circonstances favorables. 1°. Avant que de connoître le danger. 2°. Avant que d'être devenu trop pesant. 3°. Dans un temps où l'on n'aura point à craindre, en route, quelqu'accès de maladie. 4°. Lorsqu'il n'y aura point de glace sur la planche, & qu'il ne fera point d'orage. 5°. En plein jour. 6°. Les femmes passeront toujours avant que de pouvoir être enceintes. 7°. Tout le monde passera sous la direction d'un bon guide, qui déterminera le temps du passage. Tous les gens sensés, tous les bons citoyens, sentiront l'utilité de ce projet ; on l'exécutera, & l'on trouvera qu'il a le plus heureux succès, qu'au lieu d'une dixieme partie des passants qui périssoit, il n'en périt pas un sur deux cents. Les choses étant dans cet état, pense-t'on qu'un pere raisonnable, qui aimeroit véritablement ses enfants, ne crût pas remplir un devoir

» & ne ſuivît pas les mouvements d'une » tendreſſe éclairée, en leur faiſant paſ- » ſer la planche, à l'époque favorable, » au riſque d'un ſur deux cents, plutôt » que d'attendre que le hazard les y con- » duiſît au riſque d'un ſur dix. Si cette » comparaiſon eſt juſte, il me ſemble » qu'il eſt difficile de reſiſter à la conſé- » quence ».

De l'Inoculation de la Rougeole.

§. 583. J'ai dit plus haut, §. 229, qu'on a auſſi inoculé la rougeole, & je dois parler ici de cette méthode, dont on a l'obligation à M. Fr. HOME, célebre Médecin d'Edimbourg, où la rougeole eſt ſouvent très-fâcheuſe, & où, lors même qu'on la regarde comme aſſez bénigne, elle emporte la douzieme partie des malades.

M. HOME eſpéra en inoculant, 1°. de diminuer, & même d'éloigner abſolument la mortalité; 2°. de prévenir la toux qui fait cruellement ſouffrir les malades, & qui dépend de ce que la premiere impreſſion du venin ſe fait ſur le poulmon où il eſt porté avec l'air: 3°. d'empêcher les maux d'yeux, & les autres ſuites funeſtes, que la rougeole ne laiſſe que trop ſouvent après elle. Il

a eu le plaisir de voir l'évenement répondre à ses espérances.

§. 584. Comme il n'y a point de pus dans la rougeole, M. HOME a employé le sang même pour la transmettre ; pour cela, il faut faire une incision très-légere à la peau d'une personne qui a cette maladie, dans l'endroit le plus chargé de boutons, & dans le temps qu'ils sont le plus animés ; il trempe un peu de coton dans le sang qui coule, & c'est ce coton dont il se sert pour donner la rougeole. Il fait deux incisions comme dans la petite vérole, mais un peu plus profondes, puisqu'il veut qu'elles saignent, & qu'on les laisse saigner un quart d'heure avant que d'appliquer le coton. Quand cette application est faite, le pansement se fait tout comme dans l'inoculation de la petite vérole, à cette seule différence près, qu'on laisse le coton pendant trois jours avant que de l'ôter ; mais je suis porté à croire que ce long séjour du coton, & la profondeur des plaies sont superflus.

§. 585. M. HOME fit sa premiere inoculation le 21 Mars 1758, sur un enfant de sept mois qui avoit beaucoup d'éruptions à la tête & même sur tout le corps, & un écoulement derriere les oreilles, mais qui d'ailleurs se portoit

très-bien, il l'inocula avec du coton imbibé deux jours auparavant.

L'enfant commença à être malade le 27, qui étoit le septieme jour de l'opération; il eut un peu de fiévre, de chaleur, d'inquiétude, éternua quelquefois, ne toussa en tout que six ou sept fois, & n'eût aucun mal aux yeux. L'éruption commença le 29, & sécha le troisieme Avril: la maladie de la peau se guérit parfaitement, l'enfant se porta très-bien.

§. 586. Une suite d'autres observations ont apris à M. HOME, 1°. qu'on ne doit pas employer du sang gardé plus de dix jours; il paroît qu'il a perdu sa force. 2°. Que le temps où le virus commence à se developer, c'est le sixieme ou le septieme jour; ce temps paroît plus fixe que dans la petite vérole. 3°. Que la rougeole inoculée est beaucoup plus douce que la naturelle; l'on n'en meurt point: la fiévre, l'inflammation, l'inquiétude ne parviennent point au même degré; plusieurs malades ne toussent point du tout, les autres très-peu; & l'on ne voit point de ces maladies de langueur qui succedent si souvent à la rougeole naturelle. Quoiqu'il y ait autant d'éternuement, & que l'écoulement des yeux soit quelquefois aussi considérable,

pendant la force de la maladie ; ils sont entiérement guéris dès que la rougeole est seche.

Les plaies ne suppurent pas aussi long-temps que dans la petite vérole inoculée.

§. 587. L'on voit, par tout ce qui a été dit, que dans les pays où la petite vérole est aussi fâcheuse qu'en Ecosse, c'est un devoir de la faire inoculer. Dans ceux où elle est plus bénigne, l'introduction de cette pratique est moins nécessaire, mais elle seroit aussi très-utile puisqu'elle épargne aux enfants une toux très-fâcheuse, & toutes les suites auxquelles ils sont exposés dans tous les pays.

§. 588. Comme le grand danger de la rougeole vient de l'inflammation des poulmons, que cette inflammation dépend du venin déposé sur cet organe, & qu'on prévient ce dépôt en appliquant ce venin sur une partie extérieure ; on sent que l'inoculation tire ici son plus grand avantage d'elle-même, sans avoir autant besoin de ceux de la préparation que la petite vérole. On ne doit cependant point les perdre de vue; mais comme cette préparation est fondée sur les mêmes principes que celle pour la petite vérole, il est inutile de répeter ici ce que j'en ai dit plus haut.

CHAPITRE XXXIV.

Des Maladies de langueur.

§. 590. JE ne me propose point de traiter des maladies de langueur ou chroniques, & je ne destine ce chapitre qu'à donner quelques directions, qui, dans certains cas, peuvent en prévenir la formation, & dans d'autres en arrêter les progrès, ou en diminuer les accidents.

§. 591. Les maladies de langueur ont plusieurs causes différentes; & la même cause produit des maladies très-différentes, suivant la partie qu'elle attaque. Il y a peu de parties dans lesquelles il n'y ait des pierres, ou qui n'aient été trouvées squirreuses; mais les pierres & les squirres produisent des symptômes très-différents dans les poulmons, dans le foie, dans les reins. Je ne parcourrai point toutes ces causes: je dirai un mot de quelques-unes des plus fréquentes & de quelques maladies les plus communes.

§. 592. Il y a des personnes qui naissent très-foibles, & avec une constitution

délicate, qu'elles conservent toute leur vie; elles manquent de force, elles ne jouissent jamais d'un parfait bien-être, parce qu'étant extrêmement sensibles à toutes les impressions, les causes les plus légeres les jettent dans le malaise. La plus petite erreur dans la qualité ou dans la quantité des aliments, les changements de temps, un peu trop de fatigue, la plus petite altération dans leur sommeil, le plus léger trouble de leur ame, produisent, sur-le-champ, un changement considérable dans leur santé; & sans avoir de maladies caractérisées, elles ne se portent jamais bien.

§. 593. La façon dont ont éleve les enfants peut beaucoup contribuer à réparer ce vice de leur constitution native; & l'on peut rendre très-sains des enfants nés très-foibles. Je donnerai peut-être, un jour, le résultat d'un grand nombre d'observations sur cet objet important; je me borne actuellement à renvoyer, à ce que j'en ai dit dans le chapitre XXVII.

Quand l'art n'a pas cherché, dès la premiere enfance, à donner les forces que la nature a réfusées, ce qui arrive souvent, parce qu'au lieu de voir que les enfants ne sont que foibles, on juge qu'ils sont malades, on les traite comme tels, & on

les affoiblit par les remedes, il est très-difficile, pour ne pas dire plus, de procurer une santé tolérable. Le conseil le plus utile que je crois pouvoir donner aux personnes qui sont dans ce cas là, c'est d'éviter l'écueil contre lequel elles échouent presque toutes, l'espérance de se guérir par les remedes. La foiblesse ouvre la porte à toutes les infirmités, elles cherchent à les combattre toutes successivement, & cela souvent par des remedes très-opposés, dont le seul effet certain c'est de les affoiblir journellement davantage; elles augmentent par-là le nombre de leurs maux, & se réduisent enfin à l'état le plus triste. Les saignées, les émétiques, les purgatifs sont pour elles des moyens de destruction, puisque leur seul but, par rapport à leur santé, doit être d'augmenter leurs forces, & que ces remedes les diminuent : mais elles ne peuvent espérer de réussir que par des moyens doux, long-temps continués, & par des attentions de régime plutôt que par des remedes.

La sobriété doit être leur premiere loi. Des organes foibles, dont l'action est toujours languissante, peuvent peu digérer, & peu dissiper; si on leur donne des aliments au-delà de leurs forces, ils en sont surchargés & deviennent ma-

lades. Non seulement ils doivent se contenter d'une fort petite quantité d'aliments, mais ils doivent les choisir simples, & faire le moins de mêlanges qu'il est possible. Le meilleur pain, des viandes tendres, ou rôties, ou cuites avec très-peu d'eau, mais jamais bouillies, des œufs très-frais, du lait, si leur estomac le digere, du poisson, des écrevisses, doivent être la base de leur nourriture; il faut y joindre journellement quelques légumes ou quelques fruits, mais plutôt comme assaisonnement que comme aliment, & seulement ce qu'il en faut pour prévenir le dégoût, & éviter les danger d'une diete entiérement composée de viande, ou au moins de substances animales.

Les aliments gras, salés, fumés, venés, visqueux, pâteux, sont au dessus des forces de leur estomac, & de leurs autres viscères. Les acides les affoiblissent.

Elles doivent être en garde contre une boisson trop abondante qui augmente la foiblesse. L'eau pure est la boisson qui leur convient le mieux: quand elles vivent dans les lieux où l'eau est mauvaise, elles peuvent y suppléer par quelque tisanne légerement amere; celle de racine de génévrier,peut tenir lieu de tou-

tes les autres. Toutes les infusions bues chaudes quelque vantées qu'elles puissent être, & toutes les liqueurs, sous quelque nom qu'elles se produisent, leur sont nuisibles, quoique différemment. Les vins qui ne sont ni acides, ni spiritueux, mais huileux, nourrissants, fortifiants, pris de temps en temps à petite dose, sont la seule boisson artificielle dont elles doivent faire usage.

Leur souper doit être léger, & elles doivent se coucher de bonne heure & se lever matin; rien ne contribue plus efficacement à réparer les forces.

Elles doivent fuir l'air chaud & l'air renfermé, l'inaction les tue, &, après la sobriété, les deux moyens efficaces de rétablissement pour elles, c'est de vivre beaucoup en plein air, & de prendre beaucoup de mouvement, sans cependant se fatiguer trop tout-à-coup. Tous les jeux d'exercice, tous les travaux de la campagne, les promenades à cheval, leur sont très salutaires.

Je sçais que souvent ces personnes craignent l'air, vivent renfermées, & font, d'une chambre bien calfeutrée, un tombeau dans lequel elles végetent fort misérablement, envéloppées de pelisses d'un bout de l'année à l'autre, ne se nourrissant que de soupes, & ne s'abreu-

vant que d'eau chaude. Elles se révolteront en entendant proposer le genre de vie que je viens de décrire ; mais je ne leur demande que le courage d'en faire un essai ; j'ose assurer qu'au bout de quelques semaines elles ne penseront plus à le quitter.

Il ne leur faut que peu de remedes. Si leur estomac se trouve embarrassé, elles peuvent, trois ou quatre fois par an prendre un peu de rhubarbe ; & dans l'entredeux elles peuvent fréquemment prendre de la limaille de fer, ou plutôt de la poudre N°. 54 ; le kina, les eaux minérales ferrées, pendant long temps, mais à petites doses : les bains froids, peuvent aussi leur être quelquefois très-utiles : & l'on voit que ce traitement est le même que j'ai indiqué pour les personnes catarrhales, §. 135.

§. 594. J'ai supposé, dans l'article précédent, que ces enfants foibles n'étoient que foibles, si la foiblesse est l'effet de la corruption des humeurs, s'ils ont été formés & nourris d'un sang empoisonné, la façon de vivre la plus sobre & la plus réglée leur est indispensablement nécessaire ; mais seule elle ne peut pas les guérir, & il faut employer de très-bonne heure, & dès les premieres semaines de leur enfance, si l'on trouve déja à cette

époque, ce qui arrive ſouvent, des ſignes qui caractériſent l'eſpece de vice dont leurs humeurs ſont atteintes ; il faut, dis-je, employer, dès les premieres ſemaines de leur enfance, les remedes les mieux indiqués. Le ſuccès des remedes eſt d'autant plus sûr, qu'on les emploie plutôt ; il eſt plus aiſé à cette époque de détruire la cauſe du mal; & d'ailleurs quand on ſeroit auſſi sûr de la détruire quelques années après, ſon action pendant les premieres années de la vie endommage inévitablement la ſanté, & les maux qu'elle produit ſont quelquefois irréparables. J'ai cru devoir donner ici ce conſeil, aux parents aſſez vertueux pour s'avouer à eux-mêmes, & à un Médecin honnête & éclairé, leurs fautes ou leur malheur, & pour ne pas ſacrifier la ſanté & le bonheur de leurs enfants à une fauſſe honte. Mais je ne puis entrer dans aucuns détails, ils ne peuvent pas être abrégés, & ne ſont pas de nature d'ailleurs, à être ſaiſis par les perſonnes dont la médecine n'eſt pas la vocation.

§. 595. Des perſonnes nées fortes peuvent tomber dans la plus grande foibleſſe par pluſieurs raiſons. Des maladies aiguës ſouvent réitérées; des hémorrhagies abondantes, & par-là même, les couches fréquentes, les fauſſes couches, les

blessures considérables, des excès en tout genre, de longues fatigues, une suite de chagrins, un long usage de mauvais aliments, un long séjour dans un air mal sain, ont souvent réduit les personnes les plus vigoureuses à l'état de foiblesse dont j'ai déja parlé; il demande les mêmes soins & les mêmes attentions indiqués dans le §. 593 : mais on a beaucoup plus d'espérance de réussir, que quand la foiblesse est un vice de naissance.

§. 596. Le dérangement des digestions, ou l'affoiblissement des organes qui servent à cette fonction, est, après la foiblesse générale, une des principales causes des maladies de langueur. Si l'on fait attention que l'estomac est la partie qui souffre immédiatement de toutes les erreurs qu'on commet dans la quantité, la qualité, le mélange des aliments & des boissons, erreurs qui sont innombrables & dont presque personne n'est exempt; on comprendra combien il est aisé qu'il se dérange : si l'on réflechit à l'importance de ses fonctions, on comprendra quelles fâcheuses suites ce dérangement doit avoir. Les dérangements de l'estomac sont funestes à la santé, mais ils ne sont pas tous de la même espece, ni pris de là : il y en a de très-opposés les uns aux autres; & les conseils géné-

raux qu'on peut donner avec quelque confiance, se réduisent à un assez petit nombre.

C'est dans ce cas, que l'observation de la diete est la plus importante. Le régime ne peut pas être trop simple; la mastication la plus exacte doit diminuer l'ouvrage de l'estomac. Tous ceux qui l'ont foible doivent éviter les aliments gras, salés, fumés, venés, pâteux, visqueux; ils doivent, outre cela, éviter ceux qu'ils ont remarqué qui leur nuisoient; ils ne doivent en prendre que peu, & ne jamais manger qu'ils ne sentent que les derniers aliments qu'ils ont pris, sont entiérement digérés. Ils ne doivent boire que de l'eau, & sur-tout ils doivent s'astreindre à souper très peu. Je répéterai ce conseil plus d'une fois dans la suite de ce chapitre, & je ne puis trop le répéter, parce qu'il est de la plus grande importance, non-seulement dans les maladies particulieres des organes de la digestion, mais encore dans le plus grand nombre des maladies de langueur qui les dérangent toujours plus ou moins, & qui altérent aussi le sommeil. Dans cet état, un souper trop considérable produit deux maux: premiérement, il ne se digere pas: secondement, il trouble le sommeil; de-là tous les maux qui résul-

tent des mauvaises digestions, & d'un mauvais sommeil, & pendant la nuit même, l'agitation, la fiévre, le mal de tête, & le lendemain le malaise, la foiblesse, par là même l'augmentation du mal ; au lieu qu'un souper proportionné à la foiblesse de l'estomac se digere bien, & laisse jouir d'un sommeil tranquille : & comme de bonnes digestions, & un bon sommeil, sont les deux grands moyens de réparation que la nature a donnés aux hommes, on sent combien il est important de les conserver le plus qu'il est possible.

§. 597. Non seulement les maladies aiguës affoiblissent, & si elles sont fréquentes rendent valétudinaires ; mais elles jettent aussi dans les maladies chroniques les plus caractérisées, en faisant dans le corps ces dérangements qui les produisent. Cela arrive comme je l'ai déja dit §. 25, ou quand elle a été négligée dans les commencements, ou quand elle a été mal traitée, ou, quelquefois, quand elle a été si violente que tous les secours n'ont pû qu'empêcher qu'elle devînt mortelle, sans pouvoir parvenir à une guérison complette.

L'on peut ranger sous deux classes les désordres que laisse après elle une maladie aiguë mal guérie, & qui devien-

nent cause de maladies de langueur, ou un principe de corruption dans la masse générale des humeurs, ou un vice dans quelque organe particulier. Je n'entrerai pas dans une énumération des différents désordres renfermés dans ces deux classes générales : je ne parlerai que des trois plus fréquents, après avoir de nouveau avertir combien il est important de soigner les maladies aiguës dès les commencements, de les bien soigner, & de ne point les abandonner qu'elles ne soient entiérement guéries.

§. 598. Si un malade qui releve d'une maladie aiguë ne recouvre ni l'appétit, ni le sommeil, ni les forces, s'il éprouve souvent du malaise, s'il est inquiet, il est certain que la maladie a été terminée imparfaitement ; & l'on doit, sans différer, s'adresser à un personne en état de distinguer le mal dont on est affecté, & d'y remédier, pour en prévenir les suites pendant qu'il en est, peut-être, encore temps ; mais malheureusement on néglige ces premiers germes des maladies les plus cruelles, ou, ce qui est encore plus fâcheux, on les traite sans réflexion & sans méthode, par des purgatifs âcres réitérés, ou par d'autres remedes violents, qui affoiblissent le malade & fortifient la cause de la maladie ; ou par des

ſtomachiques échauffants, qui, bien loin de produire l'effet qu'on en attend, augmentent la fiévre & le dégoût.

§. 599. Des friſſons fréquents, ſur-tout le ſoir, une petite toux, des ſueurs abondantes pendant la nuit, une augmentation rapide de maigreur, des moments de chaleur incommode, ſur-tout après avoir mangé, un pouls toujours fréquent, font préſumer que le ſang eſt infecté de pus, & c'eſt une ſuite fréquente des maladies inflammatoires. S'il y a une *vomique* dans le poulmon, on la reconnoîtra par les ſymptômes décrits §. 67, & 68.

§. 600. Une autre ſuite des maladies aiguës, ſur-tout putrides, c'eſt une altération conſidérable de la bile, qui acquiert, pendant la fiévre, un principe de corruption qu'elle ne peut point perdre. Un dégoût inſurmontable pour les aliments, mais ſur-tout pour les viandes, une inquiétude continuelle, un ſentiment incommode dans le voiſinage de l'eſtomac, le teint preſque toujours un peu jaune, une inſomnie totale, des ſelles très-irrégulieres, ſouvent une diarrhée fétide, ſont des ſymptômes qui accompagnent ordinairement cet état.

§. 601. Si une fiévre mal guérie laiſſe un endurciſſement dans quelque partie; une douleur ſourde, ou plutôt un ſent-

ment de pesanteur dans cette partie, joint aux signes qui font connoître que ses fonctions se font moins bien qu'à l'ordinaire, & à ce sentiment inexprimable qu'on éprouve quand on ne se porte pas bien, sans avoir cependant autant de fiévre, d'inquiétude & de dégoût que dans les deux maladies précedentes, §. 599 & 600, sont les symptômes qui le font connoître.

§. 602. Quand on a lieu de croire qu'il y a du pus dans le sang, ou que la bile est corrompue, l'on ne doit vivre que de végétaux, tels que différentes especes de racines, de farineux, d'herbages, de fruits ; on ne doit boire que de l'eau, ou du petit-lait, ou de l'eau rendue acide avec un peu de jus de citron ou d'esprit de vitriol. Les mouvements violents ou un mouvement trop continué nuisent dans ces deux cas, en augmentant la fiévre & en hâtant, par-là, la corruption des humeurs.

§. 603. Quoique l'endurcissement de quelque viscère, §. 601, soit moins fâcheux que ces deux autres maladies, & qu'on voie tous les jours des personnes qui en sont attaquées, & qui vivent très-long-temps sans en être que très peu affectées, il arrive aussi souvent, que venant à faire des progrès considérables

non-ſeulement les fonctions de l'organe attaqué ſont entiérement dérangées; mais celles des parties voiſines ſe dérangent auſſi par l'irritation & la compreſſion qu'elles ſouffrent ; & il en réſulte une foule de maladies chroniques ; les plus cruelles & les plus incurables : c'eſt une des cauſes les plus fréquentes des hydropiſies. La guériſon de ſes tumeurs demande beaucoup d'attention de la part du Médecin, & beaucoup de patience & de conſtance dans l'uſage des remedes, de la part du malade. Le régime doit être composé de végetaux, ſur-tout d'herbes, & de fruits fondants, & d'un peu de viande tendre; l'on doit être très-reſervé ſur l'uſage des acides proprement dits, pris ſeuls ou à groſſes doſes. Le petit-lait N°. 17, les pilules N°. 18, & celles N°. 57, pluſieurs eaux minérales les jus des plantes chicoracées, ſont des remedes très-bien indiqués, & qui ont ſouvent produit de très-bons effets.

§. 604. Ces endurciſſements des viſcères, ce principe de pus dans le ſang, & cette corruption de la bile ſe forment ſouvent ſans avoir été précédés par une maladie aiguë : on les reconnoîtra aux mêmes ſymptômes que j'ai déja indiqués.

§. 605. Les maladies des nerfs forment plus de la moitié des maladies de

langueur; les personnes qui en sont atteintes peuvent trouver quelques directions, pour en modérer les accidents & en ralentir les progrès, §. 500, 501, 502, 503, 516, 517.

§. 606. Celles qui ont la respiration gênée, qui ne peuvent point marcher sans être oppressées, qui ont quelquefois un peu de toux, qui éprouvent de fréquentes palpitations sans être sujettes aux maux de nerfs; qui ne peuvent pas dormir quand elles ont la tête basse, ou dans un lit fermé, ou dans une chambre un peu chaude, ou qui se réveillent avec beaucoup d'angoisse après leur premier sommeil, les personnes, dis-je, chez lesquels tous ou quelques-uns de ces syptômes se trouvent réunis, portent quelque vice dans la poitrine qui peut les conduire à des maladies très-graves & très-cruelles. Mais comme des symptômes, très-semblables en apparence, peuvent dépendre de plusieurs causes très-différentes & très opposées, les seuls avis généraux que je puisse donner, c'est 1°. qu'il est encore plus important dans ces maladies, que dans la plupart des autres, d'y remédier de bonne heure. 2°. Qu'il est plus dangereux, dans ce cas que dans tout autre, de hazarder des remedes ou violents, ou

mal indiqués. 3°. Qu'il est de la plus grande importance d'observer le régime le plus exact, & de se réduire à une très-petite quantité d'aliments les plus simples, à ne boire que de l'eau, à ne souper presque point, & à éviter également l'inaction & les exercices trop violents.

§. 607. Je n'étendrai pas davantage ce chapitre, mais je le finirai, en répétant (on ne doit pas craindre les répétitions dans un ouvrage comme celui-ci) que les maladies les plus graves commencent par les plus légeres incommodités, quelquefois par un coup ou par une chûte auxquels on n'a pas fait assez d'attention, voyez §. 442, 453, que par là même quand une incommodité quelconque, qui a son siége dans les parties intérieures, reparoît souvent, que quand quelque fonction est souvent derangée, que quand quelque évacuation ne se fait pas, comme elle devroit se faire, on doit d'abord chercher à y remédier; que les remedes pris sans direction & sans méthode sont très-souvent mortels, font ordinairement beaucoup de mal, & ne font jamais de bien que par un hazard sur lequel il est insensé de compter; enfin, qu'une très-grande sobriété, une grande modération dans les

mouvements de l'ame, & une vie active ſans excès, ſont les ſeuls remedes qui puiſſent convenir dans toutes les maladies de langueur.

CHAPITRE XXXV.

Des Charlatans, & des Maîges.

§. 608. Il me reſte à parler d'un fléau qui fait plus de ravage que tous les maux que j'ai décrits, & qui, tant qu'il ſubſiſtera, rendra inutiles toutes les précautions qu'on prendra pour la conſervation du peuple; ce ſont les charlatans. J'en diſtinguerai de deux eſpéces; les Charlatans paſſants, & ces faux Médecins de villages, tant mâles que femelles, connus, dans ce pays ſous le nom de *Maîges*, & qui le dépeuplent ſourdement.

Les premiers, ſans viſiter des malades, débitent des remedes dont quelques-uns ne ſont qu'extérieurs & ſouvent ne font point de mal, mais les intérieurs ſont très ſouvent pernicieux. J'en ai vû les effets les plus cruels, & il ne paſſe point de ces miſérables, dont l'entrée au pays ne coûte la vie à quelques-uns de

ses habitants. Ils nuisent encore d'une autre façon, en emportant une grande quantité d'argent comptant, & en enlevant annuellement, quelques milliers de francs à cette partie des habitants pour qui l'argent est le plus précieux. J'ai vû, avec douleur, le laboureur & l'artisan, dénués des secours les plus nécessaires à la vie, emprunter de quoi acheter cherement le poison destiné à combler leur misere, en aggravant leurs maux, & souvent en les jettant dans des maux de langueur, qui réduisent toute une famille à la mendicité.

§. 609. Un homme ignorant, fourbe, menteur, & impudent, séduira toujours le peuple grossier & crédule, incapable de juger de rien, de rien apprécier, qui sera éternellement la dupe de quiconque aura la bassesse de chercher à éblouir ses sens, & qui, par là même, sera ftiponné par les Charlatans, tant qu'on les tolérera. Mais le Magistrat, son tuteur, son protecteur, son pere, ne devroit-il pas le soustraire à ce danger, en prohibant séverement l'entrée de ce pays où les hommes sont précieux, & l'argent rare, à des hommes pernicieux, qui détruisent les uns & emportent l'autre, sans pouvoir jamais y faire le plus petit bien. Des raisons aussi fortes peuvent-elles permet-

tre

tre de différer plus long-temps leur exil, puisqu'il n'y a pas la plus petite raison de les admettre.

§. 610. Les Maîges n'emportent pas, il est vrai, l'argent du pays comme les Charlatans passants; mais le ravage qu'ils font parmi les hommes est continuel, & par-là même, immense; & chaque jour de l'année est marqué par le nombre de leurs victimes. Sans aucune connoissance, sans aucune expérience, armés de trois ou quatre remedes, dont ils ignorent aussi profondement la nature, que celle des maladies dans lesquelles ils les emploient, & qui, étant presque tous violents, sont véritablement un glaive dans la main d'un furieux, ils empirent les maux les plus légers, & rendent, à coup sûr, mortels ceux qui sont un peu plus graves, mais qui se seroient guéris si on les eût seulement abandonnés à la nature; à plus forte raison, s'ils avoient été bien traités.

§. 611. Le brigand, qui assassine au milieu d'un grand chemin, laisse au moins la double ressource de se défendre & d'être secouru; mais l'empoisonneur, qui surprend la confiance du malade, & le tue, est cent fois plus dangereux, & aussi punissable.

L'on signale les bandes de voleurs qui

s'introduisent dans le pays ; il seroit autant à souhaiter qu'on eût un rôle de tous ces faux Médecins de l'un & de l'autre sexe, & qu'on en publiât la description la plus exacte, accompagnée de la liste de leurs exploits sanglants. L'on inspireroit, peut-être par-là, une frayeur salutaire au peuple, qui ne s'exposeroit plus à être la victime innocente de ces bourreaux.

§. 512. Son aveuglement, sur cette double espece d'êtres malfaisants, est inconcevable. Celui qu'il a en faveur des charlatans, l'est cependant moins, parce que ne les connoissant pas, il peut leur supposer une partie des talents & des connoissances qu'ils s'arrogent. Il faut donc l'avertir, & on ne peut trop le lui redire, que malgré l'appareil pompeux dont quelques-uns se parent, ce sont toujours des hommes vils, qui, incapables de gagner leur vie par aucun travail honnête, ont fondé leur subsistance sur leur propre impudence & son imbécille crédulité; qu'ils n'ont aucune connoissance; que leurs titres & leurs patentes sont sans aucune autorité, parce que, par un misérable abus, ces actes sont devenus une denrée de commerce, qu'on obtient à très vil prix, tous comme le surtout galonné qu'ils achetent à la friperie; que leurs

certificats de guérisons sont chimériques ou faux, & qu'enfin, quand sur le nombreprodigieux de gens qui prennent leurs remedes, il y en auroit quelques-uns de guéris, & il est presque physiquement impossible que cela n'arrive pas, il n'en seroit pas moins vrai, que c'est une espece destructive. Un coup d'épée dans la poitrine, en perçant un abscès, sauva un homme que ce mal auroit tué; les coups d'épées n'en sont pas moins mortels. Il n'est point étonnant même que ces gens là (je dis la même chose des Maîges), qui tuent des milliers de gens, que la nature seule, ou aidée des secours de la médecine, auroit sauvés, guérissent de temps en temps un malade qui a été entre les mains des plus habiles Médecins. Souvent les malades de l'ordre de ceux qui s'adressent aux gens de cet acabit, soit qu'ils ne veuillent pas s'astreindre au traitement qu'exige leur maladie, soit que, rébuté, par leur peu de docilité, le Médecin ne leur continue pas ses conseils, vont chercher des gens qui leur promettent une guérison prompte, & hazardent des remedes qui en tuent plusieurs, & en guérissent un qui se trouve la force de résister, un peu plus vîte que ne l'auroit fait un Médecin. Il ne seroit que trop aisé de se pro-

curer, dans toutes les paroiſſes, des catalogues qui mettroient ſous les yeux la vérité de toutes ces propoſitions.

§. 613. Le crédit de ce charlatan de foire, que cinq ou ſix cents payſans entourent, *grands yeux ouverts*, *gueule béante*, & ſe trouvant fort heureux qu'il veuille bien leur friponner leur néceſſaire, en leur vendant, quinze ou vingt fois au delà de ſa valeur, un remede, dont la plus grande qualité ſeroit d'être inutile, le crédit, dis-je, de ce fripon toléré, tomberoit bientôt, ſi l'on pouvoit perſuader à chacun de ſes auditeurs, ce qui eſt exactement vrai, qu'à un peu de ſoupleſſe près dans la main, il en ſçait tout autant que lui; & que, s'il peut acquérir ſon impudence, il aura dans un moment la même habileté, & méritera la même réputation & la même confiance.

§. 614. Si le peuple raiſonnoit, il ſeroit aiſé de le déſabuſer: mais ceux qui le conduiſent doivent raiſonner pour lui. J'ai déja prouvé le ridicule de ſa confiance aux charlatans proprement ainſi dits; celle qu'il a pour les Maîges eſt encore plus inſenſée.

L'art le plus vil s'apprend; l'on n'eſt ſavetier, l'on ne raccommode de vieux morceaux de cuir, que quand on a fait un apprentiſſage; & l'on n'en fera point

pour l'art le plus néceſſaire, le plus utile, le plus beau ! L'on ne confie une montre, pour la raccommoder, qu'à celui qui a paſſé bien des années à étudier comment elle eſt faite, & quelles ſont les cauſes qui la font bien aller, & qui la dérangent ; & l'on confiera le ſoin de raccommoder la plus composée, la plus délicate, & la plus précieuſe des machines, à des gens qui n'ont pas la plus petite notion de ſa ſtructure, des cauſes de ſes mouvements, & des inſtruments qui peuvent la rétablir !

Qu'un ſoldat, chaſſé de ſon régiment à cauſe de ſes coquineries, ou qui a déſerté par libertinage, qu'un banqueroutier, qu'un eccléſiaſtique flétri, qu'un barbier ivrogne, qu'une foule d'autres perſonnages auſſi vils, viennent afficher qu'ils remontent les bijoux dans la perfection, s'ils ne ſont pas connus, ſi l'on ne voit pas de leur ouvrage, ſi l'on n'a pas des témoignages authentiques de leur probité, & de leur habileté, perſonne ne leur confiera pour quatre ſols de pierres fauſſes : ils mourront de faim. Mais qu'au lieu de ſe faire jouailliers, ils s'affichent Médecins, on achetera très-chérement le plaiſir de leur confier ſa vie, dont ils ne tarderont pas à empoiſonner les reſtes.

§. 615. Les plus grands Médecins, ces hommes rares, qui, nés avec les plus heureux talents, ont éclairé leur esprit dès leur plus tendre enfance; qui ont cultivé ensuite avec soin, toutes les parties de la physique; qui ont sacrifié les plus beaux moments de leur vie à une étude suivie & assidue du corps humain, de ses fonctions, des causes qui peuvent les empêcher, & de tous les remedes; qui ont surmonté le désagrément de vivre dans les hôpitaux parmi des milliers de malades; qui ont réuni à leurs propres observations, celles de tous les temps & de tous les lieux: ces hommes rares, dis-je, ne se trouvent pas même tels qu'ils voudroient être, pour se charger du précieux dépôt de la santé humaine; & on le remettra à des hommes grossiers, nés sans talents, élevés sans culture, qui, souvent, ne sçavent pas même lire, qui ignorent tout ce qui a quelque rapport à la Médecine, aussi profondement que les mœurs des sauvages asiatiques, qui n'ont veillé que pour boire, qui souvent ne font cet horrible métier que pour fournir à leur boisson, & ne l'exercent que dans le vin, qui ne se sont faits Médecins que parce qu'ils étoient incapables d'être quelque chose! Une telle conduite paroîtra, à tout hom-

me sensé, le comble de l'extravagance.

Si l'on entroit dans l'examen des remedes qu'ils emploient, si on les comparoît aux besoins des malades, à qui ils les ordonnent, on seroit saisi d'horreur, & l'on gémiroit sur le sort de cette infortunée partie du genre humain, dont la vie, si importante à l'Etat, est misérablement confiée aux plus meurtriers des êtres.

§. 616. Quelques-uns d'eux, sentant bien le danger de l'objection tirée du manque d'études, ont cherché à la prévenir, en répandant parmi le peuple un préjugé qui n'est que trop accrédité aujourd'hui; c'est que leurs talents pour la Médecine, sont un don surnaturel, fort supérieur, par-là même, à toutes les connoissances humaines. Ce n'est point à moi à montrer l'indécence, le crime, l'irréligion d'une telle fourberie; ce seroit empiéter sur les droits de Messieurs les Pasteurs: mais qu'il me soit permis de les avertir, que cette branche de superstition ayant les suites les plus cruelles, mérite toute leur attention; & en général, il seroit d'autant plus à souhaiter qu'on combattît la superstition, qu'un esprit imbu de préjugés faux n'est pas propre à recevoir une doctrine véritable. Il y a des scélerats, qui esperant de s'ac-

créditer par la crainte autant que par l'espérance, ont poussé l'horreur jusqu'à laisser douter, s'ils tenoient leur puissance du ciel ou de l'enfer. Voilà les hommes qui disposent de la vie des autres.

§. 617. Un fait que j'ai déja indiqué, & qu'on n'expliquera jamais, c'est l'empressement du paysan à se procurer les meilleurs secours pour ses bêtesmalades. Quelque éloigné que soit le *Médecin vétérinaire*, ou l'homme qu'on croit tel, (car malheureusement il n'y en a point dans ce pays) s'il a beaucoup de réputation, il va le consulter, ou il le fait venir à tout prix; quelques coûteux que soient les remedes qu'il indique, s'ils passent pour les meilleurs, il se les procure; mais dès qu'il s'agit de lui, de sa femme, de ses enfants, il se passe de secours, ou se contente de ceux qui s'offrent sous sa main, quelque pernicieux qu'ils soient, sans en être moins coûteux; car c'est une injustice criante, que les sommes extorquées par quelques Maîges ou aux patiens, ou, plus souvent, à leurs héritiers.

§. 618. L'on trouvera, dans un excellent mémoire sur la population de ce pays, qui est prêt à paroître, une observation importante & qui démontre évidemment les ravages des Maîges;

c'est que dans les années communes, la proportion entre le nombre des habitans d'un lieu & des morts, n'est pas extrêmement différente à la ville & à la campagne, mais quand la même épidémie attaque la ville & les villages, cette différence est énorme, & le nombre des morts, comparé à celui des habitans dans le village, où le Maîge exerce son empire destructif, est infiniment plus grand que dans la ville.

Je trouve dans le second volume des Mémoires de la SOCIÉTÉ ŒCONOMIQUE de BERNE pour 1762, un autre fait également important, rapporté par un des plus éclairés observateurs qui travaillent pour ce Journal, » Il regne, *dit-il*, (à » Cottens à la Côte) des pleurésies & » des péripneumonies; il en est mort » quelques paysans de ceux qui con- » sultant les Maîges ont pris leurs reme- » des échauffants; ceux qui ont suivi » la méthode opposée se sont presque » tous tirés d'affaire.

§. 619. Je ne puis pas m'étendre plus long-temps sur cette matiere, dont l'amour de l'humanité m'a forcé à dire quelque chose, mais qui meriteroit d'être traitée plus au long, & qui est de la plus grande conséquence. Il n'y a que les Médecins qui pussent se tranquilliser sur cet

horrible abus, s'ils n'étoient animés que par des vues d'intérêt ; puiſque les Maîges diminuent le nombre des conſultans du peuple, qui ne ſont pour eux qu'une occupation pénible. Mais quel eſt le Médecin aſſez vil, pour vouloir acheter quelques heures de tranquillité à un prix auſſi cher & auſſi odieux ?

§. 620. Après avoir montré le mal, je ſouhaiterois de pouvoir indiquer des remedes sûrs, mais cela eſt difficile.

Le premier, c'eſt peut-être d'avoir fait connoître le danger, & d'avoir fait tourner les yeux ſur cet homicide abus, qui, joint aux autres cauſes de dépopulation, tend à rendre ce pays déſert.

§. 621. Le ſecond, &, ſans contredit, le plus efficace, eſt celui dont j'ai déja parlé, n'admettre aucun charlatan paſſant, & ſignaler tous les Maîges ; peut-être même qu'il conviendroit de leur infliger des peines corporelles, comme elles ont été ordonnées en différents lieux par des Edits Souverains ; on devroit au moins les couvrir d'infamie, en ſuivant une pratique uſitée dans une grande ville de France. » Quand il ſe » trouvoit des Charlatans à Montpellier, » on étoit en poſſeſſion de les mettre » ſur un âne maigre & fâcheux, la tête » tournée vers la queue ; on les prome-

» noit en cet état, par toute la ville au » bruit des huées des enfants & de la » populace, les frappant, leurs jettant » des ordures, les tiraillant de tous » côtés, & les maudissant » (*a*).

§. 622. Un troisieme moyen, ce seroit des instructions pastorales sur cet objet. La conduite du peuple à cet égard est un vrai suicide, & il seroit important de l'en convaincre. Mais l'inefficace des exhortations réfléchies les plus fortes sur tant d'autres articles, ne fait-elle point craindre le même sort pour celle-ci. L'usage a décidé qu'il n'y a aujourd'hui de vice, qui exclue du titre & de la considération d'honnête homme, que le vol ouvert & caractérisé, & cela par cette raison simple, c'est que nous tenons à nos biens plus qu'à toute autre chose; l'homicide même est honnête dans un très-grand nombre de cas: peut-on espérer de persuader qu'il y a du crime à confier sa santé à des empoisonneurs, sous l'espérance de guérison. Un remede plus sûr, sans doute, ce seroit de faire sentir au peuple, ce qui est fort aisé,

(*a*) Une Ordonnance publiée l'année derniere, défend tout exercice de la médecine dans ce pays à ces êtres malfaisants, & prouve l'intention bienfaisante du Prince; mais on ne tient pas la main à l'exécution, elle devient inutile au peuple.

qu'il lui en coûtera moins pour être bien ſoigné, que pour être bourreaudé. L'appas du bon marché le ramenera beaucoup plus ſûrement que l'averſion du crime.

§. 623. Le quatrieme remede, qui ne ſeroit ſûrement pas inutile, ce ſeroit de retrancher des almanachs ces regles de Médecine Aſtrologique, qui contribuent continuellement à entretenir des préjugés dangereux, ſur une ſcience dans laquelle les plus petites erreurs ſont funeſtes. Que de payſans morts, (je l'ai déja dit), pour avoir différé, rejetté, ou mal placé une ſaignée dans une maladie aiguë, parce que l'almanach le vouloit ainſi. N'eſt-il point à craindre, pour le dire en paſſant, que la même cauſe ne nuiſe à leur œconomie, & qu'en conſultant la lune, qui n'a aucune influence, ils ne négligent les attentions relatives aux autres circonſtances, qui en ont beaucoup ?

§. 624. Un cinquieme remede, ſeroit l'établiſſement d'hôpitaux pour les malades, dans différentes villes du pays.

Il y a un grand nombre de moyens aiſés, pour les fonder & les entretenir preſque ſans nouvelles dépenſes, & les avantages qui en réſulteroient ſeroient immenſes ; d'ailleurs, quelque conſi-

dérables que fussent les dépenses, en est-il de plus importantes? Elles sont sans doute de devoir, & l'on ne tarderoit pas à s'appercevoir, qu'elles rapportent un intérêt réel plus fort qu'on ne pourroit l'espérer d'aucun autre emploi de l'argent. Il faut, ou admettre que le peuple est inutile dans un Etat, ou convenir qu'on doit pourvoir aux soins de sa conservation. Un Anglois respectable, qui, après avoir tout vû avec beaucoup de soin, s'est occupé profondement & utilement des moyens d'augmenter les richesses & le bonheur de ses compatriotes, se plaint, en Angleterre, pays du monde où les hôpitaux sont le plus multipliés, que le peuple malade n'est pas assez secouru. Que doit-ce être dans les pays où il n'y en a point.» Les secours de » Chirurgie & de Médecine trop abon- » dants dans les villes, ne sont point » assez répandus dans les campagnes;& » les paysans sont sujets à des maladies » assez simples, mais qui, faute de soins, » dégénerent en une langueur mor- » telle ».

§. 625. Enfin, si l'on ne peut pas remédier aux abus, (ceux qui regardent les Charlatans ne sont pas les seuls, & l'on ne donne pas ce nom à tous ceux qui le mériteroient); il seroit sans doute

avantageux de détruire, tout art médecinal. Quand les bons Médecins ne peuvent pas faire autant de bien, que les mauvais de mal, il y a un avantage réel à n'en point avoir. Je le dis avec conviction, l'anarchie en Médecine est la plus dangereuse de toutes. Libre de toute regle, & sans loix, cette science est un fléau d'autant plus affreux, qu'il frappe sans cesse; & si l'on ne peut pas réparer le désordre, il faut ou défendre, sous de rigoureuses peines, l'exercice d'un art qui devient si funeste, ou, si les constitutions d'un Etat ne permettoient pas ce moyen violent, ordonner, comme dans les grandes calamités, des prieres publiques dans tous les temples.

§. 626. Un autre abus, moins dangereux que ceux dont je viens de parler, qui ne laisse pas cependant de faire des maux réels, & qui, au moins, sort beaucoup d'argent du pays, mais dont le peuple est moins la victime que les gens aisés, c'est l'imbécille aveuglement avec lequel on s'en laisse imposer par les pompeuses annonces de quelque remede universel, qu'on tire dispendieusement de l'étranger. Les personnes au dessus du commun peuple, ne courent pas au Charlatan, parce qu'elles croiroienr s'a-

vilir, en se mêlant à la foule; mais si ce même Charlatan, au lieu de venir, s'étoit tenu dans quelque ville étrangere, si au lieu de faire afficher ses placards aux coins des rues, il les avoit fait insérer dans les mercures ou dans les gazettes, si au lieu de vendre ses remedes lui-même, il avoit établi des bureaux dans chaque ville, si au lieu de les vendre vingt fois au dessus de leur valeur, il avoit encore doublé ce prix au lieu d'avoir les chalands du peuple, il auroit eu ceux du citadin aisé, de tous les ordres, & presque de tous les pays. Telle personne, sensée à tout autre égard, qui hésitera de confier sa santé à des Médecins dignes d'une entiere confiance, hazardera, par une folie inconcevable, le remede le plus risqueux, sur la foi d'un placard imposteur, publié par un homme aussi vil que le Charlatan qu'elle méprise parce qu'il fait jouer du cors de chasse sous sa fenêtre, & qui n'en différe cependant que par les circonstances que je viens d'indiquer.

§. 627. Il n'y a presque pas d'année qu'il ne s'accrédite quelqu'un de ces remedes, dont les ravages sont plus ou moins grands, à proportion de leur plus ou moins de vogue. Peu, heureusement en ont eu autant que les poudres d'un

nommé *Ailhaud*, habitant d'Aix en Provence, & indigne du nom de Médecin, qui a inondé l'Europe, pendant quelques années, d'un purgatif âcre, dont le souvenir ne s'éteindra que quand toutes ses victimes auront fini. Je soigne, depuis long-temps, plusieurs malades, dont j'adoucis les maux, sans espérer de les guérir jamais, & qui ne doivent les tristes jours qu'ils coulent, qu'à l'usage de ces poudres; & j'ai vû, depuis très-peu de temps, deux personnes que ce poison a tuées cruellement. Un Médecin françois, aussi célebre par ses talents & ses connoissances, que recommandable par son caractere, a publiés quelques-unes des sinistres catastrophes que son usage avoit occasionnées, & si on recueilloit ces observations dans tous les endroits où on l'a employé, on formeroit un volume qui effraieroit. (*a*)

(*a*) Il y a près de quatre ans, que dans le moment où l'on alloit mettre en vente la seconde édition originale de cet ouvrage, mon libraire m'envoya un livret qu'il venoit de recevoir, imprimé à Carpentras, & intitulé, *Lettres adressées à M. Barbeu Dubourg, &c. en réponse à ce qu'il a avancé d'après le Sr. Tissot, contre le remede universel & son auteur*; & il me demandoit en même temps si je voulois qu'on retardât la distribution, pour faire une réponse. Je parcourus l'élégant recueil, & je trouvai qu'il n'en méritoit

§. 628. Heureusement tous ces remedes qu'on débite ne sont ni aussi accrédités, ni aussi dangereux; mais l'on doit juger toutes ces affiches sur ce principe, je n'en connois point de plus vrai en Physique & en Médecine, c'est que, quiconque annonce un remede universel est un imposteur, & qu'un tel remede est impossible & contradictoire. Je n'entrerai point dans des détails de preuve; mais j'en appelle hardiment à tout homme sensé qui voudra bien réflechir un moment sur les différentes causes des maladies, sur l'opposition de ces causes, & sur l'absurdité de vouloir les combattre toutes avec le même remede.

Quand on sera bien rempli de ce principe, on ne s'en laissera plus imposer par des tissus de sophismes, destinés à prouver que toutes les maladies viennent d'une cause, & que cette cause est

aucune; je le trouve encore aujourd'hui, mais en ayant reçu un exemplaire, par la poste, quelques mois après, sans seing & sans armes, j'ai cru devoir en accuser ici la réception à la personne qui a bien voulu en enrichir ma bibliothéque. Si c'est un partisant de la noblesse, de la science, des talents sublimes (pag. 51.) de M. Ailhaud, Baron de Castelet (pag. 6.) grand personage (pag. 53.) second Salomon (pag. 43.) que Dieu a voulu choisir pour être l'instrument de la Médecine (pag. 113.) & qui en est le *fa-*

de nature à céder au remede vanté. On comprendra d'abord qu'une telle assertion est le comble de la fourberie ou de l'ignorance ; & l'on découvrira bientôt où est le sophisme. Peut-on espérer de guérir une hydropisie qui vient de ce que les fibres sont trop lâches & le sang trop dissous, avec les remedes qu'on emploie pour guérir une maladie inflammatoire, dans laquelle les fibres sont trop roides & le sang trop épais. Parcourez les an-

cultatif par lettres du Roi (pag. 113) ; si dis-je c'est un partisan de M. Ailhaud, fût-il celui qui croit qu'après Dieu il est le sauveur des hommes & qui ne s'en dédiroit pas dut-il être *anathême*, (pag. 56.) j'aurai l'honneur de lui dire, après lui avoir fait mes justes remerciements, que je continue à être convaincu que les poudres du nommé *Ailhaud*, Baron du Castelet, ont coûté la vie à une multitude de gens, & la santé à un bien plus grand nombre; & qu'il auroit été bien à souhaiter, malgré le bien qu'elles peuvent avoir fait à quelques personnes qui avoient besoin de forts purgatifs, que toutes les Puissances de l'Europe eussent pris, il y a dix-huit ou vingt ans, le parti qu'on a pris en Russie il y a quelques années, celui d'en interdire l'entrée sous des peines séveres. Si c'est un Anti-Ailhaudiste qui l'ait fait par bonté pour moi, & dans l'idée que je devois y répondre, je lui fais mes excuses de ce que je ne défere pas à son avis ; & je ne doute pas qu'il n'en change dès qu'il voudra bien y réfléchir un moment. Des deux nouvelles victimes, dont je parle dans ce paragraphe, l'un étoit un homme robuste de 55 ou 56 ans, qui jouissoit de la plus parfaite

nonces publiques, vous trouverez dans toutes, des vertus aussi contradictoires; & ceux qui les font, seroient, sans doute, punissables juridiquement.

§. 629. Je souhaite qu'on fasse une réflexion qui se présente naturellement, je n'ai traité que d'un très-petit nombre des maladies; ce sont presque toutes des maladies aiguës; je puis assurer qu'aucun médecin éclairé, n'a jamais employé moins de remedes, cependant j'en indique soixante & onze, & je ne sçaurois le-

santé à cela près qu'il avoit de pesanteurs dans l'estomac après le répas, depuis quelques années; les premieres prises ne lui firent pas grand chose, la cinquieme occasionna une hémorrhagie dans l'estomac; il périt rapidement en vomissant ou en rendant par les selles tout son sang: l'autre étoit un homme qu'une suite de veillées avoient échauffé au point que sans pouvoir jouir d'un bon sommeil, il étoit assoupit dès qu'il ne marchoit pas; les fameuses poudres le rendirent fou, le cerveau s'enflamma, suppura, & le malade périt au moment où l'abcès se rompit: ce sont, je crois, les derniers qui aient fait usage de cette poudre miraculeuse, à laquelle il faut aussi sçavoir rendre justice: un de mes amis m'a dit leur avoir obligation; elles le tirerent, il y a dix-huit ou dix-neuf ans, des détresses d'une constipation opiniâtre qui resistoit à la manne & aux lavements; mais elles détruisirent si bien la mucosité des intestins, qu'il a souffert pendant plusieurs années des coliques atroces, qu'il n'évite encore aujourd'hui que par un régime auquel il est peut-être le seul homme qui voûlut s'astreindre.

quel retrancher, si j'y étois obligé. Comment peut-on espérer que l'on guérira avec un seul remede, dix & vingt fois plus de maladies que je n'en indique ?

§. 630. J'ajouterai une observation très-importante, & qui se sera sans doute présentée à plusieurs lecteurs, c'est que les différentes causes des maladies, leurs divers caractères, les différences qui dépendent des changements nécessaires qui arrivent pendant leur durée, les complications dont elles sont susceptibles, les variétés qui dépendent des épidémies, des saisons, des sexes, de plusieurs autres circonstances, obligent très-souvent à faire des changements dans les remedes ; ce qui prouve combien il est dangereux d'en ordonner sans des connoissances plus nettes, que celles qu'ont ordinairement les personnes qui ne sont pas Médecins; & la circonspection doit, dans ces cas, être proportionnée à l'intérêt qu'on prend au malade ; & à la charité dont on est animé.

§. 631. Les mêmes considérations, ne font-elles pas sentir la nécessité d'une entiere docilité, de la part du malade & des assistans. L'histoire des maladies, qui ont leurs temps limités pour naître, se développer, rester dans leur force, décroître, ne démontre-t-elle pas & la nécessité de

la continuation des mêmes remedes, aussi long-temps que le caractère de la maladie est le même, & le danger d'en changer fréquemment, par la seule raison, que celui qu'on a employé ne soulage pas dans le moment ? Rien ne nuit plus au malade, que cette instabilité. L'on doit, après avoir examiné les indications que fournit la maladie, choisir le remede le plus propre à en combattre la cause, & en continuer l'usage, tant qu'il ne survient aucune circonstance nouvelle, qui oblige à le changer, à moins qu'on ne reconnoisse évidemment qu'on s'est trompé. Mais s'imaginer qu'un remede est inutile, parce qu'il ne détruit pas la maladie au gré de notre impatience, & le rejetter pour en prendre un autre, c'est casser sa montre, parce que l'aiguille emploie douze heures à faire le tour du cadran.

§. 632. Les Médecins font quelque attention aux urines des malades, dont les changemens, dans quelques maladies, sur-tout dans les fiévres inflammatoires, aident à juger des changements qui surviennent dans le caractère des humeurs, & contribuent à déterminer le temps où il convient de placer les évacuans ; mais c'est une ignorance crasse, que de croire, & le comble de la fourbe-

rie, que de persuader, que leur seule inspection suffise pour juger des symptômes, de la cause, & des remedes d'une maladie; elle ne peut être utile que quand on les observe journellement : quand on observe en même temps le malade; quand on les compare aux symptômes du mal, aux autres évacuations, quand on est exactement instruit de toutes les circonstances étrangeres à la maladie qui peuvent les changer, comme certains aliments, certaines boissons, plusieurs remedes, la quantité de la boisson. Si l'on n'est pas exactement instruit de tous ces détails, la vue seule des urines est absolument inutile, elle n'instruit de rien, le seul bon sens le démontre, sans que j'en détaille davantage les preuves; & l'on peut hardiment décider, que quiconque ordonne des remedes sans autre connoissance du mal que l'inspection de l'urine, est un fripon, & le malade qui les avale, une dupe.

§. 633. D'où vient, pourroit-on demander, cette crédulité ridicule sur l'objet qui nous touche le plus, notre propre santé?

Il y en a quelques causes plus particulieres au peuple, & qui sont 1°. L'impression méchanique du brillant sur ses sens. 2°. Le préjugé que les Maîges gué-

rissent par un don surnaturel ; je les avois déjà indiqués. 3°. L'idée dans laquelle il est assez généralement, que ces maladies sont une classe à part comme lui, & que le Médecin du riche ne les connoît pas. 4°. L'erreur générale qu'il lui en coûtera moins de recourir au Maîge. 5°. Peut-être une timidité honteuse. 6°. Une espece de crainte que les Médecins & les Chirurgiens ne lui donnent pas assez de soin, & ne le traitent trop cavalierement, crainte qui augmente cette confiance qu'il a & que tout homme a pour son égal, confiance fondée sur cette égalité même. 7°. Des discours dans son goût, & à sa portée.

Mais il est moins aisé d'expliquer la confiance aveugle des gens d'un ordre supérieur, qui étant censés avoir reçu plus de culture, sont regardés comme mieux raisonnans, pour des remedes vantés, ou même pour quelque Maîge accrédité; l'on peut cependant en indiquer quelques raisons.

La premiere est ce grand principe du *moi*, inné chez l'homme, qui l'attachant à la prolongation de son existence plus qu'à toute autre chose au monde, lui tient continuellement les yeux fixés sur cet objet, & l'oblige à en faire le but de toutes ses démarches, mais ne lui laisse

point diſtinguer les ſentiers ſûrs, des ſentiers dangereux. C'eſt ici le plus ſûr & le plus court, lui dit le commis d'un Bureau, où l'on fait payer de gros péages, il paſſe, paye, & périt dans les précipices de la route.

Ce même principe eſt la ſource d'une autre erreur, qui conſiſte à donner involontairement un plus grand degré de confiance à ceux qui nous flattent le plus dans nos idées favorites. Le Médecin éclairé qui voit la longueur & le danger d'un mal, & qui eſt trop honnête homme pour dire ce qu'il ne penſe pas, doit, par une ſuite néceſſaire de la conſtitution humaine, être écouté moins favorablement que celui qui flatte ; l'on cherche à éloigner les idées de l'un, l'on ſourit à celles de l'autre, il doit bientôt avoir la préférence.

Une troiſieme cauſe, qui tient encore au même principe, c'eſt que l'on ſe livre à celui dont la méthode eſt la moins pénible & flatte le plus nos paſſions. Le Médecin qui preſcrit un régime, qui exige des privations, qui demande du temps, qui veut de la régularité rebute un malade accoutumé à ſe livrer à tous ſes goûts; l'empirique qui lui permet tout l'enchante. L'idée d'une cure ſi longue & hériſſée de tant d'épines, ſuppoſe un mal

bien

bien grave; cette idée attriste, on ne l'admet qu'avec peine, &, sans s'en appercevoir, on embrasse, pour l'anéantir, le systême opposé qui ne nous laisse voir qu'une maladie de nature à céder *à quelques prises de simples.*

Ce goût, pour le nouveau & pour l'extraordinaire, qui conduit despotiquement un si grand nombre d'hommes; & qui accrédite tant d'êtres & tant de choses ridicules, est une quatrieme raison très-puissante. L'ennui est ce que l'homme craint le plus, & il y est sans cesse entraîné par son propre vuide & par celui de la Société; les sensations neuves & extraordinaires l'en tirant mieux que rien autre, il s'y livre sans en prévoir les conséquences.

Une cinquieme raison se tire de ce que les trois quarts & demi des hommes sont menés par l'autre demi-quart; & qu'ordinairement, le demi-quart qui aime à mener, est celui qui est le moins en état de le faire: ainsi tout doit mal aller; & les événements ridicules & fâcheux deviennent nécessaires par la constitution de la Société. L'homme d'un sens exquis ne voit souvent que pat les yeux d'un sot, d'un intrigant, ou d'un fourbe: il juge mal, & se conduit mal. L'homme d'un

vrai mérite ne peut pas ſe lier avec ceux qui aiment à cabaler, & ce ſont eux qui ſouvent conduiſent les autres.

Il y a encore quelques-autres raiſons, mais je me bornerai à en rappeller une ſeule, que j'ai déjà indiquée il y a pluſieurs années; c'eſt que, preſque généralement, nous aimons mieux ceux qui déraiſonnent avec nous, que ceux qui nous prouvent que nous déraiſonnons.

J'eſpere que les réflexions que chacun fera ſur ces cauſes de nos erreurs, contribueront à en diminuer l'effet, & à détruire des préjugés dont chaque jour fait voir les ſuites funeſtes.

CHAPITRE XXXIV.

Queſtions auxquelles il eſt abſolument néceſſaire de ſçavoir répondre, quand on va conſulter un Médecin.

IL faut beaucoup d'attention & d'habitude, pour bien juger de l'état d'un malade qu'on ne voit pas, lors même qu'on eſt inſtruit auſſi-bien qu'on peut

l'être de loin; mais cette difficulté est fort augmentée, & même changée en impossibilité, quand l'information n'est pas exacte : & il m'arrive souvent, qu'après avoir questionné des paysans qui viennent du dehors, je n'ose rien leur ordonner, parce qu'ils n'ont pas pû m'instruire assez, pour me mettre à même de juger de la maladie. C'est pour prévenir cet inconvénient, que je joins ici une liste des questions auxquelles il faut pouvoir répondre.

Questions communes.

Quel âge a le malade ?
Jouissoit-il d'une bonne santé ?
Quel étoit son genre de vie ?
Depuis quand est-il malade ?
Comment a commencé son mal ?
A-t-il de la fiévre ?
Son pouls est-il dur ou mol ?
Est-ce qu'il a encore des forces ; ou est-il foible ?
Se tient-il tout le jour au lit; ou est-il levé?
Son état est-il le même à toutes les heures du jour ?
Est il inquiet, ou tranquille ?
A-t-il chaud ou froid ?
A-t-il des douleurs de tête, de gorge, de poitrine, d'estomac, de ventre, de reins, de membres ?

A-t il la langue ſeche, de l'altération ; mauvais goût à la bouche, des envies de vomir, du dégoût, ou de l'appétit ?

Va-t il du ventre ſouvent, ou rarement ?

Comment ſont ſes ſelles ?

Urine-t il beaucoup ? Comment ſont ſes urines? Changent-elles ſouvent ?

Eſt-ce qu'il ſue ?

Eſt-ce qu'il crache ?

Dort-il ?

Reſpire-t-il aiſément ?

Quel régime ſuit-il ?

Quels remedes a-t-il employés ?

Quel effet ont-ils produit ?

Eſt-ce qu'il n'a jamais eu la même maladie ?

Il ſe trouve dans les maladies des femmes & des enfants, des circonſtances particulieres ; ainſi, quand on conſulte pour eux, il faut pouvoir répondre non-ſeulement à ces queſtions communes à tous les malades, mais auſſi à celles qui leur ſont propres.

Queſtions relatives aux femmes.

Ont-elles leurs regles, & ſont-elles régulieres ?

Sont-elles enceintes ? Depuis quand ?

Sont-elles en couche ?

La couche a t-elle été heureuſe ?
La malade perd-elle ſuffiſamment ?
Eſt-ce qu'elle a du lait ?
Nourrit-elle elle-même ?
N'eſt-elle point ſujette aux pertes blanches ?

Queſtions relatives aux enfants.

Quel eſt très-exactement ſon âge ?
Combien a t-il de dents ?
Souffre-t-il pour les mettre ?
N'eſt il point noué ?
Eſt-ce qu'il a eu la petite vérole ?
Rend il de vers ?
Son ventre eſt-il gros ?
Son ſommeil eſt-il tranquille ?

Outre ces queſtions générales pour toutes les maladies, il faut pouvoir répondre à celles qui ont un rapport plus précis avec le mal actuel.

Dans l'eſquinancie, par exemple, il faut être inſtruit exactement de l'état de la gorge. Dans les maux de poitrine, il faut pouvoir rendre raiſon des douleurs, de la toux, de l'oppreſſion, des crachats. Je n'entrerai pas dans un plus long détail ; il ne faut que du bon ſens, pour ſaiſir tout ce plan : & quoique les queſtions paroiſſent nombreuſes ; il ſera tou-

jours très-aisé d'écrire les réponses dans aussi peu d'espace que les questions en occupent ici. Il seroit même à souhaiter que les personnes de tout ordre, qui écrivent pour des consultations, voulussent bien, dans leurs lettres, observer un plan à peu-près semblable; elles se procureroient souvent par-là, des réponses plus satisfaisantes, & s'épargneroient la peine d'écrire de nouvelles lettres, pour servir d'éclaircissement aux premieres.

Le succès des remedes, dépend de l'exacte connoissance de la maladie; & cette connoissance, de l'information qu'on donne au Médecin.

FIN.



TABLE DES REMEDES,

Avec des notes, que je prie de lire avant que de se servir du remede auquel elles se rapportent.

COMME je me suis servi pour déterminer les doses des remedes, des livres, onces, demi-onces, &c. & que, dans l'usage journalier, sur-tout parmi le peuple, cette méthode seroit trop embarrassante, je joints ici une note du poids de l'eau que contiennent les vases les plus communs dans les campagnes.

Je parle par-tout de la livre de seize onces, ou livre marchande, & des onces marchandes.

Le pot de *Berne*, qui est celui dont je parle par-tout, peut être évalué, sans erreur sensible à trois livres & un quart (*); on peut sans inconvénient, lui substituer celui de *Morges*.

Le petit verre d'un creutzer, rempli autant qu'il peut l'être sans verser, contient trois onces & trois quarts d'onces. Rempli comme il peut l'être pour être servi commodément à un malade, il ne faut pas l'évaluer plus de trois onces.

La tasse commune, de médiocre grandeur, plutôt grande cependant que petite, contient trois onces & un quart. On peut l'évaluer à

(*) Il pese exactement cinquante & une once & un quart. La pinte de *Paris* en pese trente deux.

trois onces tout au plus, dans l'usage pour les malades.

Il faut sept cuillerées à soupe ordinaires pour remplir le petit verre ; ainsi la cuillerée peut être évaluée demi-once.

La petite cuiller, ou la cuiller à caffé de grandeur ordinaire, peut contenir trente & quelques gouttes ; mais en la servant à un malade, on peut l'évaluer à trente gouttes. Il en faut cinq ou six pour faire une cuillerée à soupe.

L'écuelle d'un creutzer contient commodément cinq verres, ce qui fait dix-huit onces & trois quarts. On peut l'évaluer à dix-huit onces. Il ne faut jamais donner plus du tiers de cette dose de bouillon au malade tout à la fois.

J'ai marqué par-tout les doses pour un homme adulte, depuis dix-huit ans jusqu'à soixante. Depuis douze jusqu'à dix-huit, les deux tiers de la dose suffiront assez généralement : au dessous de douze jusqu'à sept ou huit ans, la moitié ; l'on diminue ensuite proportionnellement. L'on ne donne pas plus du demi-quart de la dose, à un enfant de quelques mois ; mais les tempéraments mettent dans tout ceci beaucoup de différences. Il seroit à souhaiter que chacun observât à cet égard, s'il lui faut pour le purger, des doses fortes, ou des doses foibles ; parce que c'est dans les doses des remedes évacuants, que la précision est plus nécessaire.

N°. 1.

Prenez une poignée de fleurs de sureau, mettez les dans une écuelle de terre, avec deux onces de miel & une once & demi de bon vinaigre ; versez sur le tout un pot d'eau bouillante ; remuez un peu avec une cuiller

pour faire fondre le miel, couvrez l'écuelle, & quand la liqueur est froide, passez par un linge.

N°. 2.

Prenez deux onces d'orge & une dragme & demi de nitre; faites bouillir avec cinq chopines ou cinq quartetes d'eau, jusqu'à ce que l'orge soit ouvert; passez par un linge, ajoutez-y une once & demi de miel, & une once de vinaigre (*a*).

N°. 3.

Prenez l'orge comme N°. 2. au lieu de nitre, faites bouillir avec l'orge dès le commencement un quart d'once de crême; coulez & n'ajoutez rien (*b*).

N°. 4.

Prenez trois onces d'amandes, & une once de graine de courge ou de melon; pilez les dans un mortier, en y ajoutant, peu-à-peu, une chopine d'eau. Passez par un linge, re-

---

(*a*) Cette boisson est agréable. L'on nettoie l'orge de la poussiere, en le lavant dans de l'eau chaude. Le préjugé qu'il est venteux, est une chimere; il ne l'est que pour ceux à qui il ne convient pas. Quand on n'a point d'orge, on peut employer l'avoine.

Le miel coûte quatre batz la livre en gros, demi batz l'once en détail. Le batz vaut trois sols de France, le creutzer, neuf deniers.

(*b*) La crême de tartre coûte huit batz la livre, trois creutzers l'once.

Le nitre coûte dix batz la livre; un batz l'once.

Dans les cas des §. 241, 262, 280, on peut, au lieu de deux onces d'orge, employer quatre onces de racine de gramen ou chiendent, qu'on fait bouillir une demi-heure avec la crême de tartre.

pilez le résidu avec une chopine de nouvelle eau & réitérez de cette façon, jusqu'à ce que vous ayez employé un pot d'eau, qu'on peut encore faire repasser sur le marc (*c*).

N°. 5.

Prenez deux poignées d'herbe & de fleurs de mauves; hachez-les, versez dessus une chopine d'eau bouillante; passez par un linge, & ajoutez à la colature une once de miel (*d*).

N°. 6.

Une chopine de la décoction d'orge, dans laquelle on fait bouillir une poignée de fleurs de mauve ou de passe-rose, qui est la *grande mauve*.

N°. 7.

Prenez un pot de tisanne d'orge simple, ajoutez y trois onces de jus de feuilles de laitron, ou de seneçon, ou d'artichaud sauvage, ou de bourrache (*e*).

(*c*) L'on peut sans danger joindre aux amandes, en pilant, une demi once de sucre, qui, à cette dose, n'échauffera point comme on l'imagine ordinairement. Les personnes délicates peuvent aussi ajoûter quelques cuillerées d'eau de fleur d'orange.

(*d*) Quand on a des mauves, il faut les préférer. Si elles manquent, on peut y suppléer par la mercurielle, la pariétaire, l'althéa, le passe-rose, les laitues, les épinars.

Il y a quelques personnes qu'aucun lavement n'évacue excepté ceux d'eau tiede, sans aucune addition; elles ne doivent point en employer d'autres. Il faut donner les lavements tiedes & non pas chauds.

(*e*) Pour préparer ces jus, on prend les herbes bien fraîches, & jeunes si l'on peut; on les pile dans un mortier de marbre, quand on en a un

N°. 8.

Une once d'oxymel scillitique, cinq onces d'une forte infusion de sureau (f).

N°. 9.

L'on peut employer différentes applications émollientes, qui ont à peu près les mêmes vertus; les meilleures sont les suivantes.

1°. Des flanelles trempées dans une décoction de fleurs de mauves.

2°. Des sachets remplis de ces mêmes fleurs de mauve, de celle de bonhomme, de sureau, de pavot rouge, de camomille, & cuits dans de l'eau ou du lait.

3°. Des cataplasmes de ces mêmes fleurs cuites dans de l'eau ou de lait.

4°. Des vessies à moitié remplies ou d'eau chaude & de lait, ou de la décoction émolliente.

5°. Un cataplasme de mie de pain & de lait, ou une bouillie d'orge & de ris extrêmement cuits.

6°. Dans la pleurésie, §. 89, l'on frotte quelquefois la partie malade avec l'onguent d'althéa.

---

ou de fer; on exprime le jus par un linge; on le laisse reposer pendant quelques heures dans une écuelle; & quand il est éclairci, on sépare le plus clair, en versant doucement, & on laisse la lie.

(f) L'oxymel scillitique coûte six creutzers l'once, & rend le remede un peu cher; mais il n'y en a point d'aussi efficace; & on ne le continue pas long-temps à aussi grande dose. Dans un endroit sec & temperé, il se conserve plus d'un an.

N°. 10.

Esprit de souffre une once, sirop de violette six onces (g).

N°. 11.

Deux onces de manne, demi-once de sel de Sedlitz, fondez dans quatre onces d'eau chaudes, & coulez *(h)*.

(g) Ceux pour qui la dépense du sirop de violette seroit trop considérable, peuvent se contenter d'une décoction d'orge un peu épaisse.

L'esprit de souffre se vend trois batz l'once; on peut employer celui de vitriol, qui coûte la moitié moins.

Bien bouchés, ils se conservent fort longtemps.

Des amis, dont je respecte les avis, ont trouvé extrêmement fortes les doses d'esprits acides que je prescrits, & elles le sont sans doute, si on les compare à celles qu'on prescrit ordinairement; & auxquelles je me serois borné si je n'en avois pas vû souvent l'insuffisance; l'expérience m'a appris qu'il falloit considérablement les augmenter, & en allant graduellement, je suis parvenu à en donner plus qu'on ne l'avoit fait jusqu'à présent, & toujours avec beaucoup de succès; les doses mêmes que je prescrits dans cet ouvrage ne sont point aussi fortes que celles que j'ordonne très-souvent; ainsi je prie les Médecins, qui les ont trouvés extraordinaires, de vouloir bien les essayer eux-mêmes, & je suis persuadé qu'ils s'en feliciteront.

[*h*] La manne coûte vingt batz la livre, six creutzers l'once. L'on peut, si cela est trop cher, employer un quart d'once de senné, & demi-dragme de nitre. On verse dessus un verre de décoction de mauve bouillante, & on passe. Mais le premier remede vaut mieux.

N°. 12.

De fleurs de ſureau, une poignée; d'hyſope, une demi poignée. Verſez deſſus trois chopines d'eau bouillante, délayez dans la colature trois onces de miel.

N°. 13.

C'eſt le même remede, ſans hyſope, qu'on remplace en mettant plus de ſureau.

N°. 14.

Du meilleur kina, en poudre, une once; partagez-le en huit priſes égales (*i*).

N°. 15.

De fleurs de millepertuis, de ſureau, de melilot, de chacune quelques pincées; mettez-les au fond d'une éguiere, ou d'un pot à vin, avec demi once d'huile de térebenthine, & jettez deſſus de l'eau bouillante (*k*).

N°. 16.

Syrop de pavot rouge (*l*).

N°. 17.

Du petit-lait très-clair, dans chaque chopine on delaye une once de miel.

N°. 18.

De ſavon blanc, ſix dragmes; d'extrait de dent de lion, une dragme & demi; de gomme ammoniac demi-dragme; ce qu'il faut de

---

La manne ſe conſerve plus d'un an.

Le ſenné coûte ſix creutzers l'once.

[*i*] Le bon kina coûte quarante trois batz la livre; cinq batz l'once en poudre. Il ſe conſerve long-temps, moyennant qu'il ne ſoit pas pilé. Rien ne peut en tenir lieu.

[*k*] L'huile de térébenthine coûte dix batz la livre, & ſe conſerve plus d'un an.

[*l*] Douze batz la livre, un batz l'once ſe conſerve un an, comme tous les ſyrops.

ſyrop de capillaire. Faites des pilules des trois grains (*m*).

N°. 19.

L'on peut faire des gargariſmes avec une décoction, ou plutôt infuſion de pervenche, ou de fleurs de roſes rouges, ou de paſſe-roſe. Sur chaque chopine on ajoute deux onces de vinaigre, & autant de miel, & l'on ſe gargariſe chaudement.

Le gargariſme indiqué §. 112. eſt une légere infuſion de ſommités de ſauge à laquelle on ajoute deux onces de miel par chopine.

N°. 20.

Une once de nitre partagée en ſeize priſes (*n*).

N°. 21.

De jalap, de ſenné, & de crême de tartre, de chacun trente grains, réduits en poudre & bien mêlés (*o*).

N°. 22.

De racine de Chine & de celle de ſalſepareille, de chacune une once & demi; de bois de ſaſſafras & de celui de gaïac, de chacun une once. Hachez le tout aſſez fin; mettez dans un pot de terre verniſſé, verſez deſſus cinq quartettes d'eau bouillante, faites bouillir doucement pendant une heure, retirez & paſſez par un linge (*oo*).

[*m*] L'once coûtera cinq ou ſix batz; une once dure huit jours.

[*n*] Coûte un batz l'once. Si l'on fait faire les doſes, ce travail doit être payé.

[*o*] Coûte au plus un batz & purge très-bien les gens de la campagne.

[*oo*] C'eſt la tiſanne connue ſous le nom de *tiſanne des bois*, qu'on varie ſouvent, ou en changeant la proportion de ces quatre drogues

N°. 23.

Faites bouillir pendant un instant, une once de pulpe de tamarins ; quatre onces d'eau & demi-dragme de nitre ; ajoutez-y deux onces de manne, & coulez (*p*).

N°. 24.

Crême de tartre. L'once partagée en huit prises égales.

N°. 25.

Kermès minéral, ou poudre de Chartreux. La dose est un grain (*q*).

N°. 26.

Trois onces de racine de bardane ou glouterons ; faites bouillir pendant demi-heure, avec demi-dragme de nitre & un pot d'eau ; coulez.

N°. 27.

Prenez des herbes indiquées dans le N°. 9. art. 2. de chacune une demi-poignée, & une demi-once de savon blanc rapé; versez dessus un demi-pot d'eau bouillante, & un verre de vin. Coulez en exprimant fortement.

---

principales, ou en ajoûtant d'autres choses. La salsepareille coûte sept creutzers l'once. La Chine six creutzers. Le sassafras un batz. Le gaïac un batz. On peut, après cette premiere coction, faire récuire le marc avec autant d'eau, ce qui fait une tisanne légere pour boisson ordinaire. Si l'on ne peut pas payer la salsepareille, il faut la retrancher & substituer demi-once de celle de réglisse.

[*p*] Les tamarins coûtent un batz l'once, dix batz la livre. Les très-pauvres gens peuvent employer, au lieu de cette potion, celle avec le senné, dont il est parlé note [*b*] ; mais il faudroit boire ensuite beaucoup de petit-lait, ou de tisanne de mauve.

[*q*] Le grain coûte un demi-batz.

N°. 28.

De mercure crud bien purifié, une once; de térebenthine de Venise, demi-dragme; de graisse de porc très-fraîche, deux onces. On réduit le tout en onguent (*r*).

N°. 29.

Onguent basilic (*s*).

N°. 30.

De cinabre naturel, & de cinabre factice; de chacun vingt-quatre grains, de musc, seize grains. Le tout reduit en poudre & exactement mêlé (*t*).

[*r*] Ce remede doit être préparé chez les Apothicaires, & je n'en ai donné la composition, que parce qu'on n'observe pas par-tout les mêmes proportions entre le mercure & la graisse. Il coûte dix creutzers l'once.

[*s*] Un batz l'once.

[*t*] Ce remede est connu sous le nom de *poudre ae Cob.* Comme il a beaucoup de réputation, j'ai cru devoir l'indiquer; mais je réitere ce que j'ai dit §. 195. Le cinabre n'a vraisemblablement aucune efficace; & l'on a des remedes qui en ont beaucoup plus que le musc qui d'ailleurs est extrêmement cher, puisque chaque dose coûte quinze batz, & que l'on en prendroit, dans les cas pressans, pour douze francs par jour. Le remede N8. 31. est plus efficace que le musc, & l'on peut employer au lieu de l'inutile cinabre, l'utile mercure argentin, chaque dose de quarante-cinq grains.

Je n'ai point parlé dans l'ouvrage, du mouron à fleurs rouges, qui passe actuellement pour spécifique dans cette maladie. L'on peut lire ce qu'on en dit dans le premier volume du *Journal Œconomique de Berne*. J'avertis cependant, qu'aucune des observations n'est décisive, &

N°. 31.

Une dragme de racine de serpentaire de Virginie, dix grains de camphre, autant d'assa-fœtida, un grain d'opium, ce qu'il faut de conserve de sureau pour en faire un bol (*u*).

N°. 32.

De tamarins, trois onces. Versez dessus une chopine d'eau bouillante, faites cuire une ou deux minutes. Passez par un linge. Voyez le prix N°. 23.

N°. 33.

Sept grains de turbith minéral, ce qu'il faut de mie de pain pour en faire un bol (*x*).

N°. 34.

Six grains de tartre émétique (*y*).

N°. 35.

Trente cinq grains d'ypécacuanha. On peut aller jusqu'à quarante cinq & cinquante. Vaut tout au plus un batz.

---

que son efficace me paroît encore très-douteuse.

[*u*] Dans le cas où on s'en serviroit, au lieu du musc, qui entre dans le N°. 30, il faudroit retrancher le grain d'opium, excepté une fois ou deux par jour. On donneroit le mercure argentin dans la matinée, entre les bols, deux doses par jour, dont chacune contiendroit quinze grains de mercure. Le bol coûte un batz.

[*x*] Ce remede fait vomir, & abondamment baver les chiens. Il a opéré plusieurs guérisons quand la rage étoit déja déclarée. On le donne trois jours consécutifs; ensuite deux fois par semaine, pendant quinze jours.

La dragme de turbith coûte deux batz.

[*y*] Un creuzer. Ce tartre est le plus commun dans les apothicaireries de ce pays. Il y en a dont la dose est de trois grains, & d'autre dont elle est de douze. Il faut s'en informer en l'achetant.

N°. 36.

Emplâtre véſicatoire ordinaire (ʒ).

N°. 37.

Prenez des ſommités de petit chêne ; de petite centaurée, d'abſinthe & de camomille, de chacune une poignée. Verſez deſſus un pot d'eau, laiſſez réfroidir. Paſſez par un linge en exprimant.

N°. 38.

Quarante grains de rhubarbe, & autant de crême de tartre (*aa*).

N°. 39.

Trois dragmes de crême de tartre, une dragme d'ypécacuanha, partagez en ſix priſes égales.

N°. 40.

De *mixture ſimple* (mixtura ſimplex) une once, d'eſprit de vitriol, demi-once. Mêlez. La doſe eſt de deux cuillerées à caffé, dans une taſſe de la boiſſon ordinaire (*bb*).

[ʒ] L'once coûte dix creutzers. L'on ſe ſert auſſi de levain, qu'on pêtrit avec des cantharides, & tant ſoit peu de vinaigre. On met une once de cantharides avec une once de levain, ce qui fait un véſicatoire très-fort. L'on prépare les ſinapiſmes avec la moutarde & le levain, ou la pulpe de figues ſeches, & un peu de vinaigre. L'on peut mettre autant de moutarde que de levain. Pour les très petits enfants qui ont la peau délicate, le vieux levain pêtri avec quelques gouttes de vinaigre, fait l'effet de ſinapiſme.

(*aa*) La rhubarbe coûte actuellement huit batz l'once ſix creuzers la dragme; mais ſouvent elle eſt plus chere. Elle ſe conſerve deux ans dans un endroit ſec & froid.

(*bb*) Le prix eſt dix creutzers l'once.

N°. 41.

Demi-dragme de racine de ſerpentaire de Virginie, dix grains de camphre ; ce qu'il faut de rob de ſureau pour faire un bol (*cc*).

N°. 42.

La thériaque des pauvres. Elle eſt connue de tous les Apothicaires quoiqu'ils ne la tiennent pas tous. La priſe eſt d'un quart d'once (*dd*).

N°. 43.

Le premier des trois remedes eſt celui N°. 37.

Le ſecond prenez de petite centaurée, d'abſinthe, de myrrhe, le tout en poudre, de conſerve de génievre, de chacun parties égales ; de ſirop d'abſinthe, ce qu'il faut pour faire un opiâte épais. La priſe eſt d'un quart d'once. On les prend dans le même ordre que les priſes de kina (*ee*).

Le troiſieme, prenez de racine de calamus aromaticus, de celle d'aunée, de chacune deux onces; de petite centaurée une poignée, de limaille de fer qui ne ſoit point rouillée, deux onces; de vin vieux blanc un pot [*ff*].

(*cc*) Prix, trois creutzers. S'il y avoit diarrhée trop forte, on ſubſtitueroit le dialcordium au rob de ſureau.

(*dd*) Elle coûte un batz l'once. Elle ſeroit plus efficace, ſi on la préparoit de la façon ſuivante. De racine d'ariſtoloche ronde, de racine d'helenium ou aunée, de myrrhe, & de conſerve de geniévre, de chacun parties égales, en ajoûtant ce qu'il faudroit de ſyrop d'écorce d'oranges, pour qu'elle ne fût pas trop épaiſſe.

(*ee*) Deux batz l'once.

(*ff*) L'on pile groſſiérement les racines, on hache l'herbe, on met le tout dans une bouteille

N°. 44.

Un quart d'once de crême de tartre, une poignée de camomilles communes, douze onces d'eau. Faites bouillir pendant demi-heure. Coulez.

N°. 45.

Sel ammoniac. La prise est de deux scrupules, jusques à une dragme [gg].

N°. 46.

Poudre. Prenez de fleurs de camomille & de sureau, de chacune une poignée, pilées grossiérement, de fine farine ou d'amydon, trois onces, de céruse & d'émail bleu, de chacune demi once; mêlez exactement le tout [hh].

Emplâtre. Prenez de *nutritum* fait avec de l'huile très-fraîche, deux onces; de cire blanche, trois quarts d'once; d'émail bleu,

---

à large col, sur des cendres, ou sur un fourneau, ou derriere une plaque, afin qu'il soit toujours chaud; on laisse infuser pendant vingt-quatre heures, en remuant cinq ou six fois; on le laisse réposer & on passe. La dose est d'une tasse, de quatre en quatre heures, quatre fois par jour, une heure avant le répas.

La limaille coûte demi-batz l'once.

[gg] La dragme est le demi-quart d'once; il y a trois scrupules à la dragme, vingt-quatre grains au scrupule. On peut mettre le sel en bol avec un peu de conserve, ou rob de sureau. Mais je réitere que les fiévreux, qui ont l'estomac sensible, ne soutiennent point ce remede, non plus que plusieurs autres sels, qui leur causent un malaise étonnant: & même de l'angoisse.

[hh] L'once de céruse coûte demi-batz, & l'once d'émail autant.

L'on peut, ou appliquer immédiatement cet-

un quart d'once. L'on fait fondre la cire ; quand elle est fondue on y ajoute le nutritum dans lequel on a exactement mêlé l'émail réduit en poudre fine & l'on remue avec un morceau de fer, jusques à ce que le tout soit bien mélangé & refroidi. On en étend ce qu'il faut sur un linge.

On peut aussi mêler un quart d'once d'émail, à deux onces de beurre de saturne, ce qui fait un onguent au lieu d'un emplâtre [ii].

N°. 47.

Une once de sel de Sedlitz, deux onces de tamarins ; versez dessus huit onces d'eau bouillante, remuez pour délayer les tamarins ; coulez, pour boire en deux prises, en mettant demi-heure d'intervalle entre l'une & l'autre.

N°. 48.

De laudanum liquide de Sydenham huitante gouttes, d'eau de mélisse, deux onces & demi. Si la premiere ou la seconde dose arrêtent ou diminuent considérablement les vomissemens, on ne donne pas les autres [kk].

N° 49.

Faites fondre trois onces de manne, & vingt grains de nitre dans vingt onces, ou six verres de petit lait.

---

te poudre, sur le mal, ou la renfermer dans un sachet de linge très fin. La premiere méthode est beaucoup plus efficace.

[ii] La dose marquée de l'emplâtre coûte quatre batz & demi ou cinq batz. Il y en a autant qu'il en faut pour guérir un érésipele. L'once du nutritum coûte six creutzers ; celle du beurre de saturne trois batz.

[kk] L'once du Laudanum liquide coûte huit batz.

N°. 50.

Deux onces de ſyrop de pavot blanc, autant d'eau de ſureau [ll].

N°. 51.

Une dragme de rhubarbe en poudre.

N°. 52.

De ſouffre pilé, une once, de ſel ammoniac, une dragme; de graiſſe de porc fraîche, deux onces. Mêlez exactement le tout dans un mortier [mm].

N°. 53.

Deux dragmes d'antimoine crud, exactement pilé, autant de nitre. On les mêle exactement, on partage en huit priſes égales [nn].

N°. 54. [nnn].

De limaille de fer & de ſucre, de cha-

[ll] L'once du ſirop coûte un batz. Si l'on n'a pas l'eau du ſureau, on prend celle de fontaine.

[mm] Cette doſe coûte trois batz.

[nn] Toute la doſe ne vaut pas plus d'un batz. Ce remede occaſionneroit des coliques à quelques perſonnes qui auroient l'eſtomac délicat: mais il n'incommode point les robuſtes campagnards; & il guérit quelques maladies de la peau, qui avoient réſiſté aux autres remedes. Il augmente la tranſpiration; & les Palefreniers, qui panſent les chevaux auxquels on a donné l'antimoine, s'en apperçoivent d'abord en les étrillant, par la quantité de craſſe qu'ils trouvent. Cette augmentation de tranſpiration, chez les chevaux, eſt quelquefois prodigieuſe; c'eſt par-là que l'antimoine leur eſt utile dans pluſieurs cas.

[nnn] Les remedes de ce N°. & des N°. 55 & 56 ſont deſtinés aux maladies qui dépendent des oppilations, & de la ſupreſſion des regles. Le 55 eſt particuliérement deſtiné à les rappel-

tum une once; d'anis en poudre une demi-once. Partagez en vingt-quatre doses. Une trois fois par jour, une heure avant que de manger [*oo*].

N°. 55.

Deux onces de limaille de fer, une poignée de rhue, autant de marrube blanc, un quart d'once de racine d'hellébore noir, un pot de vin.

Préparez comme le vin du N°. 43. Une tasse trois fois par jour, une heure avant que de manger [*pp*].

N°. 56.

De limaille de fer deux onces, de poudre de rhue & d'anis, de chacune demi-once;

---

ler. Les N°. 54 & 56 sont plus convenables quand on ne fait pas attention à la suppression, ou qu'elle n'a pas lieu.

[*oo*] Ce remede, que les gens riches peuvent rendre encore plus agréable, en employant la canelle au lieu d'anis, contient peu de fer; mais cette dose suffit dans un mal commençant, & même une prise ou deux par jour suffisent pour une fort jeune fille. Quand on le veut plus fort, il faut doubler la dose du fer. Je réitére, crainte de ne l'avoir pas assez dit, qu'il faut éviter le fer rouillé; c'est la rouille qui gâte l'estomac; au lieu que la limaille non rouillée, est le plus puissant stomachique, dans les cas où les fortifiants conviennent.

[*pp*] J'avertis encore, que dans les personnes languissantes dès long-temps, il faut travailler à rétablir la santé, & non pas à pousser les régles, ce qui est pernicieux. Elles reviennent quand la malade est mieux; leur retour suit celui de la santé, & ne doit ni ne peut souvent le précéder.

de miel, ce qu'il faut pour former un opiate assez épais.

Un demi-quart d'once trois fois par jour.

N°. 57.

D'extrait de grande ciguë puante, & dont la tige est tachetée, une once. Faites-en des pilules de deux grains, en y ajoutant ce qu'il faut de l'herbe de la même ciguë en poudre.

L'on commence par une pilule soir & matin, & l'on augmente peu à-peu. Il y a des malades qui sont parvenus à en prendre demi-once par jour [qq].

[qq] Ce remede avoit été employé, depuis plusieurs siécles, par quelques Médecins en différents pays: mais le peu de soin qu'ils avoient pris de constater leurs observations, leur négligence à caractériser l'espece de ciguë qu'ils employoient & à indiquer la façon dont ils l'employoient, les accidens occasionnés par d'autres especes, peut-être par la même, prise inconsidérement, avoient fait négliger ce remede, & l'on regardoit généralement toutes les ciguës comme une plante qui ne pouvoit que faire du mal. Mais il y a cinq ans, que Mr. STORK, l'un des premiers Médecins de LL MM. Impériales, guidé par ces indications vagues, éparses dans les ouvrages de quelques Médecins, & animé par l'envie de remédier à des maux cruels, pour lesquels on n'avoit encore aucun secours efficace tira la ciguë de l'oubli dans lequel on la laissoit mal à propos; il commença par en prendre lui-même de si petites doses, qu'elle n'auroit pas pû lui nuire, supposé même qu'elle eût été un poison; il augmenta insensiblement; enfin, après s'être assuré qu'elle ne pouvoit pas nuire, il la donna à des malades attaqués de squirrhes & de

N°. 58.

Une once de racine de gramont, autant de celle de chicorée. Faites bouillir pendant un quart d'heure avec une chopine d'eau ; faites dissoudredemi-once desel de Sedlitz, & deux onces de manne. Passez pour en boire un verre de demi-heure en demi-heure.

On réitére au bout de deux ou trois jours.

---

cancers, en commençant par de petites doses, & en montant successivement, jusques-là qu'il est parvenu à en faire prendre plus de demi-once par jour, sans aucun inconvénient & avec un succès marqué. Ses premiers essais furent des plus heureux ; il a guéri un très-grand nombre de squirrhes & de cancers, déclarés absolument incurables par les plus habiles Médecins, & contre lesquels tous les remedes avoient échoué; l'employant ensuite dans d'autres maladies rebelles & opiniâtres, il en a également vû de très-grands effets; & il me paroît démontré par le nombre, les caracteres & l'authenticité de ses observations, que ce remede doit être mis dans le petit nombre des plus grands remedes de la médecine, & que son grand usage est dans les maladies qui dépendent d'obstructions ou d'un virus âcre dans les humeurs ; aussi il réussit figuliérement dans les squirrhes externes & internes, dans les cancers, dans les écrouelles, dans les maladies de la peau, dans les fluxions & les ulceres opiniâtres, dans les cataractes commençantes, quelques gouttes, quelques étisies, la gangrene même, &c. Un très-long usage ne peut pas nuire ; il fortifie le tempérament au lieu de l'user.

Je sçais qu'à *Vienne* même on a cherché à le décrier ; que dans plusieurs autres villes il n'a pas réussi ; mais les clameurs des rivaux de Mr.

N°. 59.

Un cataplasme de mie de pain ; de fleurs de camomille & de lait, auquel on ajoute du savon, de façon que chaque cataplasme en contienne undemi-quart d'once. Je me sers aussi avec succès, quand la situation des femmes ne permet pas les soins réguliers qu'exige ce cataplasme qu'il faut changer de trois en trois heures, de l'emplâtre de ciguë, qui se trouve dans toutes les apothicaireries.

STORK & l'inefficace du remede dans quelques cas, n'infirment point ses expériences; il a averti lui-même qu'il ne réussissoit pas toujours, qu'il y avoit des cas au dessus de la force des remedes ; & qu'il y avoit des tempéramens auxquels il paroissoit répugner. Eh quel est le remede qui ne soit pas dans ce cas ? ainsi faut-il s'étonner s'il n'a pas réussi par-tout? La nature du remede, qui n'a pas été d'abord bien connue, parce que la plante n'étoit pas designée suffisamment, la force de la maladie, le tempérament du malade, l'insuffisance des doses, des erreurs de traitement, peuvent en avoir empêché l'effet dans plusieurs cas ; & des Médecins qui ne l'auront employé qu'une ou deux fois, s'en seront dégoûtés ; mais d'autres l'ont employé avec un succès marqué.

Le premier recueil des expériences de Mons. STORK me détermina à l'essayer ; j'en fis préparer, mais ce ne fut pas avec l'espece de ciguë la plus efficace, & la préparation ne fut pas tout à fait telle que celle de Mr. STORK. Je l'essayai moi-même pour m'assurer qu'il étoit innocent, je l'employai, & je vis évidemment les douleurs de cancer se calmer, mais il ne guérit pas. Je m'adressai à Mr. STORK, qui m'envoya de son extrait; j'en ai fait préparer avec la même plante que lui, & en suivant exactement son procedé,

N°. 60.

D'herbe de ciguë séche ce qu'il en faut; mettez-la entre deux linges clairs, pour faire une espece de petit matelat fort souple. Laissez-le cuire pendant quelques moments dans l'eau, exprimez & appliquez. On le réchauffe toutes les deux heures dans la même eau.

---

l'on a eu un extrait qu'il est impossible de distinguer de celui de *Vienne*; j'ai pris de l'un & de l'autre, jusqu'à une dragme & demi par jour, je n'ai prouvé que du bien-être en le prenant; j'en ai donné à plusieurs malades, j'ai vû qu'il guérissoit plusieurs cas d'écrouelles & de cancer, qu'il soulageoit les cas incurables, qu'il donnoit de l'appétit & fortifioit l'estomac, qu'il fortifioit d'une façon marquée les petits enfants, qu'il ne nuisoit à personne, & je suis aujourd'hui pleinement persuadé malgré l'aversion naturelle que j'ai pour les remedes tirés du genre des poisons, que l'extrait de ciguë, préparé comme l'indique Mr. STORK, est un remede toujours innocent, spécifique dans plusieurs cas qu'aucun autre ne peut remplacer, qu'on doit ordonner avec la plus entiere confiance & dont il seroit très-fâcheux qu'on négligeât l'usage.

La préparation consiste à cueillir la plante environ à la St. Jean, avant qu'elle ait fleuri, époque qui varie suivant les lieux; à en exprimer le jus, qu'on met dans un vase de terre sur un feu très doux, où on le laisse évaporer fort lentement, en remuant fréquemment avec une spatule de bois, jusqu'à ce qu'il ait acquis assez d'épaisseur pour que, quand il est réfroidi, il ait la consistance du cotignac. Quand on veut en faire usage on le réduit en pilules, en y joignant, si l'on veut leur donner plus de fermeté, un peu de poudre de l'herbe sechée.

N°. 61.

Des yeux d'écreviſſes vrais, ou de magnéſieblanche véritable, deux dragmes, quatre grains de canelle; partagez en huit priſes. On donne ces poudres dans une cuillerée d'eau ou de lait avant que l'enfant téte [p*].

N°. 62.

D'extrait aqueux de noix, deux dragmes; faites-le diſſoudre dans demi-once d'eau de canelle. On en donne cinquante gouttes par jour à un enfant de deux ans. Quand la doſe eſt finie on le purge [rr].

N°. 63.

De reſine de jalap, deux-grains. Broyez-la long-temps avec douze ou quinze grains de ſucre, & enſuite avec trois ou quatre amandes. Joignez-y, peu-à-peu, deux cuillerées d'eau; paſſez par un linge fort clair, comme un lait d'amande. Ajoutez une cuillerée à caffé de ſyrop de capillaire (ss).

N°. 64.

Une once de nutritum, un jaune d'œuf, s'il eſt petit, la moitié s'il eſt gros. Mêlez exactement [tt].

[p*] L'once des yeux d'écreviſſes; coûte ſix creutzers.

[rr] Pour faire l'extrait, on prend des noix avant qu'elles ſoient mûres, dans le même temps dans lequel on les cueille pour les confire.

[ss] Ce remede n'eſt point déſagréable. On peut le donner aux enfants de deux ans. S'ils ſont plus âgés, il faudroit ajoûter un grain ou deux de la réſine de jalap, qui ne coûte que deux batz la dragme. Pour les enfants au deſſous de deux ans, il vaut mieux s'en tenir au ſirop de chicorée, & à la manne.

[tt] Le nutritum coûte deux batz l'once.

N°. 65.

Faites fondre quatre onces de cire blanche, ajoutez-y deux cuillerées d'huile si c'est en hyver, en été il n'en faut point, ou tout au plus une cuillerée. Trempez dedans des pieces de linge, qui ne soit pas trop usé, & laissez-les sécher [*uu*].

N°. 66.

D'huile rosat, une livre; de minium, demi-livre; de vinaigre, quatre onces. Faites cuire jusqu'à ce qu'il ait à peu près consistance d'emplâtre. Fondez-y une once & demi de cire jaune, & jettez-y deux dragmes de camphre. Mêlez bien. Retirez du feu, & versez dans des canons de papier, de quelle grosseur vous voudrez [*xx*].

Pour faire le sparadrap, [c'est une toile imbibée d'onguent], il faut le réfondre avec un peu d'huile, & tremper des linges, tout comme on fait la toile cirée du N°. précédent.

N°. 67.

Cueillez en automne, pendant le beau temps, de l'agaric de chêne (c'est une espece de champignon qui croît sur ces arbres.)

L'on peut faire d'abord un nutritum en broyant long-temps dans un mortier, deux dragmes de céruse, demi-once de vinaigre, trois cuillerées d'huile d'olive.

[*uu*] Cette toile est très-commode pour tous les pansements. Quand elle est salie par le pus, il suffit de la jetter dans l'eau froide, de l'y remuer, de l'essuyer & de la laisser secher. Elle peut servir pour un grand nombredepansements.

(*xx*) C'est exactement l'onguent de Nuremberg, qui est le meilleur de tous les onguents de ménage. Il coûte deux batz l'once.

Il y a quatre parties qui se présentent successivement; 1. la peau qu'on peut jetter; 2. la partie qui suit la peau, qui est la meilleure. On la bat avec un marteau jusqu'à ce qu'elle devienne douce & molle; c'est là toute sa préparation, & l'on en applique un morceau convenable sur les vaisseaux ouverts. Il les resserre, empêche l'hémorrhagie, & tombe ordinairement au bout de deux jours. 3. La troisieme qui peut suffire pour arrêter le sang dans les petits vaisseaux; & la quatriemequ'on peut employer réduite en poudre [*yy*].

N°. 68.

Quatre onces de mie de pain, une poignée de fleurs de sureau, autant de celles de camomilles & de millepertuis. Cuisez-les en cataplasmes avec autant d'eau que de vinaigre.

Voici la recette de l'onguent de la Chabauderie, ou plûtôt Chambauderie, fameux dans plusieurs familles. De cire jaune, d'emplâtre de trois drogues, [c'est à peu près celui de Nurremberg] de diachilon composé & d'huile d'olive, de chacun un quart de livre. Faites fondre le tout dans un pot de terre; retirez du feu, & remuez jusqu'à ce qu'il soit refroidi.

[*yy*] Ce remede connu il y a long-temps, de quelques personnes, n'est commun que depuis dix ans. Il a eu par-tout les mêmes succès; & j'en ai vû les effets les plus heureux. Il épargne les tourmens qu'occasionnent les autres moyens d'arrêter le sang; & c'est une des heureuses découvertes qu'on ait put faire en chirurgie. L'on voit que chaque paysan peut s'en procurer avec plus de facilité que le plus habile Chirurgien. Mr. BROSSARD, Chirurgien François, qui l'a fait connoître, préfere celui qui croît sur les parties des chênes où l'on a coupé de grosses branches.

Si l'on préfére les fomentations, l'on peut prendre les mêmes herbes, ou quelques poignées de faltranck ; on jette dessus demi-pot d'eau bouillante ; on laisse infuser pendant quelques momens. L'on y ajoute une chopine de vinaigre, & l'on trempe dedans des flanelles ou d'autres étoffes de laine, qu'on applique sur le mal.

Pour les fomentations aromatiques du §. 449. prenez d'herbes de bétoine, de rhue, de fleurs de romarin ou de lavande, & de roses rouges, de chacune une poignée & demi. Faites cuire pendant un quart d'heure dans un pot couvert, avec un pot de vin blanc vieux ; coulez & exprimez fortement. On s'en sert comme des précédentes.

N°. 69.

L'emplâtre de diapalme. L'once coûte un batz [*yyy*].

N°. 70.

Deux parties d'eau, une partie de vinaigre de litharge [*zz*].

N°. 71.

D'herbe de cyclamen ou pain de pourceau, [*Arthanita*] & de sommités de camomilles, de chacun une poignée. Mettez-les dans une écuelle de terre avec un demi-quart d'once de savon, & autant de sel ammoniac ; versez dessus trois quartettes d'eau

---

[*yyy*] Pour l'étendre sur de la charpie, comme il est indiqué §. 456, il faut le faire fondre avec un peu d'huile.

[*zz*] Il coûte demi batz l'once.

N. B. L'once du sirop de chicorée composé, dont j'ai parlé dans le chapitre des Enfants, coûte six creutzers l'once.

Fin de la Table des Remedes.

TABLE DES MALADIES

Contenues dans cet Ouvrage.

A

Fin de la Table des maladies.

